


TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Traité
du beau
1772

ŒUVRES

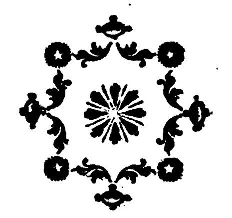
DE

M. DIDEROT.

ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
ET DRAMATIQUES
DE M. DIDEROT.

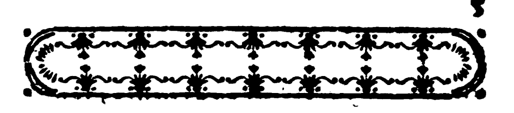
TOME TROISIEME,

CONTENANT Pensées sur l'interprétation de la Nature; Pensées Philosophiques; Traité du Beau; la Philosophie des Chinois.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXII.

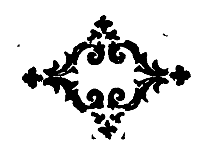


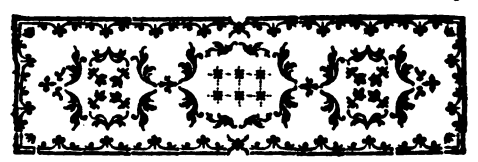
AUX
JEUNES-GENS
Qui ſe diſpoſent à l'étude de la Philoſophie naturelle.

JEUNE-HOMME, prends & lis : Si tu peux aller juſqu'à la fin de cet Ouvrage, tu ne ſeras pas incapable d'en entendre un meilleur. Comme je me ſuis moins propoſé de t'inſtruire que de t'exercer, il m'importe peu que tu adoptes mes idées ou que tu les rejettes, pourvu qu'elles emploient toute ton attention.

Un plus habile t'apprendra à connoître les forces de la Nature; il me suffira de t'avoir fait essayer les tiennes. Adieu.

P. S. *Encore un mot, & je te laisse. Aye toujours présent à l'esprit que la* Nature *n'est pas* Dieu, *qu'un* homme *n'est pas une* machine, *qu'une* hypothese *n'est pas un* fait; *& sois assuré que tu ne m'auras point compris, par-tout où tu croiras appercevoir quelque chose de contraire à ces principes.*





DE
L'INTERPRÉTATION
DE
LA NATURE.

I.

C'EST de la Nature que je vais écrire. Je laisserai les pensées se succéder sous ma plume, dans l'ordre même selon lequel les objets se sont offerts à ma réflexion, parce qu'elles n'en représenteront que mieux les mouvemens & la marche de mon esprit. Ce seront ou des vues

générales ſur l'art expérimental, ou des vues particulieres ſur un phénomene qui paroît occuper tous nos Philoſophes, & les diviſer en deux claſſes. Les uns ont, ce me ſemble, beaucoup d'inſtrumens & peu d'idées; les autres ont beaucoup d'idées & n'ont point d'inſtrumens. L'intérêt de la vérité demanderoit que ceux qui réfléchiſſent daignaſſent enfin s'aſſocier à ceux qui ſe remuent, afin que le ſpéculatif fût diſpenſé de ſe donner du mouvement; que le manœuvre eût un but dans les mouvemens infinis qu'il ſe donne; que tous nos efforts ſe trouvaſſent réunis & dirigés en même-temps contre la réſiſtance de la nature; & que, dans cette eſpece de ligne philoſophique, chacun fît le rôle qui lui convient.

I I.

UNE des vérités qui ayent été annoncées de nos jours avec le plus de courage & de force (*), qu'un bon Physicien ne perdra point de vue, & qui aura certainement les suites les plus avantageuses; c'est que la religion des Mathématiciens est un monde intellectuel, où ce que l'on prend pour des vérités rigoureuses perd absolument cet avantage quand on l'apporte sur notre terre. On en a conclu que c'étoit à la Philosophie expérimentale à rectifier les calculs de la Géométrie; & cette conséquence a été avouée même par les Géometres. Mais à quoi bon corriger le calcul géométrique par l'expérience ? n'est-il pas plus

(*) *Voyez* l'Histoire naturelle, générale & particuliere, volume I, discours I.

court de s'en tenir au résultat de celle-ci ? d'où l'on voit que les Mathématiques, transcendantes sur-tout, ne conduisent à rien de précis sans l'expérience ; que c'est une espece de Métaphysique générale où les corps sont dépouillés de leurs qualités individuelles, & qu'il resteroit au moins à faire un grand ouvrage qu'on pourroit appeller l'*Application de l'expérience à la Géométrie*, ou *Traité de l'aberration des mesures*.

III.

Je ne sai s'il y a quelque rapport entre l'esprit du jeu & le génie mathématicien ; mais il y en a beaucoup entre un jeu & les Mathématiques. Laissant à part ce que le sort met d'incertitude d'un côté, ou le comparant avec ce que l'abstraction met d'inexac-

titude de l'autre, une partie de jeu peut être considérée comme une suite indéterminée de problêmes à résoudre après des conditions données. Il n'y a point de questions de Mathématiques à qui la même définition ne puisse convenir; & la *chose* du Mathématicien n'a pas plus d'existence dans la nature, que celle du Joueur; c'est de part & d'autre une affaire de conventions. Lorsque les Géometres ont décrié les Métaphysiciens, ils étoient bien éloignés de penser que toute leur science n'étoit qu'une Métaphysique. On demandoit un jour, qu'est-ce qu'un Métaphysicien ? un Géometre répondit : c'est un homme qui ne sait rien. Les Chimistes, les Physiciens, les Naturalistes, & tous ceux qui se livrent à l'art expérimental, non moins outrés dans leur jugement, me paroissent

ſur le point de venger la Métaphyſique, & d'appliquer la même définition au Géometre. Ils diſent: à quoi ſervent toutes ces profondes théories des corps céleſtes, tous ces énormes calculs de l'Aſtronomie rationnelle, s'ils ne diſpenſent point Bradley ou le Monnier d'obſerver le ciel? Et je dis, heureux le *Géometre* en qui une étude conſommée des ſciences abſtraites n'aura point affoibli le goût des Beaux-Arts, à qui Horace & Tacite seront auſſi familiers que Newton, qui ſaura découvrir les propriétés d'une courbe, & ſentir les beautés d'un Poëte, dont l'eſprit & les ouvrages ſeront de tous les temps, & qui aura le mérite de toutes les Académies! Il ne ſe verra point tomber dans l'obſcurité, il n'aura point à craindre de ſurvivre à ſa renommée.

I V.

NOUS touchons au moment d'une grande révolution dans les Sciences. Au penchant que les eſprits me paroiſſent avoir à la Morale, aux Belles-Lettres, à l'hiſtoire de la nature & à la Phyſique expérimentale, j'oſerois preſque aſſurer qu'avant qu'il ſoit cent ans on ne comptera pas trois grands Géometres en Europe : cette ſcience s'arrêtera tout court, où l'auront laiſſé les Bernoulli, les Euler, les Maupertuis, les Clairaut, les Fontaine & les d'Alembert. Ils auront poſé les colonnes d'Hercule; on n'ira point au-delà : leurs ouvrages ſubſiſteront dans les ſiecles à venir, comme ces pyramides d'Egypte, dont les maſſes chargées d'hiéroglyphes réveillent en nous une idée effrayante de la puiſſance,

& des ressources des hommes qui les ont élevées.

V.

LORSQU'UNE science commence à naître, l'extrême considération qu'on a dans la société pour les inventeurs, le désir de connoître par soi-même une chose qui fait beaucoup de bruit, l'espérance de s'illustrer par quelque découverte, l'ambition de partager un titre avec des hommes illustres, tournent tous les esprits de ce côté. En un moment elle est cultivée par une infinité de personnes de caracteres différens : ce sont ou des gens du monde, à qui leur oisiveté pese, ou des transfuges qui s'imaginent acquérir dans la science à la mode une réputation qu'ils ont inutilement cherchée dans d'autres sciences qu'ils

abandonnent pour elle; les uns s'en font un métier, d'autres y sont entraînés par goût. Tant d'efforts réunis portent assez rapidement la science jusqu'où elle peut aller : mais à mesure que ses limites s'étendent, celles de la considération se resserrent. On n'en a plus que pour ceux qui se distinguent par une grande supériorité; alors la foule diminue. On cesse de s'embarquer pour une contrée où les fortunes sont devenues rares & difficiles. Il ne reste à la science que des mercénaires à qui elle donne du pain, & que quelques hommes de génie qu'elle continue d'illustrer long-temps encore après que le prestige est dissipé, & que les yeux se sont ouverts sur l'inutilité de leurs travaux : on regarde toujours ces travaux comme des tours de force qui font honneur à l'huma-

nité. Voilà l'abrégé hiſtorique de la Géométrie, & celui de toutes les Sciences qui ceſſeront d'inſtruire ou de plaire; je n'en excepte pas même l'Hiſtoire de la Nature.

V I.

QUAND on vient à comparer la multitude infinie des phénomenes de la nature, avec les bornes de notre entendement & la foibleſſe de nos organes, peut-on jamais attendre autre choſe de la lenteur de nos travaux, de leurs longues & fréquentes interruptions, & de la rareté des génies créateurs, que quelques pieces rompues & ſéparées de la grande chaîne qui lie toutes choſes?...... La Philoſophie expérimentale travailleroit pendant les ſiecles des ſiecles, que les matériaux qu'elle entaſſeroit,

devenus à la fin par leur nombre au-dessus de toute combinaison, seroient encore bien loin d'une énumération exacte. Combien ne faudroit-il pas de volumes pour renfermer les termes seuls par lesquels nous désignerions les collections distinctes de phénomenes, si les phénomenes étoient connus ? quand la langue philosophique sera-t-elle complette ? quand elle seroit complette, qui d'entre les hommes pourroit la savoir ? si l'Eternel, pour manifester sa toute-puissance plus évidemment encore que par les merveilles de la nature, eût daigné développer le mécanisme universel sur des feuilles tracées de sa propre main, croit-on que ce grand livre fût plus compréhensible pour nous que l'univers même ? Combien de pages en auroit entendu ce Philo-

ſophe qui avec toute la force de tête qui lui avoit été donnée, n'étoit pas ſûr d'avoir ſeulement embraſſé les conſéquences par leſquelles un ancien Géometre a déterminé le rapport de la ſphere au cylindre ? Nous aurions dans ces feuilles une meſure aſſez bonne de la portée des eſprits, & une ſatire beaucoup meilleure de notre vanité. Nous pourrions dire : Fermat alla juſqu'à telle page; Archimede étoit allé quelques pages plus loin. Quel eſt donc notre but ? l'exécution d'un ouvrage qui ne peut jamais être fait, & qui ſeroit fort au-deſſus de l'intelligence humaine, s'il étoit achevé ? Ne ſommes-nous pas plus inſenſés que les premiers habitans de la plaine de Sennaar ? nous connoiſſons la diſtance infinie qu'il y a de la terre aux cieux, & nous ne laiſſons pas que d'élever

d'élever la tour. Mais eſt-il à préſumer qu'il ne viendra point un temps où notre orgueil découragé abandonne l'ouvrage ? quelle apparence que logé étroitement & mal à ſon aiſe ici bas, il s'opiniâtre à conſtruire un palais inhabitable au-delà de l'athmoſphere ? quand il s'y opiniâtreroit, ne ſeroit-il pas arrêté par la confuſion des langues, qui n'eſt déja que trop ſenſible & trop incommode dans l'Hiſtoire Naturelle ? D'ailleurs l'utile circonſcrit tout. Ce ſera l'utile qui dans quelques ſiecles donnera des bornes à la Phyſique expérimentale, comme il eſt ſur le point d'en donner à la Géométrie. J'accorde des ſiecles à cette étude, parce que la ſphere de ſon utilité eſt infiniment plus étendue que celle d'aucune ſcience abſtraite, & qu'elle eſt ſans contredit

la base de nos véritables connoissances.

VII.

TANT que les choses ne sont que dans notre entendement, ce sont nos opinions ; ce sont des notions qui peuvent être vraies ou fausses, accordées ou contredites. Elles ne prennent de la consistance qu'en se liant aux êtres extérieurs. Cette liaison se fait ou par une chaîne interrompue d'expériences, ou par une chaîne ininterrompue de raisonnemens, qui tient d'un bout à l'observation, & de l'autre à l'expérience ; ou par une chaîne d'expériences dispersées d'espace en espace entre des raisonnemens, comme des poids sur la longueur d'un fil suspendu par ses deux extrémités. Sans ces poids, le

fil deviendroit le jouet de la moindre agitation qui se feroit dans l'air.

VIII.

ON peut comparer les notions qui n'ont aucun fondement dans la nature, à ces forêts du Nord dont les arbres n'ont point de racines. Il ne faut qu'un coup de vent, qu'un fait léger, pour renverser toute une forêt d'arbres & d'idées.

IX.

LES hommes en sont à peine à sentir combien les lois de l'investigation de la vérité sont séveres, & combien le nombre de nos moyens est borné. Tout se réduit à revenir des sens à la réflexion, & de la réflexion aux sens: rentrer en soi & en sortir sans cesse. C'est le travail de



l'abeille. On a battu bien du terrain en vain, si on ne rentre pas dans la ruche chargé de cire. On a fait bien des amas de cire inutile, si on ne sait pas en former des rayons.

X.

MAIS par malheur il est plus facile & plus court de se consulter soi que la nature. Aussi la raison est-elle portée à demeurer en elle-même, & l'instinct à se répandre au-dehors. L'instinct va sans cesse regardant, goûtant, touchant, écoutant; & il y auroit peut-être plus de physique expérimentale à apprendre en étudiant les Animaux, qu'en suivant les cours d'un Professeur. Il n'y a point de charlatanerie dans leurs procédés. Ils tendent à leur but, sans se soucier de ce qui les environne: s'ils nous

ſurprennent, ce n'eſt point leur intention. L'étonnement eſt le premier effet d'un grand phénomene; c'eſt à la Philoſophie à le diſſiper. Ce dont il s'agit dans un cours en Philoſophie expérimentale, c'eſt de renvoyer ſon Auditeur plus inſtruit & non plus ſtupéfait. S'enorgueillir des phénomenes de la nature, comme ſi l'on en étoit ſoi-même l'auteur, c'eſt imiter la ſottiſe d'un Éditeur des *Eſſais*, qui ne pouvoit entendre le nom de Montagne ſans rougir. Une grande leçon qu'on a ſouvent occaſion de donner, c'eſt l'aveu de ſon inſuffiſance. Ne vaut-il pas mieux ſe concilier la confiance des autres par la ſincérité d'un *je n'en ſais rien*, que de balbutier des mots & ſe faire pitié à ſoi-même, en s'efforçant de tout expliquer. Celui qui confeſſe librement qu'il ne ſait

pas ce qu'il ignore, me diſpoſe à croire ce dont il entreprend de me rendre raiſon.

X I.

L'ÉTONNEMENT vient ſouvent de ce qu'on ſuppoſe pluſieurs prodiges où il n'y en a qu'un ; de ce qu'on imagine dans la nature autant d'actes particuliers qu'on nombre de phénomenes, tandis qu'elle n'a peut-être jamais produit qu'un ſeul acte. Il ſemble même que, ſi elle avoit été dans la néceſſité d'en produire pluſieurs, les différens réſultats de ces actes ſeroient iſolés ; qu'il y auroit des collections de phénomenes indépendantes les unes des autres ; & que cette chaîne générale dont la philoſophie ſuppoſe la continuité, ſe romproit en pluſieurs endroits. L'indépendance

absolue d'un seul fait est incompatible avec l'idée de tout; & sans l'idée de tout, plus de Philosophie.

XII.

Il semble que la nature se soit plu à varier le même mécanisme d'une infinité de manieres différentes (*). Elle n'abandonne un genre de productions qu'après en avoir multiplié les individus sous toutes les faces possibles. Quand on considere le regne animal, & qu'on s'apperçoit que parmi les quadrupedes, il n'y en a pas un qui n'ait les fonctions & les parties, sur-tout intérieures, entiére-

(*) *Voyez* l'Hist. Nat. Tom. IV. l'Hist. de l'Ane; & un petit ouvrage latin, intitulé : *Dissertatio inauguralis metaphysica, de universali Naturæ systemate, pro gradu Doctoris habita*, imprimé à Erlang en 1751, & apporté en France par M. de M**** en 1753.

ment ſemblables à un autre quadrupede, ne croiroit-on pas volontiers qu'il n'y a jamais eu qu'un premier animal prototype de tous les animaux dont la nature n'a fait qu'alonger, raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer certains organes ? Imaginez les doigts de la main réunis, & la matiere des ongles ſi abondante que venant à s'étendre & à ſe gonfler, elle enveloppe & couvre le tout; au lieu de la main d'un homme, vous aurez le pied d'un cheval (*). Quand on voit les métamorphoſes ſucceſſives de l'enveloppe du prototype, quel qu'il ait été, approcher un regne d'un autre regne par des degrés inſenſibles, & peupler les confins des

(*) *Voyez* l'Hiſt. Nat. générale & particuliere, Tom. IV. Deſcription du Cheval par M. d'Aubenton.

deux

deux regnes, (s'il est permis de se servir du terme de *confins* où il n'y a aucune division réelle) & peupler, dis-je, les confins des deux regnes, d'êtres incertains, ambigus, dépouillés en grande partie des formes, des qualités & des fonctions de l'un, & revêtus des formes, des qualités, des fonctions de l'autre; qui ne se sentiroit porté à croire qu'il n'y a jamais eu qu'un premier être prototype de tous les êtres? Mais que cette conjecture philosophique soit admise avec le Docteur Baumann comme vraie, ou rejetée avec M. de Buffon comme fausse, on ne niera pas qu'il ne faille l'embrasser comme une hypothese essentielle au progrès de la Physique expérimentale, à celui de la Philosophie rationnelle, à la découverte & à l'explication des phéno-

mens qui dépendent de l'organisation. Car il est évident que la nature n'a pu conserver tant de ressemblance dans les parties & affecter tant de variété dans les formes, sans avoir souvent rendu sensible dans un être organisé, ce qu'elle a dérobé dans un autre. C'est une femme qui aime à se travestir, & dont les différens déguisemens laissant échapper tantôt une partie, tantôt une autre, donnent quelqu'espérance à ceux qui la suivent avec assiduité, de connoître un jour toute sa personne.

XIII.

On a découvert qu'il y a dans un sexe le même fluide séminal que dans l'autre sexe. Les parties qui contiennent ce fluide ne sont plus inconnues. On s'est apperçu des altérations singulières qui surviennent dans cer-

tains organes de la femelle, quand la nature la presse fortement de rechercher le mâle (*). Dans l'approche des sexes, quand on vient à comparer les symptomes du plaisir de l'un, aux symptomes du plaisir de l'autre, & qu'on s'est assuré que la volupté se consomme dans tous les deux par des élancemens également caractérisés, distincts & battus, on ne peut douter qu'il n'y ait aussi des émissions semblables du fluide séminal. Mais où & comment cette émission dans la femme ? que devient le fluide ? quelle route suit-il ? c'est ce qu'on ne saura que quand la nature qui n'est pas également mystérieuse en tout & partout, se sera dévoilée dans une autre espece : ce qui arrivera apparemment

(*) *Voyez* dans l'Histoire Naturelle, générale & particuliere, le Discours sur la génération.

de l'une de ces deux manieres; ou les formes seront plus évidentes dans les organes, ou l'émission du fluide se rendra sensible à son origine & sur toute sa route, par son abondance extraordinaire. Ce qu'on a vu distinctement dans un être, ne tarde pas à se manifester dans un être semblable. En Physique expérimentale, on apprend à appercevoir les petits phénomenes dans les grands; de même qu'en physique rationnelle, on apprend à connoître les grands corps dans les petits.

XIV.

Je me représente la vaste enceinte des sciences, comme un grand terrain parsemé de places obscures & de places éclairées. Nos travaux doivent avoir pour but, ou d'étendre les limi-

tes des places éclairées, ou de multiplier sur le terrein les centres de lumieres. L'un appartient au génie qui crée, l'autre à la sagacité qui perfectionne.

X V.

Nous avons trois moyens principaux; l'observation de la nature, la réflexion, & l'expérience. L'observation recueille les faits, la réflexion les combine, l'expérience vérifie le résultat de la combinaison. Il faut que l'observation de la nature soit assidue, que la réflexion soit profonde, & que l'expérience soit exacte. On voit rarement ces moyens réunis. Aussi les génies créateurs ne sont-ils pas communs.

X V I.

Le Philosophe qui n'apperçoit souvent la vérité que comme le Politique

mal-adroit apperçoit l'occasion, par le côté chauve, assure qu'il est impossible de la saisir, dans le moment où la main du manœuvre est portée par hasard sur le côté qui a des cheveux. Il faut cependant avouer que parmi ces manouvriers d'expériences, il y en a de bien malheureux: l'un d'eux emploira toute sa vie à observer des insectes, & ne verra rien de nouveau: un autre jettera sur eux un coup d'œil en passant, & apperçevra le polype ou le puceron hermaphrodite.

XVII.

SONT-CE les hommes de génie qui ont manqué à l'univers? nullement. Est-ce en eux défaut de méditations & d'étude? encore moins. L'Histoire des sciences fourmille de noms illustres; la surface de la terre est cou-

verte des monumens de nos travaux. Pourquoi donc possédons-nous si peu de connoissances certaines? par quelle fatalité les Sciences ont-elles fait si peu de progrès? sommes-nous destinés à n'être jamais que des enfans? j'ai déja annoncé la réponse à ces questions. Les sciences abstraites ont occupé trop long-temps & avec trop peu de fruit les meilleurs esprits; où l'on n'a point étudié ce qu'il importoit de savoir; ou l'on n'a mis ni choix, ni vues, ni méthode dans ses études; les mots se sont multipliés sans fin, & la connoissance des choses est restée en arriere.

XVIII.

La véritable maniere de philosopher, c'eût été & ce seroit d'appliquer l'entendement à l'entendement;

& l'expérience aux sens ; les sens à la nature ; la nature à l'investigation des instrumens ; les instrumens à la recherche & à la perfection des Arts qu'on jetteroit au peuple pour lui apprendre à respecter la Philosophie.

XIX.

Il n'y a qu'un seul moyen de rendre la Philosophie vraiment recommandable aux yeux du vulgaire ; c'est de la lui montrer accompagnée de l'utilité. Le vulgaire demande toujours, *à quoi cela sert-il ?* & il ne faut jamais se trouver dans le cas de lui répondre, *à rien :* il ne sait pas que ce qui éclaire le Philosophe & ce qui sert au vulgaire sont deux choses fort différentes, puisque l'entendement du Philosophe est souvent éclairé par ce qui nuit, & obscurci par ce qui sert.

X X.

Les faits, de quelque nature qu'ils soient, sont la véritable richesse du Philosophe. Mais un des préjugés de la Philosophie rationnelle, c'est que celui qui ne saura pas nombrer ses écus, ne sera guere plus riche que celui qui n'aura qu'un écu. La Philosophie rationnelle s'occupe malheureusement beaucoup plus à rapprocher & à lier les faits qu'elle possède, qu'à en recueillir de nouveaux.

X X I.

Recueillir & lier les faits, ce sont deux occupations bien pénibles; aussi les Philosophes les ont-ils partagées entr'eux. Les uns passent leur vie à rassembler des matériaux, manoeuvres utiles & laborieux; les autres,

orgueilleux architectes, s'empressent à les mettre en œuvre. Mais le temps a renversé jusqu'aujourd'hui presque tous les édifices de la Philosophie rationelle. Le manœuvre poudreux apporte tôt ou tard des souterreins où il creuse en aveugle le morceau fatal à cette architecture élevée à force de tête ; elle s'écroule, & il ne reste que des matériaux confondus pêle-mêle, jusqu'à ce qu'un autre génie téméraire en entreprenne une combinaison nouvelle. Heureux le Philosophe systématique à qui la nature aura donné, comme autrefois à Epicure, à Lucrece, à Aristote, à Platon, une imagination forte, une grande éloquence, l'art de présenter ses idées sous des images frappantes & sublimes! l'édifice qu'il a construit pourra tomber un jour; mais sa statue restera

debout au milieu des ruines ; & la pierre qui se détachera de la montagne ne le brisera point, parce que les pieds n'en sont pas d'argile.

XXII.

L'ENTENDEMENT a ses préjugés ; le sens, son incertitude ; la mémoire, ses limites ; l'imagination, ses lueurs ; les instrumens, leur imperfection. Les phénomenes sont infinis ; les causes cachées ; les formes peut-être transitoires. Nous n'avons contre tant d'obstacles que nous trouvons en nous, & que la nature nous oppose au-dehors, qu'une expérience lente, qu'une réflexion bornée. Voilà les leviers avec lesquels la Philosophie s'est proposé de remuer le monde.

XXIII.

Nous avons distingué deux sortes

de Philoſophie, l'expérimentale & la rationnelle. L'une a les yeux bandés, marche toujours en tâtonnant, ſaiſit tout ce qui lui tombe ſous les mains, & rencontre à la fin des choſes précieuſes. L'autre recueille ces matieres précieuſes, & tâche de s'en former un flambeau : mais ce flambeau prétendu lui a juſqu'à préſent moins ſervi que le tâtonnement à ſa rivale ; & cela devoit être. L'expérience multiplie ſes mouvemens à l'infini ; elle eſt ſans ceſſe en action ; elle met à chercher des phénomenes, tout le temps que la raiſon emploie à chercher des analogies. La Philoſophie expérimentale ne ſait ni ce qui lui viendra, ni ce qui ne lui viendra pas de ſon travail ; mais elle travaille ſans relâche. Au contraire la Philoſophie rationnelle peſe les poſſibilités, prononce & s'ar-

rête tout court. Elle dit hardiment; *on ne peut décompoſer la lumiere :* la Philoſophie expérimentale l'écoute, & ſe tait devant elle pendant des ſiecles entiers; puis tout-à-coup elle montre le priſme, & dit, *la lumiere ſe décompoſe.*

X X I V.

ESQUISSE de la Phyſique expérimentale.

La Phyſique expérimentale s'occupe en général de l'*Exiſtence*, des *Qualités*, & de l'*Emploi.*

L'EXISTENCE embraſſe l'*hiſtoire*, la *deſcription*, la *génération*, la *conſervation* & la *deſtruction.*

L'*hiſtoire* eſt des lieux, de l'importation, de l'exportation, du prix, des préjugés, &c.

La *deſcription*, de l'intérieur & de

l'extérieur, par toutes les qualités sensibles.

La *génération*, prise depuis la premiere origine jusqu'à l'état de perfection.

La *conservation*, de tous les moyens de fixer dans cet état.

La *destruction*, prise depuis l'état de perfection jusqu'au dernier degré connu de *décomposition* ou de *dépérissement*; de *dissolution* ou de *résolution*.

Les Qualités sont générales ou particulieres

J'appelle *générales*, celles qui sont communes à tous les êtres, & qui n'y varient que par la quantité.

J'appelle *particulieres*, celles qui constituent l'être tel; ces dernieres sont ou de la substance *en masse*, ou de la substance *divisée* ou *décomposée*.

L'EMPLOI s'étend à la *comparaiſon*, à l'*application*, & à la *combinaiſon*.

La *comparaiſon* ſe fait ou par les reſſemblances, ou par les différences.

L'*application* doit être la plus étendue & la plus variée qu'il eſt poſſible.

La *combinaiſon* eſt analogue ou bizarre.

X X V.

JE dis *analogue* ou *bizarre*, parce que tout a ſon réſultat dans la nature; l'expérience la plus extravagante, ainſi que la plus raiſonnée. La Philoſophie expérimentale qui ne ſe propoſe rien, eſt toujours contente de ce qui lui vient; la Philoſophie rationnelle eſt toujours inſtruite, lors même que ce qu'elle s'eſt propoſé ne lui vient pas.

XXVI.

LA Philosophie expérimentale est une étude innocente qui ne demande presqu'aucune préparation de l'ame. On n'en peut pas dire autant des autres parties de la Philosophie. La plupart augmentent en nous la fureur des conjectures. La Philosophie expérimentale la réprime à la longue. On s'ennuie tôt ou tard de deviner maladroitement.

XXVII.

LE goût de l'observation peut être inspiré à tous les hommes; il semble que celui de l'expérience ne doive être inspiré qu'aux hommes riches.

L'observation ne demande qu'un usage habituel des sens; l'expérience exige des dépenses continuelles. Il seroit

seroit à souhaiter que les grands ajoutassent ce moyen de se ruiner à tant d'autres moins honorables qu'ils ont imaginés. Tout bien considéré, il vaudroit mieux qu'ils fussent appauvris par un Chimiste, que dépouillés par des gens d'affaires; entêtés de la Physique expérimentale qui les amuseroit quelquefois, qu'agités par l'ombre du plaisir qu'ils poursuivent sans cesse, & qui leur échappe toujours. Je dirois volontiers aux Philosophes, dont la fortune est bornée, & qui se sentent portés à la Physique expérimentale, ce que je conseillerois à mon ami, s'il étoit tenté de la jouissance d'une belle courtisane : *Laïdem habeto, dummodò te Laïs non habeat.* C'est un conseil que je donnerois encore à ceux qui ont l'esprit assez étendu pour imaginer des systêmes, & qui sont assez

opulens pour les vérifier par l'expérience. Ayez un ſyſtême, j'y conſens; mais ne vous en laiſſez pas dominer; *Laïdem habeto.*

XXVIII.

La Phyſique expérimentale peut être comparée dans ſes bons effets au conſeil de ce pere, qui dit à ſes enfans en mourant, qu'il y avoit un tréſor caché dans ſon champ, mais qu'il ne ſavoit point dans quel endroit. Ses enfans ſe mirent à bécher le champ; ils ne trouverent pas le tréſor qu'ils cherchoient, mais ils firent dans la ſaiſon une récolte abondante à laquelle ils ne s'attendoient pas.

XXIX.

L'ANNÉE ſuivante un des enfans dit à ſes freres : j'ai ſoigneuſement

examiné le terrein que notre pere nous a laissé, & je pense avoir découvert l'endroit du trésor. Ecoutez, voici comment j'ai raisonné : si le trésor est caché dans le champ, il doit y avoir dans son enceinte quelques signes qui marquent l'endroit; or j'ai apperçu des traces singulieres vers l'angle qui regarde l'Orient; le sol y paroît avoir été remué. Nous nous sommes assurés par notre travail de l'année passée, que le trésor n'est point à la surface de la terre; il faut donc qu'il soit caché dans ses entrailles ? prenons incessamment la bêche, & creusons jusqu'à ce que nous soyons parvenus au souterrein de l'avarice. Tous les freres entraînés, moins par la force de la raison que par le désir de la richesse, se mirent à l'ouvrage. Ils avoient déjà creusé pro-

fondément fans rien trouver; l'efpérance commançoit à les abandonner & le murmure à fe faire entendre, lorfqu'un d'entr'eux s'imagina reconnoître la préfence d'une mine, à quelques particules brillantes : c'en étoit en effet une de plomb qu'on avoit anciennement exploitée, qu'ils travaillerent & qui leur produifit beaucoup. Telle eft quelquefois la fuite des expériences fuggérées par les obfervations & les idées fyftématiques de la Philofophie rationelle. C'eft ainfi que les Chimiftes & les Géometres en s'opiniâtrant à la folution de problêmes peut-être impoffibles, font parvenus à des découvertes plus importantes que cette folution.

XXX.

LA grande habitude de faire des

expériences donne aux manouvriers d'opérations les plus grossiers, un pressentiment qui a le caractere de l'inspiration. Il ne tiendroit qu'à eux de s'y tromper comme Socrate, & de l'appeller un démon familier. Socrate avoit une si prodigieuse habitude de considérer les hommes & de peser les circonstances, que dans les occasions les plus délicates, il s'exécutoit secrettement en lui une combinaison prompte & juste, suivie d'un pronostic dont l'événement ne s'écartoit guere. Il jugeoit des hommes comme les gens de goût jugent des ouvrages d'esprit par sentiment. Il en est de même en Physique expérimentale, de l'instinct de nos grands manouvriers : ils ont vu si souvent & de si près la nature dans ses opérations, qu'ils devinent avec assez de précision

le cours qu'elle pourra ſuivre dans les cas où il leur prend envie de la provoquer par les eſſais les plus bizarres. Ainſi le ſervice le plus important qu'ils ayent à rendre à ceux qu'ils initient à la Philoſophie expérimentale, c'eſt bien moins de les inſtruire du procédé & du réſultat, que de faire paſſer en eux cet eſprit de divination, par lequel on *ſubodore*, pour ainſi dire, des procédés inconnus, des expériences nouvelles, des réſultats ignorés.

XXXI.

Comment cet eſprit ſe communique-t-il? Il faudroit que celui qui en eſt poſſédé, deſcendît en lui-même pour reconnoître diſtinctement ce que c'eſt, ſubſtituer au démon familier des notions intelligibles & claires, & les développer aux autres.

S'il trouvoit, par exemple, que c'est *une facilité de supposer ou d'appercevoir des oppositions ou des analogies, qui a sa source dans une connoissance pratique des qualités physiques des êtres considérés solitairement, ou de leurs effets réciproques, quand on les considere en combinaison*; il étendroit cette idée, il l'appuieroit d'une infinité de faits qui se présenteroient à sa mémoire; ce seroit une histoire fidelle de toutes les extravagances apparentes qui lui ont passé par la tête : Je dis *extravagances*, car quel autre nom donner à cet enchaînement de conjectures fondées sur des oppositions ou des ressemblances si éloignées, si imperceptibles, que les rêves d'un malade ne paroissent ni plus bizarres ni plus décousus. Il n'y a quelquefois pas une proposition qui ne puisse être contredite, soit en elle-

même, soit dans sa liaison avec celle qui la précede ou qui la suit. C'est un tout si précaire, & dans les suppositions & dans les conséquences, qu'on a souvent dédaigné de faire ou les observations ou les expériences qu'on en concluoit.

EXEMPLES.

XXXII.

1. *Premieres Conjectures.* Il est un corps que l'on appelle *mole*; ce corps singulier s'engendre dans la femme, & selon quelques-uns, sans le concours de l'homme. De quelque maniere que le mystere de la génération s'accomplisse, il est certain que les deux sexes y cooperent. La mole ne seroit-elle point un assemblage, ou de tous les élémens qui émanent de la femme

femme dans la production de l'homme, ou de tous les élémens qui émanent de l'homme dans ses différentes approches de la femme ? Ces élémens qui sont tranquilles dans l'homme, répandus & retenus dans certaines femmes d'un tempérament ardent, d'une imagination forte, ne pourroient-ils pas s'y échauffer, s'y exalter, & y prendre de l'activité ? Ces élémens qui sont tranquilles dans la femme, ne pourroient-ils pas y être mis en action, soit par une présence seche & stérile, & des mouvemens inféconds & purement voluptueux de l'homme, soit par la violence & la contrainte des désirs provoqués de la femme; sortir de leurs réservoirs, se porter dans la matrice, s'y arrêter, & s'y combiner d'eux-mêmes ? La mole ne seroit-elle point le résultat de cette combinaison

ſolitaire, ou des élémens émanés de la femme, ou des élémens fournis par l'homme? Mais ſi la mole eſt le réſultat d'une combinaiſon telle que je la ſuppoſe, cette combinaiſon aura ſes lois auſſi invariables que celles de la génération. La mole aura donc une organiſation conſtante? Prenons le ſcalpel, ouvrons des moles & voyons; peut-être même découvrirons-nous des moles diſtinguées par quelques veſtiges relatifs à la différence des ſexes. Voilà ce qu'on peut appeller l'art de procéder de ce qu'on ne connoît point à ce qu'on connoît moins encore. C'eſt cette habitude de déraiſon que poſſedent dans un degré ſurprenant ceux qui ont acquis ou qui tiennent de la nature le génie de la Phyſique expérimentale; c'eſt à ces ſortes de rêves qu'on doit pluſieurs

découvertes : voilà l'eſpece de divination qu'il faut apprendre aux éleves, ſi toutefois cela s'apprend.

2. Mais ſi l'on vient à découvrir avec le temps que la mole ne s'engendre jamais dans la femme ſans la coopération de l'homme, voici quelques conjectures nouvelles, beaucoup plus vraiſemblables que les précédentes, qu'on pourra former ſur ce corps extraordinaire. Ce tiſſu de vaiſſeaux ſanguins qu'on appelle le placenta, eſt, comme on ſait, une calotte ſphérique, une eſpece de champignon qui adhere par ſa partie convexe à la matrice, pendant tout le temps de la groſſeſſe, auquel le cordon ombilical ſert comme de tige, qui ſe détache de la matrice dans les douleurs de l'enfantement, & dont la ſurface eſt égale, quand une femme eſt ſaine, & que ſon accouchement

eſt heureux. Les êtres n'étant jamais ni dans leur génération, ni dans leur conformation, ni dans leur uſage, que ce que les réſiſtances, les lois du mouvement & l'ordre univerſel les déterminent à être, s'il arrivoit que cette calotte ſphérique, qui ne paroît tenir à la matrice que par application & contact, s'en détachât peu à peu par ſes bords dès le commencement de la groſſeſſe, enſorte que les progrès de la ſéparation ſuiviſſent exactement ceux de l'accroiſſement du volume; j'ai penſé que ſes bords libres de toute attache iroient toujours en s'approchant, & en affectant la forme ſphérique; que le cordon ombilical, tiré par deux forces contraires, l'une des bords ſéparés & convexes de la calotte qui tendroit à le racourcir, & l'autre du poids du fœtus qui

tendroit à l'alonger, feroit beaucoup plus court que dans les cas ordinaires; qu'il viendroit un moment où ces bords coïncideroient, s'uniroient entiérement & formeroient une efpece d'œuf, au centre duquel on trouveroit un fœtus bizarre dans fon organifation, comme il l'a été dans fa production, oblitéré, contraint, étouffé; & que cet œuf fe nourriroit jufqu'à ce que fa pefanteur achevât de détacher la petite partie de la furface qui refteroit adhérente, qu'il tombât ifolé dans la matrice, & qu'il en fût expulfé par une forte de ponte, comme l'œuf de la poule, avec lequel il a quelqu'analogie du moins par fa forme. Si ces conjectures fe vérifioient dans une mole, & qu'il fût cependant démontré que cette mole s'eft engendrée dans la femme fans aucune

approche de l'homme, il s'ensuivroit évidemment que le fœtus est tout formé dans la femme, & que l'action de l'homme ne concourt qu'au développement.

XXXIII.

Secondes Conjectures. Supposé que la terre ait un noyau solide de verre, ainsi qu'un de nos plus grands Philosophes le prétend, & que ce noyau soit revêtu de poussiere, on peut assurer qu'en conséquence des lois de la force centrifuge, qui tend à approcher les corps libres de l'équateur, & à donner à la terre la forme d'un sphéroïde aplati, les couches de cette poussiere doivent être moins épaisses aux pôles que sous aucun autre parallele; que peut-être le noyau est à nud aux deux extrémités de l'axe, &

que c'eſt à cette particularité qu'il faut attribuer la direction de l'aiguille aimantée, & les aurores boréales, qui ne font probablement que des courants de matiere électrique.

Il y a grande apparence que le Magnétiſme & l'Electricité dépendent des mêmes cauſes : pourquoi ne feroient-ce pas des effets du mouvement de rotation du globe, & de l'énergie des matieres dont il eſt compoſé, combinée avec l'action de la lune ? Le flux & reflux, les courants, les vents, la lumiere, le mouvement des particules libres du globe, peut-être même celui de toute ſa croûte entiere ſur ſon noyau, &c. operent d'une infinité de manieres un frottement continuel ; l'effet des cauſes qui agiſſent ſenſiblement & ſans ceſſe, forme à la ſuite des ſiecles un produit conſidé-

rable; le noyau du globe eſt une maſſe de verre, ſa ſurface n'eſt couverte que de détrimens de verre, de ſables, & de matieres vitrifiables; le verre eſt de toutes les ſubſtances celle qui donne le plus d'électricité par le frottement: pourquoi la maſſe totale de l'électricité terreſtre ne feroit-elle pas le réſultat de tous les frottemens opérés, ſoit à la ſurface de la terre, ſoit à celle de ſon noyau? Mais de cette cauſe générale, il eſt à préſumer qu'on déduira par quelques tentatives, une cauſe particuliere qui conſtituera entre deux grands phénomenes; je veux dire la poſition de l'aurore boréale, & la direction de l'aiguille aimantée, une liaiſon ſemblable à celle dont on a conſtaté l'exiſtence entre le magnétiſme & l'électricité, en aimantant des aiguilles ſans aimant, & par le

moyen ſeul de l'électricité. On peut avouer ou contredire ces notions, parce qu'elles n'ont encore de réalité que dans mon entendement. C'eſt aux expériences à leur donner plus de ſolidité, & c'eſt au Phyſicien à en imaginer qui ſéparent les phénomenes, ou qui achevent de les identifier.

XXXIV.

Troiſiemes Conjectures. La matiere électrique répand dans les lieux où l'on électriſe une odeur ſulfureuſe ſenſible; ſur cette qualité les Chimiſtes n'étoient-ils pas autoriſés à s'en emparer ? Pourquoi n'ont-ils pas eſſayé par tous les moyens qu'ils ont en main, des fluides chargés de la plus grande quantité poſſible de matiere électrique ? On ne ſait ſeulement pas encore ſi l'eau électriſée

diſſout plus ou moins promptement le ſucre que l'eau ſimple. Le feu de nos fourneaux augmente conſidérablement le poids de certaines matieres, telles que le plomb calciné; ſi le feu de l'électricité, conſtamment appliqué ſur ce métal en calcination, augmentoit encore cet effet, n'en réſulteroit-il pas une nouvelle analogie entre le feu électrique & le feu commun? On a eſſayé ſi ce feu extraordinaire ne porteroit point quelque vertu dans les remedes, & ne rendroit point une ſubſtance plus efficace, un topique plus actif; mais n'a-t-on pas abandonné trop tôt ces eſſais? Pourquoi l'électricité ne modifieroit-elle pas la formation des criſtaux & leurs propriétés? Combien de conjectures à former d'imagination, & à confirmer ou détruire par l'expérience? *Voyez* l'article ſuivant.

XXXV.

Quatriemes Conjectures. La plupart des météores, les feux folets, les exhalaisons, les étoiles tombantes, les phosphores naturels & artificiels, les bois pourris & lumineux, ont-ils d'autres causes que l'électricité? Pourquoi ne fait-on pas sur ces phosphores les expériences nécessaires pour s'en assurer? Pourquoi ne pense-t-on pas à reconnoître si l'air, comme le verre, n'est pas un corps électrique par lui-même, c'est-à-dire, un corps qui n'a besoin que d'être frotté & battu pour s'électriser? Qui sait si l'air chargé de matiere sulfureuse ne se trouveroit pas plus ou moins électrique que l'air pur? Si l'on fait tourner avec une grande rapidité dans l'air, une verge de métal qui lui oppose beaucoup de

surface, on découvrira si l'air est électrique, & ce que la verge en aura reçu d'électricité. Si pendant l'expérience on brûle du soufre & d'autres matieres, on reconnoîtra celles qui augmenteront & celles qui diminueront la qualité électrique de l'air. Peut-être l'air froid des pôles est-il plus susceptible d'électricité que l'air chaud de l'équateur ; & comme la glace est électrique & que l'eau ne l'est point, qui sait si ce n'est pas à l'énorme quantité de ces glaces éternelles, amassées vers les pôles, & peut-être mues sur le noyau de verre, plus découvert aux pôles qu'ailleurs, qu'il faut attribuer les phénomenes de la direction de l'aiguille, & de l'apparition des aurores boréales, qui semblent dépendre également de l'électricité, comme nous l'avons insinué dans nos con-

jectures fecondes ? L'obfervation a rencontré un des refforts les plus généraux & les plus puiffans de la nature ; c'eft à l'expérience à en découvrir les effets.

XXXVI.

Cinquiemes Conjectures. Si une corde d'inftrument eft tendue, & qu'un obftacle léger la divife en deux parties inégales, de maniere qu'il n'empêche point la communication des vibrations de l'une des parties à l'autre ; on fait que cet obftacle détermine la plus grande à fe divifer en portions vibrantes, telles que les deux parties de la corde rendent un uniffon, & que les portions vibrantes de la plus grande font comprifes chacune entre deux points immobiles. La réfonnance du corps n'étant point la caufe de la

division de la plus grande, mais l'uniſſon des deux parties étant ſeulement un effet de cette diviſion, j'ai penſé que ſi on ſubſtituoit à la corde d'inſtrument une verge de métal, & qu'on la frappât violemment, il ſe formeroit ſur ſa longueur des ventres & des nœuds; qu'il en ſeroit de même de tout corps élaſtique ſonore ou non; que ce problême, qu'on croit particulier aux cordes vibrantes, a lieu d'une maniere plus ou moins forte dans toute percuſſion; qu'il tient aux lois générales de la communication du mouvement; qu'il y a dans les corps choqués des parties oſcillantes infiniment petites, & des nœuds ou points immobiles infiniment proches; que ces parties oſcillantes & ces nœuds ſont les cauſes du frémiſſement que nous éprouvons par la ſen-

ſation du toucher dans les corps, après le choc, tantôt ſans qu'il y ait de tranſlation locale, tantôt après que la tranſlation locale a ceſſé; que cette ſuppoſition eſt conforme à la nature du frémiſſement qui n'eſt pas de toute la ſurface touchée, à toute la ſurface de la partie ſenſible qui touche, mais d'une infinité de points répandus ſur la ſurface du corps touché, vibrants confuſément entre une infinité de points immobiles; qu'apparemment dans les corps continus élaſtiques, la force d'inertie diſtribuée uniformément dans la maſſe, fait en un point quelconque la fonction d'un petit obſtacle relativement à un autre point; qu'en ſuppoſant la partie frappée d'une corde vibrante infiniment petite, & conſéquemment les ventres infiniment petits, & les nœuds infiniment

près, on a ſelon une direction, & pour ainſi dire ſur une ſeule ligne, une image de ce qui s'exécute en tout ſens dans un ſolide choqué par un autre; que puiſque la longueur de la partie interceptée de la corde vibrante étant donnée, il n'y a aucune cauſe qui puiſſe multiplier ſur l'autre partie le nombre des points immobiles; que puiſque ce nombre eſt le même, quelle que ſoit la force du coup, & que puiſqu'il n'y a que la vîteſſe des oſcillations qui varie; dans le choc des corps le frémiſſement ſera plus ou moins violent; mais que le rapport en nombre des points vibrants aux points immobiles, ſera le même; & que la quantité de matiere en repos dans ces corps ſera conſtante, quelles que ſoient la force du choc, la denſité du corps, la cohéſion des parties. Le Géometre

Géometre n'a donc plus qu'à étendre le calcul de la corde vibrante au prisme, à la ſphere, au cylindre, pour trouver la loi générale de la diſtribution du mouvement dans un corps choqué; loi qu'on étoit bien éloigné de rechercher juſqu'à préſent, puiſqu'on ne penſoit pas même à l'exiſtence du phénomene, & qu'on ſuppoſoit au contraire la diſtribution du mouvement uniforme dans toute la maſſe, quoique dans le choc le frémiſſement indiquât, par la voie de la ſenſation, la réalité de points vibrants répandus entre des points immobiles; je dis *dans le choc*, car il eſt vraiſemblable que dans les communications de mouvement où le choc n'a aucun lieu, un corps eſt lancé comme le feroit la molécule la plus petite, & que le mouvement eſt uniformément

de toute la masse à la fois. Aussi le frémissement est-il nul dans tous ces cas, ce qui acheve d'en distinguer le cas du choc.

2. Par le principe de la décomposition des forces, on peut toujours réduire à une seule force toutes celles qui agissent sur un corps : si la quantité & la direction de la force qui agit sur le corps sont données, & qu'on cherche à déterminer le mouvement qui en résulte, on trouve que le corps va en avant, comme si la force passoit par le centre de gravité, & qu'il tournât de plus autour du centre de gravité, comme si ce centre étoit fixe, & que la force agît autour de ce centre comme autour d'un point d'appui : Donc si deux molécules s'attirent réciproquement, elles se disposeront l'une par rapport à l'autre, selon les

lois de leurs attractions, leurs figures, &c. Si ce systême de deux molécules en attire une troisieme dont il soit réciproquement attiré, ces trois molécules se disposeront les unes par rapport aux autres, selon les lois de leurs attractions, leurs figures, &c. & ainsi de suite des autres systêmes & des autres molécules. Elles formeront toutes un systême A, dans lequel, soit qu'elles se touchent ou non, soit qu'elles se meuvent ou soient en repos, elles résisteront à une force qui tendroit à troubler leur coordination, & tendront toujours, soit à se restituer dans leur premier ordre, si la force perturbatrice vient à cesser; soit à se coordonner relativement aux lois de leurs attractions, à leurs figures, &c. & à l'action de la force perturbatrice, si elle continue d'agir. Ce

ſyſtême A eſt ce que j'appelle un corps élaſtique. En ce ſens général & abſtrait, le ſyſtême planétaire, l'univers n'eſt qu'un corps élaſtique : le chaos eſt une impoſſibilité; car il eſt un ordre eſſentiellement conſéquent aux qualités primitives de la matiere.

3. Si l'on conſidere le ſyſtême A dans le vuide, il ſera indeſtructible, imperturbable, éternel; ſi l'on en ſuppoſe les parties diſperſées dans l'immenſité de l'eſpace, comme les qualités, telles que l'attraction, ſe propagent à l'infini, lorſque rien ne reſſerre la ſphere de leur action, ces parties dont les figures n'auront point varié, & qui ſeront animées des mêmes forces, ſe coordonneront derechef comme elles étoient coordonnées, & réformeront dans quelque point de l'eſpace, & dans quelque

instant de la durée, un corps élastique.

4. Il n'en sera pas ainsi, si l'on suppose le systême A dans l'univers; les effets n'y sont pas moins nécessaires, mais une action des causes déterminément telle y est quelquefois impossible; & le nombre de celles qui se combinent est toujours si grand dans le systême général ou corps élastique universel, qu'on ne sait ce qu'étoient originairement les systêmes ou corps élastiques particuliers, ni ce qu'ils deviendront. Sans prétendre donc que l'attraction constitue dans le plein la dureté & l'élasticité, telles que nous les y remarquons, n'est-il pas évident que cette propriété de la matiere suffit seule pour les constituer dans le vuide, & donner lieu à la raréfaction, à la condensation, & à

tous les phénomenes qui en dépendent? Pourquoi donc ne feroit-elle pas la cause premiere de ces phénomenes dans notre systême général, où une infinité de causes qui la modifieroient, feroient varier à l'infini la quantité de ces phénomenes dans les systêmes ou corps élastiques particuliers? Ainsi un corps élastique plié ne se rompra que quand la cause qui en rapproche les parties en un sens, les aura tellement écartées dans le sens contraire, qu'elles n'auront plus d'action sensible les unes sur les autres par leurs attractions réciproques: un corps élastique choqué ne s'éclatera que quand plusieurs de ses molécules vibrantes auront été portées dans leur premiere oscillation, à une distance des molécules immobiles entre lesquelles elles sont répandues,

telle qu'elles n'auront plus d'action sensible les unes sur les autres par leurs attractions réciproques. Si la violence du choc étoit assez grande pour que les molécules vibrantes fussent toutes portées au-delà de la sphere de leur attraction sensible, le corps seroit réduit dans ses élémens. Mais entre cette collision la plus forte qu'un corps puisse éprouver, & la collision qui n'occasionneroit que le frémissement le plus foible, il y en a une, ou réelle ou intelligible, par laquelle tous les élémens du corps séparés cesseroient de se toucher sans que leur systême fût détruit, & sans que leur coordination cessât. Nous abandonnerons au Lecteur l'application des mêmes principes à la condensation, à la raréfaction, &c. Nous ferons seulement encore observer ici

la différence de la communication du mouvement par le choc, & de la communication du mouvement sans le choc. La translation d'un corps sans le choc étant uniformément de toutes ses parties à la fois, quelle que soit la quantité de mouvement communiquée par cette voie, fût-elle infinie, le corps ne sera point détruit; il restera entier, jusqu'à ce qu'un choc faisant osciller quelques-unes de ses parties entre d'autres qui demeurent immobiles, le ventre des premieres oscillations ait une telle amplitude, que les parties oscillantes ne puissent plus revenir à leur place, ni rentrer dans la coordination systématique.

5. Tout ce qui précede ne concerne proprement que les corps élastiques simples, ou les systêmes de particules de même matiere, de même

ne figure, animées d'une même quantité, & mues selon une même loi d'attraction. Mais si toutes ces qualités sont variables, il en résultera une infinité de corps élastiques mixtes. J'entends par un corps élastique mixte, un systême composé de deux ou plusieurs systêmes de matieres différentes, de différentes figures, animées de différentes quantités, & peut-être même mues selon des lois différentes d'attraction, dont les particules sont coordonnées les unes entre les autres, par une loi qui est commune à toutes, & qu'on peut regarder comme le produit de leurs actions réciproques. Si l'on parvient par quelques opérations à simplifier le systême composé, en en chassant toutes les particules d'une espece de matiere coordonnée, ou à le composer davantage, en y introduisant une ma-

tiere nouvelle dont les particules se coordonnent entre celles du syſtême & changent la loi commune à toutes ; la dureté, l'élaſticité, la compreſſibilité, la rareſcibilité, & les autres affections qui dépendent dans le ſyſtême composé de la différente coordination des particules, augmenteront ou diminueront, &c. Le plomb qui n'a preſque point de dureté ni d'élaſticité, diminue encore en dureté, & augmente en élaſticité, ſi on le met en fuſion, c'eſt-à-dire, ſi on coordonne entre le ſyſtême composé des molécules qui le conſtituent plomb ; un autre ſyſtême composé de molécules d'air, de feu, &c. qui le conſtituent plomb fondu.

6. Il ſeroit très-aiſé d'appliquer ces idées à une infinité d'autres phénomenes ſemblables, &c. d'en compoſer

un traité fort étendu. Le point le plus difficile à découvrir, ce feroit par quel mécanifme les parties d'un fyftême, quand elles fe coordonnent entre les parties d'un autre fyftême, le fimplifient quelquefois, en en chaffant un fyftême d'autres parties coordonnées, comme il arrive dans certaines opérations chimiques. Des attractions felon des lois différentes, ne paroiffent pas fuffire pour ce phénomene; & il eft dur d'admettre des qualités répulfives; voici comment on pourroit s'en paffer : Soit un fyftême A, compofé des fyftêmes B & C, dont les molécules font coordonnées les unes entre les autres, felon quelque loi commune à toutes. Si l'on introduit dans le fyftême compofé A, un autre fyftême D, il arrivera de deux chofes l'une; ou que les parti-

cules du fyftême D fe coordonneront entre les parties du fyftême A, fans qu'il y ait de choc; & dans ce cas, le fyftême A fera compofé des fyftêmes B, C, D : ou que la coordination des particules du fyftême D, entre les particules du fyftême A, fera accompagnée de choc. Si le choc eft tel que les particules choquées ne foient point portées dans leur premiere ofcillation au-delà de la fphere infiniment petite de leur attraction, il y aura, dans le premier moment, trouble ou multitude infinie de petites ofcillations. Mais ce trouble ceffera bientôt, les particules fe coordonneront, & il réfultera de leur coordination un fyftême A, compofé des fyftêmes B, C, D. Si les parties du fyftême B, ou celles du fyftême C, ou les unes & les autres font cho-

quées dans le premier inſtant de la coordination, & portées au-delà de la ſphere de leur attraction par les parties du ſyſtême D; elles ſeront ſéparées de la coordination ſyſtématique, pour n'y plus revenir; & le ſyſtême A ſera un ſyſtême compoſé des ſyſtêmes B & D, ou des ſyſtêmes C & D, ou ce ſera un ſyſtême ſimple des ſeules particules coordonnées du ſyſtême D; & ces phénomenes s'exécuteront avec des circonſtances qui ajouteront beaucoup à la vraiſemblance de ces idées, ou qui peut-être la *détruiront entiérement*. Au reſte, j'y ſuis arrivé en partant *du frémiſſement d'un corps élaſtique choqué*. La ſéparation ne ſera jamais ſpontanée où il y aura *coordination;* elle pourra l'être où il n'y aura que *compoſition*. La *coordination* eſt encore un principe d'*uniformité*, même dans un *tout* hétérogene.

XXXVII.

Sixiemes Conjectures. Les productions de l'Art seront communes, imparfaites & foibles, tant qu'on ne se proposera pas une imitation plus rigoureuse de la nature. La nature est opiniâtre & lente dans ses opérations. S'agit-il d'éloigner, de rapprocher, d'unir, de diviser, d'amollir, de condenser, de durcir, de liquéfier, de dissoudre, d'assimiler, elle s'avance à son but par les degrés les plus insensibles. L'art au contraire se hâte, se fatigue & se relâche. La nature emploie des siecles à préparer grossiérement les métaux; l'art se propose de les perfectionner en un jour. La nature emploie des siecles à former les pierres précieuses; l'art prétent les contrefaire en un moment. Quand on

posséderoit le véritable moyen, ce ne seroit pas assez; il faudroit encore savoir l'appliquer. On est dans l'erreur, si l'on s'imagine que le produit de l'intensité de l'action multipliée par le temps de l'application étant le même, le résultat sera le même. Il n'y a qu'une application graduée, lente, & continue, qui transforme. Toute autre application n'est que destructive. Que ne tirerions-nous pas du mélange de certaines substances dont nous n'obtenons que des composés très-imparfaits, si nous procédions d'une maniere analogue à celle de la nature? Mais on est toujours pressé de jouir; on veut voir la fin de ce qu'on a commencé. De-là tant de tentatives infructueuses; tant de dépenses & de peines perdues; tant de travaux que la nature suggere & que

l'art n'entreprendra jamais, parce que le ſuccès en paroît éloigné. Qui eſt-ce qui eſt ſorti des Grottes d'Arcy, ſans être convaincu par la vîteſſe avec laquelle les ſtalactites s'y forment & s'y réparent, que ces Grottes ſe rempliront un jour & ne formeront plus qu'un ſolide immenſe? Où eſt le Naturaliſte qui réfléchiſſant ſur ce phénomene, n'ait pas conjecturé qu'en déterminant des eaux à ſe filtrer peu à peu à travers des terres & des rochers, dont les ſtillations ſeroient reçues dans des cavernes ſpacieuſes, on ne parvînt avec le temps à en former des carrieres artificielles d'albâtre, de marbre, & d'autres pierres dont les qualités varieroient ſelon la nature des terres, des eaux & des rochers? Mais à quoi ſervent ces vues ſans le courage, la patience, le travail, les

dépenſes, le temps, & ſur-tout ce goût antique pour les grandes entrepriſes dont il ſubſiſte encore tant de monumens qui n'obtiennent de nous qu'une admiration froide & ſtérile ?

XXXVIII.

Septiemes Conjectures. On a tenté tant de fois ſans ſuccès de convertir nos fers en un acier qui égalât celui d'Angleterre & d'Allemagne, & qu'on pût employer à la fabrication des ouvrages délicats. J'ignore quels procédés on a ſuivi ; mais il m'a ſemblé qu'on eût été conduit à cette découverte importante par l'imitation & la perfection d'une manœuvre très-commune dans les atteliers des Ouvriers en fer. On l'appelle *trempe en paquet.* Pour tremper en paquet, on prend de la ſuie la plus dure ; on la pile, on

la délaie avec de l'urine; on y ajoute de l'ail broyé, de la ſavate déchiquetée & du ſel commun; on a une boîte de fer; on en couvre le fond d'un lit de ce mélange; on place ſur ce lit un lit de différentes pieces d'ouvrages en fer; ſur ce lit, un lit de mélange, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que la boîte ſoit pleine; on la ferme de ſon couvercle; on l'enduit exactement à l'extérieur d'un mélange de terre graſſe bien battue, de bourre, & de fiente de cheval; on la place au centre d'un tas de charbon proportionné à ſon volume; on allume le charbon; on laiſſe aller le feu, on l'entretient ſeulement; on a un vaiſſeau plein d'eau fraîche; trois ou quatre heures après qu'on a mis la boîte au feu, on l'en tire; on l'ouvre; on fait tomber les pieces qu'elle

renferme, dans l'eau fraîche qu'on remue à mesure que les pieces tombent. Ces pieces sont trempées en paquet; & si l'on en casse quelques unes, on en trouvera la surface convertie en un acier très-dur & d'un grain très-fin, à une petite profondeur. Cette surface en prend un poli plus éclatant, & en garde mieux les formes qu'on lui a données à la lime. N'est-il pas à présumer que, si l'on exposoit, *stratum super stratum*, à l'action du feu & des matieres employées dans la trempe en paquet, du fer bien choisi, bien travaillé, réduit en feuilles minces, telles que celles de la tôle, ou en verges très-menues, & précipité au sortir du fourneau d'aciérage dans un courant d'eaux propres à cette opération, il se convertiroit en acier; si sur-tout

on confioit le ſoin des premieres ex-périences à des hommes qui accoutu-més depuis long-temps à employer le fer, à connoître ſes qualités & à remédier à ſes défauts, ne manque-roient pas de ſimplifier les manœu-vres, & de trouver des matieres plus propres à l'opération.

XXXIX.

Ce qu'on montre de Phyſique ex-périmentale dans des leçons publi-ques, ſuffit-il pour procurer cette eſ-pece de délire philoſophique? je n'en crois rien. Nos faiſeurs de cours d'ex-périences reſſemblent un peu à celui qui penſeroit avoir donné un grand repas, parce qu'il auroit eu beaucoup de monde à ſa table. Il faudroit donc s'attacher principalement à irriter l'ap-pétit, afin que pluſieurs emportés par

le désir de le satisfaire, passassent de la condition de disciples à celle d'amateurs, & de celle-ci à la profession de Philosophes. Loin de tout homme public ces réserves si opposées aux progrès des sciences. Il faut révéler & la chose & le moyen. Que je trouve les premiers hommes qui découvrirent les nouveaux calculs, grands dans leur invention! que je les trouve petits dans le mystere qu'ils en firent! si Newton se fût hâté de parler, comme l'intérêt de sa gloire & de la vérité le demandoit, Leibnitz ne partageroit pas avec lui le nom d'inventeur. L'Allemand imaginoit l'instrument, tandis que l'Anglois se complaisoit à étonner les Savans par les applications surprenantes qu'il en faisoit. En Mathématiques, en Physique, le plus sûr est d'entrer

d'abord en possession, en produisant ses titres au public. Au reste, quand je demande la révélation du moyen, j'entends de celui par lequel on a réussi; on ne peut etre trop succinct sur ceux qui n'ont point eu de succès.

X L.

Ce n'est pas assez de révéler; il faut encore que la révélation soit entiere & claire. Il est une sorte d'obscurité que l'on pourroit définir, *l'affectation des grands Maîtres*. C'est un voile qu'ils se plaisent à tirer entre le peuple & la nature. Sans le respect qu'on doit aux noms célebres, je dirois que telle est l'obscurité qui regne dans quelques ouvrages de Stahl (*)

(*) Le *Specimen Beccherianum*; la *Zimotechnie*; les *Trecenta*. Voyez l'article Chimie, volume IV, de l'Encyclopédie.

& dans les Principes Mathématiques de Newton. Ces livres ne demandoient qu'à être entendus pour être eſtimés ce qu'ils valent, & il n'en eût pas coûté plus d'un mois à leurs Auteurs pour les rendre clairs; ce mois eût épargné trois ans de travail & d'épuiſement à mille bons eſprits. Voilà donc à peu près trois mille ans de perdus pour autre choſe. Hâtons-nous de rendre la Philoſophie populaire. Si nous voulons que les Philoſophes marchent en avant, approchons le peuple du point où en ſont les Philoſophes. Diront-ils qu'il eſt des ouvrages qu'on ne mettra jamais à la portée du commun des eſprits? s'il le diſent, ils montreront ſeulement qu'ils ignorent ce que peuvent la bonne méthode & la longue habitude.

S'il étoit permis à quelques Auteurs d'être obſcurs, dût-on m'accuſer de faire ici mon apologie, j'oſerois dire que c'eſt aux ſeuls Métaphyſiciens proprement dits. Les grandes abſtractions ne comportent qu'une lueur ſombre. L'acte de la généraliſation tend à dépouiller les concepts de tout ce qu'ils ont de ſenſible. A meſure que cet acte s'avance, les ſpectres corporels s'évanouiſſent; les notions ſe retirent peu à peu de l'imagination vers l'entendement; & les idées deviennent purement intellectuelles. Alors le Philoſophe ſpéculatif reſſemble à celui qui regarde du haut de ces montagnes dont les ſommets ſe perdent dans les nues: les objets de la plaine ont diſparu devant lui; il ne lui reſte plus que le ſpectacle de ſes penſées, & que la conſcience

cience de la hauteur à laquelle il s'est élevé, & où il n'est peut-être pas donné à tous de le suivre & de respirer.

X L I.

La nature n'a-t-elle pas assez de son voile sans le doubler encore de celui du mystere ? n'est-ce pas assez des difficultés de l'art ? Ouvrez l'ouvrage de Franklin, feuilletez les livres des Chimistes, & vous verrez combien l'art expérimental exige de vues, d'imagination, de sagacité, de ressources : lisez-les attentivement, parce que s'il est possible d'apprendre en combien de manieres une expérience se retourne, c'est-là que vous l'apprendrez. Si au défaut de génie, vous avez besoin d'un moyen technique qui vous dirige, ayez sous les

yeux une table des qualités qu'on a reconnues jusqu'à présent dans la matiere ; voyez entre ces qualités celles qui peuvent convenir à la substance que vous voulez mettre en expérience, assurez-vous qu'elles y sont ; tâchez ensuite d'en connoître la quantité ; cette quantité se mesurera presque toujours par un instrument où l'application uniforme d'une partie analogue à la substance, pourra se faire sans interruption & sans reste, jusqu'à l'entiere exhaustion de la qualité. Quant à l'existence, elle ne se constatera que par des moyens qui ne se suggerent pas. Mais si l'on n'apprend point comment il faut chercher, c'est quelque chose du moins que de savoir ce qu'on cherche. Au reste ceux qui seront forcés de s'avouer à eux-mêmes leur stérilité, soit

par une impoſſibilité bien éprouvée de rien découvrir, ſoit par une envie ſecrette qu'ils porteront aux découvertes des autres, le chagrin involontaire qu'ils en reſſentiront, & les petites manœuvres qu'ils mettroient volontiers en uſage pour en partager l'honneur; ceux-là feront bien d'abandonner une ſcience qu'ils culitivent ſans avantage pour elle, & ſans gloire pour eux.

XLII.

QUAND on a formé dans ſa tête un de ces ſyſtêmes qui demandent à être vérifiés par l'expérience, il ne faut ni s'y attacher opiniâtrément, ni l'abandonner avec légéreté. On penſe quelquefois de ſes conjectures qu'elles ſont fauſſes, quand on n'a pas pris les meſures convenables

pour les trouver vraies. L'opiniâtreté a même ici moins d'inconvénient que l'excès oppofé. A force de multiplier les effais, fi l'on ne rencontre pas ce que l'on cherche, il peut arriver qu'on rencontre mieux. Jamais le temps qu'on emploie à interroger la nature, n'eft entiérement perdu. Il faut mefurer fa conftance fur le degré de l'analogie. Les idées abfolument bizarres ne méritent qu'un premier effai. Il faut accorder quelque chofe de plus à celles qui ont de la vraifemblance; & ne renoncer que quand on eft épuifé, à celles qui promettent une découverte importante. Il femble qu'on n'ait guere befoin de préceptes là-deffus. On s'attache naturellement aux recherches à proportion de l'intérêt qu'on y prend.

XLIII.

COMME les systêmes dont il s'agit ne sont appuyés que sur des idées vagues, des soupçons légers, des analogies trompeuses, & même, puisqu'il le faut dire, sur des chimeres que l'esprit échauffé prend facilement pour des vues, il n'en faut abandonner aucun sans auparavant l'avoir fait passer par l'épreuve de l'*Inversion.* En Philosophie purement rationnelle, la vérité est assez souvent l'extrême opposé de l'erreur; de même en Philosophie expérimentale, ce ne sera pas l'expérience qu'on aura tentée, ce sera son contraire qui produira le phénomene qu'on attendoit. Il faut regarder principalement aux deux points diamétralement opposés. Ainsi dans la seconde de nos rêve-

ries, après avoir couvert l'équateur du globe électrique & découvert les pôles, il faudra couvrir les pôles & laisser l'équateur à découvert; & comme il importe de mettre le plus de ressemblance qu'il est possible entre le globe expérimental & le globe naturel qu'il représente, le choix de la matiere dont on couvrira les pôles ne sera pas indifférent. Peut-être faudroit-il y pratiquer des amas d'un fluide, ce qui n'a rien d'impossible dans l'exécution, & ce qui pourroit donner dans l'expérience quelque nouveau phénomene extraordinaire, & différent de celui qu'on se propose d'imiter.

X L I V.

LES expériences doivent être répétées pour le détail des circonstances & pour la connoissance des limites.

Il faut les transporter à des objets différens, les compliquer les combiner de toutes les manieres possibles. Tant que les expériences sont éparses, isolées, sans liaison, irréductibles, il est démontré par l'irréduction même qu'il en reste encore à faire. Alors il faut s'attacher uniquement à son objet, & le tourmenter, pour ainsi dire, jusqu'à ce qu'on ait tellement enchaîné les phénomenes, qu'un d'eux étant donné, tous les autres le soient: travaillons d'abord à la réduction des effets, nous songerons après à la réduction des causes. Or les effets ne se réduiront jamais qu'à force de les multiplier. Le grand art dans les moyens qu'on emploie pour exprimer d'une cause tout ce qu'elle peut donner, c'est de bien discerner ceux dont on est en droit d'attendre

un phénomene nouveau, de ceux qui ne produiront qu'un phénomene travesti. S'occuper sans fin de ces métamorphoses, c'est se fatiguer beaucoup & ne point avancer. Toute expérience qui n'étend pas la loi à quelque cas nouveau, ou qui ne la restreint pas par quelqu'exception, ne signifie rien. Le moyen le plus court de connoître la valeur de son essai, c'est d'en faire l'antécédent d'un enthymeme, & d'examiner le conséquent. La conséquence est-elle exactement la même que celle que l'on a déja tirée d'un autre essai? on n'a rien découvert, on a tout au plus confirmé une découverte. Il y a peu de gros livres de Physique expérimentale que cette regle si simple ne réduisît à un petit nombre de pages; & il est un grand nombre de petits livres qu'elle réduiroit à rien.

XLV.

XLV.

De même qu'en mathématiques, en examinant toutes les propriétés d'une courbe, on trouve que ce n'eſt que la même propriété préſentée ſous des faces différentes ; dans la nature, on reconnoîtra, lorſque la Phyſique expérimentale ſera plus avancée, que tous les phénomenes, ou de la peſanteur, ou de l'élaſticité, ou de l'attraction, ou du magnétiſme, ou de l'électricité, ne ſont que des faces différentes de la même affection. Mais entre les phénomenes connus que l'on rapporte à l'une de ces cauſes, combien y a-t-il de phénomenes intermédiaires à trouver, pour former les liaiſons, remplir les vuides & démontrer l'identité ? c'eſt ce qui ne peut ſe déterminer. Il y a peut-être

un phénomene central qui jetteroit des rayons non-ſeulement à ceux qu'on a, mais encore à tous ceux que le temps feroit découvrir, qui les uniroit & qui en formeroit un ſyſtême. Mais au défaut de ce centre de correſpondance commune, ils demeureront iſolés; toutes les découvertes de la Phyſique expérimentale ne feront que les rapprocher en s'interpoſant, ſans jamais les réunir; & quand elles parviendroient à les réunir, elles en formeroient un cercle continu de phénomenes où l'on ne pourroit diſcerner quel feroit le premier & quel feroit le dernier. Ce cas ſingulier où la Phyſique expérimentale, à force de travail, auroit formé un labyrinthe dans lequel la Phyſique rationnelle, égarée & perdue, tourneroit ſans ceſſe, n'eſt pas impoſſible

ſ

dans la nature, comme il l'eſt en mathématiques. On trouve toujours en mathématiques, ou par la ſyntheſe ou par l'analyſe, les propoſitions intermédiaires qui ſéparent la propriété fondamentale d'une courbe de ſa propriété la plus éloignée.

X L V I.

Il y a des phénomenes trompeurs qui ſemblent, au premier coup d'œil, renverſer un ſyſtême, & qui mieux connus acheveroient de le confirmer. Ces phénomenes deviennent le ſupplice du Philoſophe, ſur-tout quand il a le preſſentiment que la nature lui en impoſe, & qu'elle ſe dérobe à ſes conjectures par quelque mécaniſme extraordinaire & ſecret. Ce cas embarraſſant aura lieu toutes les fois qu'un phénomene ſera le réſultat

de plusieurs causes conspirantes ou opposées. Si elles conspirent, on trouvera la quantité du phénomene trop grande pour l'hypothese qu'on aura faite; si elles sont opposées, cette quantité sera trop petite. Quelquefois même elle deviendra nulle, & le phénomene disparoîtra, sans qu'on sache à quoi attribuer ce silence capricieux de la nature. Vient-on à en soupçonner la raison? on n'en est guere plus avancé. Il faut travailler à la séparation des causes, décomposer le résultat de leurs actions, & réduire un phénomene très-compliqué à un phénomene simple; ou du moins manifester la complication des causes, leur concours ou leur opposition, par quelque expérience nouvelle; opération souvent délicate, quelquefois impossible. Alors le systême chancelle;

les Philosophes se partagent ; les uns lui demeurent attachés ; les autres sont entraînés par l'expérience qui paroît le contredire ; & l'on dispute jusqu'à ce que la sagacité, ou le hasard qui ne se repose jamais, plus fécond que la sagacité, leve la contradiction, & remette en honneur des idées qu'on avoit presqu'abandonnées.

XLVII.

Il faut laisser l'expérience à sa liberté ; c'est la tenir captive que de n'en montrer que le côté qui prouve, & que d'en voiler le côté qui contredit. C'est l'inconvénient qu'il y a, non pas à avoir des idées, mais à s'en laisser aveugler, lorsqu'on tente une expérience. On n'est sévere dans son examen, que quand le résultat est contraire au systême. Alors on



n'oublie rien de ce qui peut faire changer de face au phénomene, ou de langage à la nature. Dans le cas opposé, l'observateur est indulgent; il glisse sur les circonstances; il ne songe guere à proposer des objections à la nature; il l'en croit sur son premier mot; il n'y soupçonne point d'équivoque, & il mériteroit qu'on lui dît: « Ton métier est d'interroger » la nature, & tu la fais mentir, ou » tu crains de la faire expliquer.

XLVIII.

Quand on suit une mauvaise route, plus on marche vîte, plus on s'égare; & le moyen de revenir sur ses pas, quand on a parcouru un espace immense? l'épuisement des forces ne le permet pas; la vanité s'y oppose sans qu'on s'en apperçoive; l'entêtement

des principes répand ſur tout ce qui environne, un preſtige qui défigure les objets. On ne les voit plus comme ils ſont, mais comme il conviendroit qu'ils fuſſent. Au lieu de réformer ſes notions ſur les êtres, il ſemble qu'on prenne à tâche de modéler les êtres ſur ſes notions. Entre tous les Philoſophes il n'y en a point en qui cette fureur domine plus évidemment que dans les Méthodiſtes. Auſſi-tôt qu'un Méthodiſte a mis dans ſon ſyſtême l'homme à la tête des quadrupedes, il ne l'apperçoit plus dans la nature que comme un animal à quatre pieds. C'eſt en vain que la raiſon ſublime dont il eſt doué, ſe récrie contre la dénomination d'*animal*, & que ſon organiſation contredit celle de *quadrupede*; c'eſt en vain que la nature a tourné ſes regards vers le Ciel, la

prévention ſyſtématique lui courbe le corps vers la terre. La raiſon n'eſt, ſuivant elle, qu'un inſtinct plus parfait; elle croit ſérieuſement que ce n'eſt que par défaut d'habitude que l'homme perd l'uſage de ſes jambes, quand il s'aviſe de transformer ſes mains en deux pieds.

XLIX.

MAIS c'eſt une choſe trop ſinguliere que la dialectique de quelques Méthodiſtes pour n'en pas donner un échantillon. L'homme, dit Linnæus, *Faunâ Suecicâ, præfat.* n'eſt ni une pierre, ni une plante; c'eſt donc un animal. Il n'a pas un ſeul pied, ce n'eſt donc pas un ver. Ce n'eſt pas un inſecte, puiſqu'il n'a point d'antennes. Il n'a point de nageoires, ce n'eſt donc pas un poiſſon. Ce n'eſt pas un oiſeau,

puiſqu'il n'a point de plumes. Queſt-ce donc que l'homme ? il a la bouche du quadrupede. Il a quatre pieds ; les deux de devant lui ſervent à l'attouchement, les deux de derriere au marcher. C'eſt donc un quadrupede.
« Il eſt vrai, continue le Méthodiſte,
» qu'en conſéquence de mes princi-
» pes d'Hiſtoire Naturelle, je n'ai ja-
» mais ſu diſtinguer l'homme du ſin-
» ge ; car il y a certains ſinges qui
» ont moins de poils que certains
» hommes ; ces ſinges marchent ſur
» deux pieds & ils ſe ſervent de leurs
» pieds & de leurs mains comme les
» hommes. D'ailleurs la parole n'eſt
» point pour moi un caractere diſ-
» tinctif ; je n'admets, ſelon ma mé-
» thode, que des caracteres qui dé-
» pendent du nombre, de la figure,
» de la proportion & de la ſitua-

» tion ». Donc votre méthode eſt mauvaiſe, dit la Logique. « Donc » l'homme eſt un animal à quatre » pieds, dit le Naturaliſte.

L.

POUR ébranler une hypotheſe, il ne faut quelquefois que la pouſſer auſſi loin qu'elle peut aller. Nous allons faire l'eſſai de ce moyen ſur celle du Docteur d'Erlang, dont l'ouvrage, rempli d'idées ſingulieres & neuves, donnera bien de la torture à nos Philoſophes. Son objet eſt le plus grand que l'intelligence humaine puiſſe ſe propoſer; c'eſt le ſyſtême univerſel de la nature. L'Auteur commence par expoſer rapidement les ſentimens de ceux qui l'ont précédé, & l'inſuffiſance de leurs principes pour le développement général des

phénomenes. Les uns n'ont demandé que l'*étendue* & le *mouvement*. D'autres ont cru devoir ajouter à l'étendue l'*impénétrabilité*, la *mobilité* & *l'inertie*. L'obſervation des corps céleſtes, ou plus généralement la phyſique des grands corps, a démontré la néceſſité d'une force par laquelle toutes les parties tendiſſent ou peſaſſent les unes vers les autres ſelon une certaine loi; & l'on a admis l'*attraction* en raiſon ſimple de la maſſe, & en raiſon réciproque du quarré de la diſtance. Les opérations les plus ſimples de la Chimie, ou la Phyſique élémentaire des petits corps a fait recourir à des *attractions* qui ſuivent d'autres lois; & l'impoſſibilité d'expliquer la formation d'une plante ou d'un animal, avec les attractions, l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité, le mou-

vement, la matiere ou l'étendue, a conduit le Philoſophe Baumann à ſuppoſer encore d'autres propriétés dans la nature. Mécontent des *Natures plaſtiques*, à qui l'on fait exécuter toutes les merveilles de la nature ſans matiere & ſans intelligence; des *ſubſtances intelligentes ſubalternes* qui agiſſent ſur la matiere d'une maniere inintelligible; de la *ſimultanéïté de la création & de la formation des ſubſtances*, qui, contenues les unes dans les autres, ſe développent dans le temps, par la continuation d'un premier miracle; & de l'*extemporanéïté de leur production*, qui n'eſt qu'un enchaînement de miracles réitérés à chaque inſtant de la durée; il a penſé que tous ces ſyſtêmes peu philoſophiques n'auroient point eu lieu, ſans la crainte mal fondée d'attribuer des

modifications très-connues à un être dont l'essence nous étant inconnue, peut être par cette raison même & malgré notre préjugé, très-compatible avec ces modifications ? Mais quel est cet être ? quelles sont ces modifications ? Le dirai-je ? sans doute, répond le Docteur Baumann, l'être corporel est cet être ; ces modifications sont le *desir*, l'*aversion*, la *mémoire* & l'*intelligence* ; en un mot toutes les qualités que nous reconnoissons dans les animaux, que les Anciens comprenoient sous le nom d'*ame sensitive*, & que le Docteur Baumann admet, proportion gardée des formes & des masses, dans la particule la plus petite de matiere comme dans le plus gros animal. S'il y avoit, dit-il, du péril à accorder aux molécules de la matiere quelques degrés d'intelligen-

ce, ce péril feroit auffi grand à les fuppofer dans un éléphant ou dans un finge, qu'à les reconnoître dans un grain de fable. Ici le Philofophe de l'Académie d'Erlang emploie les derniers efforts pour écarter de lui tout foupçon d'Athéïfme ; & il eft évident qu'il ne foutient fon hypothefe avec quelque chaleur que parce qu'elle lui paroît fatisfaire aux phénomenes les plus difficiles, fans que le Matérialifme en foit une conféquence. Il faut lire fon ouvrage pour apprendre à concilier les idées philofophiques les plus hardies, avec le plus profond refpect pour la Religion. Dieu a créé le monde, dit le Docteur Baumann, & c'eft à nous à trouver, s'il eft poffible, les lois par lefquelles il a voulu qu'il fe confervât, & les moyens qu'il a deftinés à la reproduc-

tion des individus. Nous avons le champ libre de ce côté, nous pouvons propoſer nos idées; & voici les principales idées du Doςteur.

L'élément ſéminal, extrait d'une partie ſemblable à celle qu'il doit former dans l'animal, ſentant & penſant, aura quelque mémoire de ſa ſituation premiere; de là la conſervation des eſpeces, & la reſſemblance des parents.

Il peut arriver que le fluide ſéminal ſurabonde ou manque de certains élémens, & que ces élémens ne puiſſent s'unir par oubli, ou qu'il ſe faſſe des réunions bizarres d'élémens ſurnuméraires; de là, ou l'impoſſibilité de la génération, ou toutes les générations monſtrueuſes poſſibles.

Certains élémens auront pris néceſſairement une facilité prodigieuſe

à s'unir conſtamment de la même maniere; de là, s'ils ſont différens, une formation d'animaux microſcopiques variée à l'infini; de là, s'ils ſont ſemblables, les polypes, qu'on peut comparer à une grappe d'abeilles infiniment petites, qui, n'ayant la mémoire vive que d'une ſeule ſituation, s'accrocheroient & demeureroient accrochées ſelon cette ſituation qui leur ſeroit la plus familiere.

Quand l'impreſſion d'une ſituation préſente balancera, ou éteindra la mémoire d'une ſituation paſſée, enſorte qu'il y ait indifférence à toute ſituation, il y aura ſtérilité; de là la ſtérilité des mulets.

Qui empêchera des parties élémentaires, intelligentes & ſenſibles, de s'écarter à l'infini de l'ordre qui conſtitue l'eſpece? de là, une infinité d'eſ-

peces

peces d'animaux ſortis d'un premier animal, une infinité d'êtres émanés d'un premier être, un ſeul acte dans la nature.

Mais chaque élément perdra-t-il, en s'accumulant & en ſe combinant, ſon petit degré de ſentiment & de perception ? nullement, dit le Docteur Baumann. Ces qualités lui ſont eſſentielles. Qu'arrivera-t-il donc ? le voici : De ces perceptions d'élémens raſſemblés & combinés, il en réſultera une perception unique, proportionnée à la maſſe & à la diſpoſition ; & ce ſyſtême de perceptions, dans lequel chaque élément aura perdu la mémoire du *ſoi*, & concourra à former la conſcience du *tout*, ſera l'ame de l'animal. *Omnes elementorum perceptiones conſpirare ; & in unam fortiorem & magis perfectam perceptionem coaleſcere vi-*

dentur. Hæc fortè ad unamquamque ex aliis perceptionibus se habet in eadem ratione quâ corpus organisatum ad elementum. Elementum quodvis, post suam cum aliis copulationem, cum suam perceptionem illarum perceptionibus confudit, & SUI CONSCIENTIAM *perdidit, primi elementorum statûs memoria nulla superest, & nostra nobis origo omninò abdita manet* (*).

C'est ici que nous sommes surpris que l'Auteur, ou n'ait pas apperçu les terribles conséquences de son hypothese, ou que, s'il a apperçu les conséquences, il n'ait pas abandonné l'hypothese. C'est maintenant qu'il faut appliquer notre méthode à l'examen de

(*) *Voyez* à la position 52, & à la page 120 ce morceau; & dans les pages antérieures & postérieures, des applications très-fines & très-vraisemblables des mêmes principes à d'autres phénomenes.

ſes principes. Je lui demanderai donc ſi l'univers, ou la collection générale de toutes les molécules ſenſibles & penſantes forme un tout ou non. S'il me répond qu'elle ne forme point un tout, il ébranlera d'un ſeul mot l'exiſtence de Dieu, en introduiſant le déſordre dans la nature, il détruira la baſe de la Philoſophie, en rompant la chaîne qui lie tous les êtres. S'il convient que c'eſt un tout où les élémens ne ſont pas moins ordonnés que les portions, ou réellement diſtinctes, ou ſeulement intelligibles, le ſont dans un élément, & les élémens dans un animal; il faudra qu'il avoue qu'en conſéquence de cette copulation univerſelle, le monde, ſemblable à un grand animal, a une ame; que le monde pouvant être infini, cette ame du monde, je ne dis pas eſt, mais

peut être un syſtême infini de perceptions, & que le monde peut être Dieu. Qu'il proteſte tant qu'il voudra contre ces conſéquences, elles n'en feront pas moins vraies; & quelque lumiere que ſes ſublimes idées puiſſent jeter dans les profondeurs de la nature, ces idées n'en feront pas moins effrayantes : il ne s'agiſſoit que de les généraliſer pour s'en appercevoir. L'acte de la généraliſation eſt pour les hypotheſes du Métaphyſicien, ce que les obſervations & les expériences réïtérées ſont pour les conjectures du Phyſicien. Les conjectures ſont-elles juſtes ? Plus on fait d'expériences, plus les conjectures ſe vérifient. Les hypotheſes ſont-elles vraies ? Plus on étend les conſéquences, plus elles embraſſent de vérités, plus elles acquierent d'évidence & de

force. Au contraire, ſi les conjectures & les hypotheſes ſont frêles & mal fondées, ou l'on découvre un fait, ou l'on aboutit à une vérité contre laquelle elles échouent. L'hypotheſe du Docteur Baumann développera, ſi l'on veut, le myſtere le plus incompréhenſible de la nature, la formation des animaux, ou plus généralement, celle de tous les corps organiſés; la collection univerſelle des phénomenes & l'exiſtence de Dieu feront ſes écueils. Mais quoique nous rejettions les idées du Docteur d'Erlang, nous aurions bien mal conçu l'obſcurité des phénomenes qu'il s'étoit propoſé d'expliquer, la fécondité de ſon hypotheſe, les conſéquences ſurprenantes qu'on en peut tirer, le mérite des conjectures nouvelles ſur un ſujet dont ſe ſont occupés les premiers hommes

dans tous les ſiecles, & la difficulté de combattre les ſiennes avec ſuccès, ſi nous ne les regardions pas comme le fruit d'une méditation profonde, une entrepriſe hardie ſur le ſyſtême univerſel de la nature, & la tentative d'un grand Philoſophe.

L I.

De l'impulſion d'une ſenſation. Si le Docteur Baumann eût renfermé ſon ſyſtême dans de juſtes bornes, & n'eût appliqué ſes idées qu'à la formation des animaux, ſans les étendre à la nature de l'ame, d'où je crois avoir démontré contre lui qu'on pouvoit les porter juſqu'à l'exiſtence de Dieu; il ne ſe feroit point précipité dans l'eſpece de matérialiſme la plus ſéduiſante, en attribuant aux molécules organiques le déſir, l'averſion, le ſenti-

ment & la penſée. Il falloit ſe contenter d'y ſuppoſer une ſenſibilité mille fois moindre que celle que le Tout-puiſſant a accordée aux animaux les plus ſtupides & les plus voiſins de la matiere morte. En conſéquence de cette ſenſibilité ſourde, & de la différence des configurations, il n'y auroit eu pour une molécule organique quelconque, qu'une ſituation la plus commode de toutes, qu'elle auroit ſans ceſſe cherchée avec une inquiétude automate, comme il arrive aux animaux de s'agiter dans le ſommeil, lorſque l'uſage de preſque toutes leurs facultés eſt ſuſpendu, juſqu'à ce qu'ils ayent trouvé la diſpoſition la plus convenable au repos. Ce ſeul principe eût ſatisfait d'une maniere aſſez ſimple & ſans aucune conſéquence dangereuſe aux phénomenes qu'il ſe

propofoit d'expliquer, & à ces merveilles fans nombre qui tiennent fi ftupéfaits tous nos obfervateurs d'infectes. Et il eût défini l'animal en général; *un fyftême de différentes molécules organiques, qui, par l'impulfion d'une fenfation femblable à un toucher obtus & fourd, que celui qui a créé la matiere en général leur a donné, fe font combinées jufqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus convenable à fa figure & à fon repos.*

L I I.

Des inftrumens & des mefures. Nous avons obfervé ailleurs que puifque les fens étoient la fource de toutes nos connoiffances, il importoit beaucoup de favoir jufqu'où nous pouvions compter fur leur témoignage : ajoutons ici que l'examen des fupplémens

de

de nos ſens ou des inſtrumens, n'eſt pas moins néceſſaire. Nouvelle application de l'expérience ; autre ſource d'obſervations longues, pénibles & difficiles. Il y auroit un moyen d'abréger le travail ; ce ſeroit de fermer l'oreille à une ſorte de ſcrupule de la Philoſophie rationnelle, (car la Philoſophie rationnelle a ſes ſcrupules) & de bien connoître dans toutes les quantités juſqu'où la préciſion des meſures eſt néceſſaire. Combien d'induſtrie, de travail & de temps perdus à meſurer, qu'on eût bien employés à découvrir !

LIII.

Il eſt, ſoit dans l'invention, ſoit dans la perfection des inſtrumens, une circonſpection qu'on ne peut trop recommander au Phyſicien ; c'eſt de ſe

méfier des analogies, de ne jamais conclure ni du plus au moins, ni du moins au plus, de porter ſon examen ſur toutes les qualités phyſiques des ſubſtances qu'il emploie. Il ne réuſſira jamais s'il ſe néglige là-deſſus; & quand il aura bien pris toutes ſes meſures, combien de fois n'arrivera-t-il pas encore qu'un petit obſtacle qu'il n'aura point prévu ou qu'il aura mépriſé, ſera la limite de la nature, & le forcera d'abandonner ſon ouvrage, lorſqu'il le croyoit achevé?

L I V.

De la diſtinction des objets. Puiſque l'eſprit ne peut tout comprendre, l'imagination tout prévoir, le ſens tout obſerver, & la mémoire tout retenir; puiſque les grands-hommes naiſſent à des intervalles de temps ſi

éloignés, & que les progrès des Sciences sont tellement suspendus par les révolutions, que des siecles d'étude se passent à recouvrer les connoissances des siecles écoulés; c'est manquer au genre-humain que de tout observer indistinctement. Les hommes extraordinaires par leurs talens se doivent respecter eux-mêmes, & la postérité dans l'emploi de leur temps. Que penseroit-elle de nous, si nous n'avions à lui transmettre qu'une insectologie complette, qu'une histoire immense d'animaux microscopiques? Aux grands génies les grands objets; les petits objets aux petits génies. Il vaut autant que ceux-ci s'en occupent, que de ne rien faire.

L V.

Des Obstacles. Et puisqu'il ne suffit

pas de vouloir une chofe, qu'il faut en même-temps acquiefcer à tout ce qui eft prefqu'inféparablement attaché à la chofe qu'on veut; celui qui aura réfolu de s'appliquer à l'étude de la Philofophie, s'attendra non-feulement aux obftacles phyfiques qui font de la nature de fon objet, mais encore à la multitude des obftacles moraux qui doivent fe préfenter à lui, comme ils fe font offerts à tous les Philofophes qui l'ont précédé. Lors donc qu'il lui arrivera d'être traverfé, mal entendu, calomnié, compromis, déchiré, qu'il fache fe dire à lui-même : « N'eft-ce » que dans mon fiecle, n'eft-ce que » pour moi qu'il y a eu des hommes » remplis d'ignorance & de fiel, des » ames rongées par l'envie, des têtes » troublées par la fuperftition ? » S'il croit quelquefois avoir à fe plaindre

de ses concitoyens, qu'il sache se parler ainsi : « Je me plains de mes concitoyens ; mais s'il étoit possible de » les interroger tous, & de demander à chacun d'eux lequel il voudroit être, de l'Auteur des nouvelles Ecclésiastiques, ou de Montesquieu ; de l'Auteur des Lettres » Américaines, ou de Buffon ; en est-il un seul qui eût un peu de discernement, & qui pût balancer sur le » choix ? Je suis donc certain d'obtenir un jour les seuls applaudissemens dont je fasse quelque cas, si j'ai été assez heureux pour les mériter ».

Et vous qui prenez le titre de Philosophes ou de beaux-esprits, & qui ne rougissez point de ressembler à ces insectes importuns qui passent les instans de leur existence éphémere, à

troubler l'homme dans ses travaux & dans son repos ; quel est votre but ? qu'espérez - vous de votre acharnement ? Quand vous aurez découragé ce qui reste à la nation d'Auteurs célebres & d'excellens Génies, que ferez - vous en revanche pour elle ? Quelles sont les productions merveilleuses par lesquelles vous dédommagerez le genre-humain de celles qu'il en auroit obtenues ?... Malgré vous les noms des Duclos, des d'Alembert & des Rousseau ; des de Voltaire, des Maupertuis & des Montesquieu ; des de Buffon & des d'Aubenton, seront en honneur parmi nous & chez nos neveux : & si quelqu'un se souvient un jour des vôtres, « ils ont » été, dira-t-il, les persécuteurs des » premiers hommes de leur temps ; » & si nous possédons la préface de

» l'Encyclopédie, l'Hiſtoire du ſiecle
» de Louis XIV, l'Eſprit des Lois,
» & l'Hiſtoire de la Nature; c'eſt
» qu'heureuſement il n'étoit pas au
» pouvoir de ces gens-là de nous en
» priver.

L V I.

Des Cauſes. 1. A ne conſulter que les vaines conjectures de la Philoſophie & la foible lumiere de notre raiſon, on croiroit que la chaîne des cauſes n'a point eu de commencement, & que celle des effets n'aura point de fin. Suppoſez une molécule déplacée, elle ne s'eſt point déplacée d'elle-même; la cauſe de ſon déplacement a une autre cauſe; celle-ci, une autre, & ainſi de ſuite, ſans qu'on puiſſe trouver de limites *naturelles* aux cauſes dans la durée qui a précédé. Suppoſez une molécule déplacée, ce

déplacement aura un effet, cet effet un autre effet, & ainſi de ſuite, ſans qu'on puiſſe trouver de limites *naturelles* aux effets dans la durée qui ſuivra. L'eſprit épouvanté de ces progrès à l'infini des cauſes les plus foibles & des effets les plus légers, ne ſe refuſe à cette ſuppoſition & à quelques-autres de la même eſpece que par le préjugé, qu'il ne ſe paſſe rien au-delà de la portée de nos ſens, & que tout ceſſe où nous ne voyons plus. Mais une des principales différences de l'Obſervateur de la Nature & de ſon Interprete, c'eſt que celui-ci part du point où les ſens & les inſtrumens abandonnent l'autre ; il conjecture par ce qui eſt, ce qui doit être encore ; il tire de l'ordre des choſes des concluſions abſtraites & générales, qui ont pour lui toute l'évi-

dence des vérités ſenſibles & particulieres; il s'éleve à l'eſſence même de l'ordre; il voit que la coexiſtence *pure* & *ſimple* d'un être ſenſible & penſant, avec un enchaînement quelconque de cauſes & d'effets, ne lui ſuffit pas pour en porter un jugement abſolu; il s'arrête là: s'il faiſoit un pas de plus, il ſortiroit de la nature.

2. *Des Cauſes finales.* Qui ſommes-nous pour expliquer les fins de la nature? Ne nous appercevrons-nous point que c'eſt preſque toujours aux dépens de ſa puiſſance que nous préconiſons ſa ſageſſe, & que nous ôtons à ſes reſſources plus que nous ne pouvons jamais accorder à ſes vues? Cette maniere de l'interpréter eſt mauvaiſe, même en Théologie naturelle. C'eſt ſubſtituer la conjecture de l'homme à l'ouvrage de Dieu; c'eſt attacher la

plus importante des vérités au fort d'une hypothese. Mais le phénomene le plus commun suffira pour montrer combien la recherche de ces causes est contraire à la véritable science. Je suppose qu'un Physicien interrogé sur la nature du lait, réponde que c'est un aliment qui commence à se préparer dans la femelle quand elle a conçu, & que la nature destine à la nourriture de l'animal qui doit naître ; que cette définition m'apprendra-t-elle sur la formation du lait ? que puis-je penser de la destination prétendue de ce fluide, & des autres idées physiologiques qui l'accompagnent, lorsque je sais qu'il y a eu des hommes qui ont fait jaillir le lait de leurs mamelles, que l'anastomose des arteres épigastriques & mammaires me démontre que c'est le lait qui cause le gonflement

de la gorge dont les filles mêmes ſont quelquefois incommodées à l'approche de l'évacuation périodique (*); qu'il n'y a preſqu'aucune fille qui ne devînt nourrice, ſi elle ſe faiſoit teter; & que j'ai ſous les yeux une femelle d'une eſpece ſi petite, qu'il ne s'eſt point trouvé de mâle qui lui convînt, qui n'a point été couverte, qui n'a jamais porté, & dont les tettes ſe ſont gonflées de lait au point qu'il a fallu recourir aux moyens ordinaires pour la ſoulager? Combien n'eſt-il pas ridicule d'entendre des Anatomiſtes attribuer ſérieuſement à la pudeur de la nature, une ombre qu'elle a également répandue ſur des endroits de notre corps, où il n'y a rien de

(*) Cette découverte Anatomique eſt de M. Bertin, & c'eſt une des plus belles qui ſe ſoit faite de nos jours.

déshonnête à couvrir ? L'ufage que lui fuppofent d'autres Anatomiftes fait un peu moins d'honneur à la pudeur de la nature, mais n'en fait pas davantage à leur fagacité. Le Phyficien dont la profeffion eft d'inftruire & non d'édifier, abandonnera donc le *pourquoi*, & ne s'occupera que du *comment :* le *comment* fe tire des êtres, le *pourquoi* de notre entendement ; il tient à nos fyftêmes, il dépend du progrès de nos connoiffances. Combien d'idées abfurdes, de fuppofitions fauffes, de notions chimériques dans ces Hymnes, que quelques défenfeurs téméraires des caufes finales ont ofé compofer à l'honneur du Créateur ? Au lieu de partager les tranfports de l'admiration du Prophete, & de s'écrier pendant la nuit, à la vue des étoiles fans nombre dont les cieux

ſont éclairés, *Cœli enarrant gloriam Dei*; ils ſe ſont abandonnés à la ſuperſtition de leurs conjectures. Au lieu d'adorer le Tout-puiſſant dans les êtres mêmes de la nature, ils ſe ſont proſternés devant les phantômes de leur imagination. Si quelqu'un, retenu par le préjugé, doute de la ſolidité de mon reproche, je l'invite à comparer le Traité que Galien a écrit de l'uſage des parties du corps humain, avec la Phyſiologie de Boerhaave, & la Phyſiologie de Boerhaave avec celle d'Haller; j'invite la poſtérité à comparer ce que ce dernier ouvrage contient de vues ſyſtématiques & paſſageres, avec ce que la Phyſiologie deviendra dans les ſiecles ſuivans. L'homme fait un mérite à l'Eternel de ſes petites vues; & l'Eternel qui l'entend du haut de ſon

trône, & qui connoît son intention, accepte sa louange imbécille & sourit de sa vanité.

L V I I.

De quelques préjugés. Il n'y a rien ni dans les faits de la nature, ni dans les circonstances de la vie, qui ne soit un piege tendu à notre précipitation. J'en atteste la plupart de ces axiomes généraux qu'on regarde comme le bon sens des nations. On dit, *il ne se passe rien de nouveau sous le Ciel*; & cela est vrai, pour celui qui s'en tient aux apparences grossieres. Mais qu'est-ce que cette sentence pour le Philosophe, dont l'occupation journaliere est de saisir les différences les plus insensibles? Qu'en devoit penser celui qui assura que sur tout un arbre il n'y auroit pas deux feuilles *sen-*

ſiblement du même verd ? Qu'en penſeroit celui qui, réfléchiſſant ſur le grand nombre des cauſes, même connues, qui doivent concourir à la production d'une nuance de couleur préciſément telle, prétendroit, ſans croire outrer l'opinion de Leibnitz, qu'il eſt démontré par la différence des points de l'eſpace où les corps ſont placés, combinée avec ce nombre prodigieux de cauſes, qu'il n'y a peut-être jamais eu, & qu'il n'y aura peut-être jamais dans la nature deux brins d'herbe *abſolument* du même verd ? Si les êtres s'alterent ſucceſſivement en paſſant par les nuances les plus imperceptibles, le temps, qui ne s'arrête point, doit mettre à la longue entre les formes qui ont exiſté très-anciennement, celles qui exiſtent aujourd'hui, celles qui exiſteront dans les ſiecles reculés,

la différence la plus grande ; & le *nil sub sole novum*, n'eſt qu'un préjugé fondé ſur la foibleſſe de nos organes, l'imperfection de nos inſtrumens, & la briéveté de notre vie. On dit en morale, *tot capita, tot ſenſus;* c'eſt le contraire qui eſt vrai; rien n'eſt ſi commun que des têtes, & ſi rare que des avis. On dit en littérature, *il ne faut point diſputer des goûts* : ſi l'on entend qu'il ne faut point diſputer à un homme que tel eſt ſon goût, c'eſt une puérilité. Si l'on entend qu'il n'y a ni bon ni mauvais dans le goût, c'eſt une fauſſeté. Le Philoſophe examinera ſévérement tous ces axiomes de la ſageſſe populaire.

LVIII.

LVIII.

QUESTIONS.

IL n'y a qu'une maniere poſſible d'être homogene ; il y a une infinité de manieres différentes poſſibles d'être hétérogene. Il me paroît auſſi impoſſible que tous les êtres de la nature ayent été produits avec une matiere parfaitement homogene, qu'il le ſeroit de les repréſenter avec une ſeule & même couleur. Je crois même entrevoir que la diverſité des phénomenes ne peut être le réſultat d'une hétérogénéité quelconque. J'appellerai donc *élémens* les différentes matieres hétérogenes, néceſſaires pour la production générale des phénomenes de la nature ; & j'appellerai *la nature* le réſultat général actuel, ou les réſultats généraux ſucceſſifs de la

combinaiſon des élémens. Les élémens doivent avoir des différences eſſentielles, ſans quoi tout auroit pu naître de l'homogénéité, puiſque tout y pourroit retourner. Il eſt, il a été, ou il ſera une combinaiſon naturelle, ou une combinaiſon artificielle, dans laquelle un élément eſt, a été, ou ſera porté à ſa plus grande diviſion poſſible. La molécule d'un élément, dans cet état de diviſion derniere, eſt indiviſible d'une indiviſibilité abſolue, puiſqu'une diviſion ultérieure de cette molécule étant hors des lois de la nature & au-delà des forces de l'art, n'eſt plus qu'intelligible. L'état de diviſion derniere, poſſible dans la nature ou par l'art, n'étant pas le même, ſelon toute apparence, pour des matieres eſſentiellement hétérogenes, il s'enſuit qu'il y a des molécules eſſen-

tiellement différentes en masse, & toutefois absolument indivisibles en elles-mêmes. Combien y a-t-il de matieres essentiellement hétérogenes ou élémentaires ? nous l'ignorons. Quelles sont les différences essentielles des matieres que nous regardons comme absolument hétérogenes ou élémentaires ? nous l'ignorons. Jusqu'où la division d'une matiere élémentaire est-elle portée, soit dans les productions de l'art, soit dans les ouvrages de la nature ? nous l'ignorons, *&c.* *&c.* *&c.* J'ai joint les combinaisons de l'art à celles de la nature, parce qu'entre une infinité de faits que nous ignorons, & que nous ne saurons jamais, il en est un qui nous est encore caché, savoir si la division d'une matiere élémentaire n'a point été, n'est point, ou ne sera pas portée plus loin dans

quelque opération de l'art, qu'elle ne l'a été, ne l'eſt, & ne le ſera dans aucune combinaiſon de la nature abandonnée à elle-même. Et l'on va voir par la premiere des queſtions ſuivantes, pourquoi j'ai fait entrer dans quelques-unes de mes propoſitions les notions du paſſé, du préſent & de l'avenir, & pourquoi j'ai inſéré l'idée de ſucceſſion dans la définition que j'ai donnée de la nature.

I.

Si les phénomenes ne ſont pas enchaînés les uns aux autres, il n'y a point de philoſophie. Les phénomenes ſeroient tous enchaînés, que l'état de chacun d'eux pourroit être ſans permanence. Mais ſi l'état des êtres eſt dans une viciſſitude perpétuelle ; ſi la nature eſt encore à l'ouvrage, mal-

gré la chaîne qui lie les phénomenes, il n'y a point de philosophie. Toute notre science naturelle devient aussi transitoire que les mots. Ce que nous prenons pour l'histoire de la nature, n'est que l'histoire très-incomplette d'un instant. Je demande donc si les métaux ont toujours été & seront toujours tels qu'ils sont; si les plantes ont toujours été & seront toujours telles qu'elles sont; si les animaux ont toujours été & seront toujours tels qu'ils sont? &c. Après avoir médité profondément sur certains phénomenes, un doute qu'on vous pardonneroit peut-être, ô Sceptiques! ce n'est pas que le monde ait été créé, mais qu'il soit tel qu'il a été & qu'il sera.

2.

De même que dans les regnes ani-

mal & végétal, un individu commence, pour ainsi dire, s'accroît, dure, dépérit & passe; n'en seroit-il pas de même des especes entieres? Si la Foi ne nous apprenoit que les animaux sont sortis des mains du Créateur tels que nous les voyons, & s'il étoit permis d'avoir la moindre incertitude sur leur commencement & sur leur fin, le Philosophe abandonné à ses conjectures ne pourroit-il pas soupçonner que l'animalité avoit de toute éternité ses élémens particuliers, épars & confondus dans la masse de la matiere; qu'il est arrivé à ces élémens de se réunir, parce qu'il étoit possible que cela se fît; que l'embryon formé de ces élémens a passé par une infinité d'organisations & de développemens; qu'il a eu par succession du mouvement, de la sen-

ſation, des idées, de la penſée, de la réflexion, de la conſcience, des ſentimens, des paſſions, des ſignes, des geſtes, des ſons, des ſons articulés, une langue, des lois, des ſciences & des arts; qu'il s'eſt écoulé des millions d'années entre chacun de ces développemens; qu'il a peut-être encore d'autres développemens à ſubir, & d'autres accroiſſemens à prendre qui nous ſont inconnus; qu'il a eu ou qu'il aura un état ſtationnaire; qu'il s'éloigne ou qu'il s'éloignera de cet état par un dépériſſement éternel, pendant lequel ſes facultés ſortiront de lui comme elles y étoient entrées; qu'il diſparoîtra pour jamais de la nature, ou plutôt qu'il continuera d'y exiſter, mais ſous une forme & avec des facultés tout autres que celles qu'on lui remarque dans cet inſtant

de la durée ? La religion nous épargne bien des écarts & bien des travaux. Si elle ne nous eût point éclairé sur l'origine du monde & sur le systême universel des êtres, combien d'hypotheses différentes que nous aurions été tentés de prendre pour le secret de la nature ? Ces hypotheses étant toutes également fausses, nous auroient paru toutes à peu près également vraisemblables. La question *pourquoi il existe quelque chose*, est la plus embarrassante que la Philosophie pût se proposer, & il n'y a que la révélation qui y réponde.

3.

Si l'on jette les yeux sur les animaux & sur la terre brute qu'ils foulent aux pieds ; sur les molécules organiques & sur le fluide dans lequel elles

elles se meuvent ; sur les insectes microscopiques, & sur la matiere qui les produit & qui les environne ; il est évident que la matiere en général est divisée en matiere morte & en matiere vivante. Mais comment se peut-il faire que la matiere ne soit pas une, ou toute vivante, ou toute morte ? La matiere vivante est-elle toujours vivante ? & la matiere morte est-elle toujours & réellement morte ? la matiere vivante ne meurt-elle point ? la matiere morte ne commence-t-elle jamais à vivre ?

4.

Y a-t-il quelqu'autre différence assignable entre la matiere morte & la matiere vivante, que l'organisation, & que la spontanéité réelle ou apparente du mouvement ?

5.

Ce qu'on appelle matiere vivante, ne feroit-ce pas feulement une matiere qui fe meut par elle-même? & ce qu'on appelle une matiere morte, ne feroit-ce pas une matiere mobile par une autre matiere?

6.

Si la matiere vivante eft une matiere qui fe meut par elle-même, comment peut-elle ceffer de fe mouvoir fans mourir?

7.

S'il y a une matiere vivante & une matiere morte par elles-mêmes, ces deux principes fuffifent-ils pour la production générale de toutes les formes & de tous les phénomenes?

8.

En Géométrie une quantité réelle jointe à une quantité imaginaire, donne un tout imaginaire : dans la nature, si une molécule de matiere vivante s'applique à une molécule de matiere morte, le tout sera-t-il vivant, ou sera-t-il mort ?

9.

Si l'aggrégat peut être ou vivant ou mort, quand & pourquoi sera-t-il vivant ? quand & pourquoi sera-t-il mort ?

10.

Mort ou vivant il existe sous une forme ; sous quelque forme qu'il existe, quel en est le principe ?

11.

Les moules sont-ils principes des formes ? qu'est-ce qu'un moule ? est-

ce un être réel & préexiſtant, ou n'eſt-ce que les limites intelligibles de l'énergie d'une molécule vivante unie à de la matiere morte ou vivante; limites déterminées par le rapport de l'énergie en tout ſens, aux réſiſtances en tout ſens? Si c'eſt un être réel & préexiſtant, comment s'eſt-il formé?

12.

L'énergie d'une molécule vivante varie-t-elle par elle-même, ou ne varie-t-elle que ſelon la quantité, la qualité, les formes de la matiere morte ou vivante à laquelle elle s'unit?

13.

Y a-t-il des matieres vivantes ſpécifiquement différentes de matieres vivantes, ou toute matiere vivante eſt-elle eſſentiellement une & propre

à tout? J'en demande autant des matieres mortes.

14.

La matiere vivante se combine-t-elle avec de la matiere vivante? Comment se fait cette combinaison? quel en est le résultat? J'en demande autant de la matiere morte.

15.

Si l'on pouvoit supposer toute la matiere vivante ou toute la matiere morte, y auroit-il jamais autre chose que de la matiere morte, ou que de la matiere vivante? ou les molécules vivantes ne pourroient-elles pas reprendre la vie après l'avoir perdue, pour la reperdre encore, & ainsi de suite à l'infini?

Quand je tourne mes regards sur les travaux des hommes, & que je vois des

villes bâties de toutes parts, tous les élémens employés, des langues fixées, des peuples policés, des ports construits, les mers traversées, la terre & les cieux mesurés, le monde me paroît bien vieux. Lorsque je trouve les hommes incertains sur les premiers principes de la Médecine & de l'Agriculture, sur les propriétés des substances les plus communes, sur la connoissance des maladies dont ils sont affligés, sur la taille des arbres, sur la forme de la charrue, la terre ne me paroît habitée que d'hier. Et si les hommes étoient sages, ils se livreroient enfin à des recherches relatives à leur bien-être, & ne répondroient à mes Questions futiles que dans mille ans au plutôt; ou peut-être même, considérant sans cesse le peu d'étendue qu'ils occupent dans l'espace & dans la durée, ils ne daigneront jamais y répondre.

FIN.

OBSERVATION

Sur un endroit de la page 68.

JE t'ai dit, jeune homme, que *les qualités, telles que l'attraction, se propageoient à l'infini, lorsque rien ne limitoit la sphere de leur action.* « On t'objectera » que j'aurois même pu dire qu'*elles* » *se propageoient uniformément.* On » ajoutera peut-être qu'on ne con» çoit guere comment une qualité » s'exerce *à distance* sans aucun in» termede; mais qu'il n'y a point » d'absurdités, & qu'il n'y en eut ja» mais, ou que c'en est une de pré» tendre qu'elle s'exerce dans le vuide » diversement, à différentes distances; » qu'alors on n'apperçoit rien soit au » dedans, soit au dehors d'une por» tion de matiere, qui soit capable de

» faire varier ſon action; que Deſ-
» cartes, Newton, les Philoſophes
» anciens & modernes ont tous ſup-
» poſé qu'un corps animé dans le
» vuide de la quantité de mouvement
» la plus petite, iroit à l'infini unifor-
» mément en ligne droite; que la diſ-
» tance n'eſt donc par elle-même ni
» un obſtacle ni un véhicule; que
» toute qualité dont l'action varie ſe-
» lon une raiſon quelconque inverſe
» ou directe de la diſtance, ramene
» néceſſairement au plein & à la Phi-
» loſophie corpuſculaire; & que la
» ſuppoſition du vuide, & celle de la
» variabilité de l'action d'une cauſe,
» ſont deux ſuppoſitions contradic-
» toires ». Si l'on te propoſe ces diffi-
cultés, je te conſeille d'en aller cher-
cher la réponſe chez quelque Newto-
nien; car je t'avoue que j'ignore com-
ment on les réſout.

TABLE
DES MATIERES.

A.

B.

C.

D.

E.

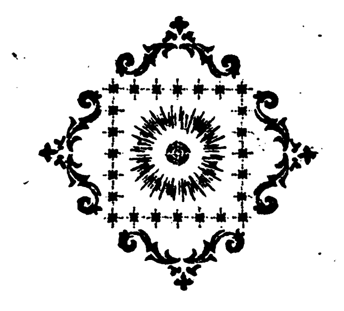
F.

G.

Fin de la Table.

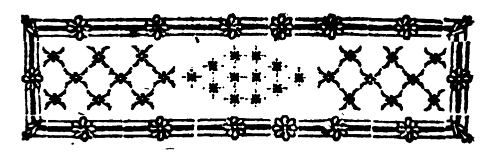
PENSÉES
PHILOSOPHIQUES.

Piscis hic non est omnium.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXII.



PENSÉES PHILOSOPHIQUES.

Quis leget hæc ? *Pers. Sat. I.*

J'écris de Dieu ; je compte ſur peu de Lecteurs, & n'aſpire qu'à quelques ſuffrages. Si ces Penſées ne plaiſent à perſonne, elles pourront n'être que mauvaiſes ; mais je les tiens pour déteſtables, ſi elles plaiſent à tout le monde.

I.

On déclame ſans fin contre les paſſions ; on leur impute toutes les peines de l'homme, & l'on oublie qu'elles ſont auſſi la ſource de tous ſes plaiſirs.

C'eſt, dans ſa conſtitution, un élément dont on ne peut dire ni trop de bien ni trop de mal. Mais ce qui me donne de l'humeur, c'eſt qu'on ne les regarde jamais que du mauvais côté. On croiroit faire injure à la raiſon, ſi on diſoit un mot en faveur de ſes rivales : cependant il n'y a que les paſſions & les grandes paſſions qui puiſſent élever l'ame aux grandes choſes; ſans elles, plus de ſublime, ſoit dans les mœurs, ſoit dans les ouvrages; les beaux arts retournent en enfance, & la vertu devient minutieuſe.

II.

LES paſſions ſobres ſont les hommes communs. Si j'attends l'ennemi, quand il s'agit du ſalut de ma patrie, je ne ſuis qu'un citoyen ordinaire; mon amitié n'eſt que circonſpecte,

si le péril d'un ami me laisse les yeux ouverts sur le mien. La vie m'est-elle plus chere que ma maîtresse ? je ne suis qu'un amant comme un autre.

III.

LES passions amorties dégradent les hommes extraordinaires. La contrainte anéantit la grandeur & l'énergie de la nature. Voyez cet arbre, c'est au luxe de ses branches que vous devez la fraîcheur & l'étendue de ses ombres; vous en jouirez jusqu'à ce que l'hiver vienne le dépouiller de sa chevelure. Plus d'excellence, en Poésie, en Peinture, en Musique, lorsque la superstition aura fait sur le tempérament l'ouvrage de la vieillesse.

IV.

CE seroit donc un bonheur, me

dira-t-on, d'avoir les paſſions fortes? oui ſans doute, ſi toutes ſont à l'uniſſon. Etabliſſez entre elles une juſte harmonie, & n'en appréhendez point de déſordres. Si l'eſpérance eſt balancée par la crainte, le point-d'honneur par l'amour de la vie, le penchant au plaiſir par l'intérêt de la ſanté, vous ne verrez ni libertins, ni téméraires, ni lâches.

V.

C'EST le comble de la folie que de ſe propoſer la ruine des paſſions. Le beau projet que celui d'un dévot qui ſe tourmente comme un forcené pour ne rien déſirer, ne rien aimer, ne rien ſentir, & qui finiroit par devenir un vrai monſtre, s'il réuſſiſſoit!

VI.

Ce qui fait l'objet de mon eſtime dans un homme, pourroit-il être l'objet de mes mépris dans un autre ? non ſans doute. Le vrai indépendant de mes caprices doit être la regle de mes jugemens ; & je ne ferai point un crime à celui-ci, de ce que j'admirerai dans celui-là comme une vertu. Croirai-je qu'il étoit réſervé à quelques-uns de pratiquer des actes de perfection que la nature & la religion doivent ordonner indifféremment à tous ? Encore moins : car d'où leur viendroit ce privilege excluſif ? Si Pacôme a bien fait de rompre avec le genre-humain pour s'enterrer dans une ſolitude, il ne m'eſt pas défendu de l'imiter ; en l'imitant je ſerai tout auſſi vertueux que lui ; & je ne devine

pas pourquoi cent autres n'auroient pas le même droit que moi. Cependant il feroit beau voir une province entiere effrayée des dangers de la fociété, fe difperfer dans les forêts; fes habitans vivre en bêtes farouches pour fe fanctifier; mille colonnes élevées fur les ruines de toutes affections fociales; un nouveau peuple de Stylites fe dépouiller par religion des fentimens de la nature, ceffer d'être hommes, & faire les ftatues pour être vrais chrétiens!

VII.

QUELLES voix! quels cris! quels gémiffemens! Qui a renfermé dans ces cachots tous ces cadavres plaintifs? quels crimes ont commis tous ces malheureux? Les uns fe frappent la poitrine avec des cailloux, d'autres

fe

se déchirent le corps avec des ongles de fer; tous ont les regrets, la douleur & la mort dans les yeux. Qui les condamne à ces tourmens?... *Le Dieu qu'ils ont offensé*.... Quel est donc ce Dieu?... *Un Dieu plein de bonté*: Un Dieu plein de bonté trouveroit-il du plaisir à se baigner dans les larmes? les frayeurs ne feroient-elles pas injure à sa clémence? Si des criminels avoient à calmer les fureurs d'un tyran, que feroient-ils de plus?

VIII.

IL y a des gens dont il ne faut pas dire qu'ils craignent Dieu, mais bien qu'ils en ont peur.

IX.

SUR le portrait qu'on me fait de l'Etre suprême, sur son penchant à

la colere, fur la rigueur de fes vengeances, fur certaines comparaifons qui nous expriment en nombres le rapport de ceux qu'il laiffe périr, à ceux à qui il daigne tendre la main; l'ame la plus droite feroit tentée de fouhaiter qu'il n'exiftât pas. L'on feroit affez tranquille en ce monde, fi l'on étoit bien affuré que l'on n'a rien à craindre dans l'autre : la penfée qu'il n'y a point de Dieu n'a jamais effrayé perfonne; mais bien celle qu'il y en a un, tel que celui qu'on me peint.

X.

Il ne faut imaginer Dieu ni trop bon ni méchant; fa juftice eft entre l'excès de la clémence & la cruauté, ainfi que les peines finies font entre l'impunité & les peines éternelles.

XI.

Je ſais que les idées ſombres de la ſuperſtition ſont plus généralement approuvées que ſuivies ; qu'il eſt des dévots qui n'eſtiment pas qu'il faille ſe haïr cruellement pour bien aimer Dieu, & vivre en déſeſpérés pour être religieux : leur dévotion eſt enjouée, leur ſageſſe eſt fort humaine ; mais d'où naît cette différence de ſentimens, entre des gens qui ſe proſternent aux pieds des mêmes Autels ? La piété ſuivroit-elle auſſi la loi de ce maudit tempérament ? hélas ! comment en diſconvenir ? Son influence ne ſe remarque que trop ſenſiblement dans le même dévot ; il voit, ſelon qu'il eſt affecté, un Dieu vengeur ou miſéricordieux, les enfers ou les cieux ouverts ; il tremble de frayeur, ou il

brûle d'amour ; c'eſt une fievre qui a ſes accès froids & chauds.

XII.

OUI, je le ſoutiens, la ſuperſtition eſt plus injurieuſe à Dieu que l'athéiſme. J'aimerois mieux, dit Plutarque, qu'on pensât qu'il n'y eût jamais de Plutarque au monde, que de croire que Plutarque eſt injuſte, colere, inconſtant, jaloux, vindicatif, & tel qu'il feroit bien fâché d'être.

XIII.

LE Déiſte ſeul peut faire tête à l'Athée ; le ſuperſtitieux n'eſt pas de ſa force ; ſon Dieu n'eſt qu'un être d'imagination. Outre les difficultés de la matiere, il eſt expoſé à toutes celles qui réſultent de la fauſſeté de ſes notions. Un C.... un S.... auroient

été mille fois plus embarraſſans pour un Vanini, que tous les Nicoles & les Paſcals (*) du monde.

XIV.

PASCAL avoit de la droiture, mais il étoit peureux & crédule; élégant écrivain & raiſonneur profond, il eût ſans doute éclairé l'univers, ſi la Providence ne l'eût abandonné à des gens qui ſacrifierent ſes talens à leurs haines. Qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût laiſſé aux Théologiens de ſon temps le ſoin de vuider leurs querelles; qu'il ſe fût livré à la recherche de la vérité, ſans réſerve & ſans crainte d'offenſer Dieu, en ſe ſervant de tout l'eſprit qu'il en avoit reçu; & ſur-tout qu'il eût refuſé pour maîtres des hommes qui n'étoient pas

(*) Janſéniſtes célebres.

dignes d'être ſes diſciples. On pourroit bien lui appliquer ce que l'ingénieux la Mothe diſoit de la Fontaine, qu'il fut aſſez bête pour croire qu'Arnaud, de Sacy & Nicole valoient mieux que lui.

X V.

» Je vous dis qu'il n'y a point de
» Dieu, que la création eſt une chi-
» mere, que l'éternité du monde
» n'eſt pas plus incommode que l'é-
» ternité d'un eſprit; que parce que
» je ne conçois pas comment le mou-
» vement a pu engendrer cet univers
» qu'il a ſi bien la vertu de conſer-
» ver, il eſt ridicule de lever cette
» difficulté par l'exiſtence ſuppoſée
» d'un Etre que je ne conçois pas
» davantage; que ſi les merveilles
» qui brillent dans l'ordre phyſique

» décelent quelque intelligence, les
» désordres qui regnent dans l'ordre
» moral anéantissent toute Provi-
» dence. Je vous dis que, si tout est
» l'ouvrage d'un Dieu, tout doit
» être le mieux qu'il est possible:
» car si tout n'est pas le mieux qu'il
» est possible, c'est en Dieu impuis-
» sance ou mauvaise volonté. C'est
» donc pour le mieux que je ne suis
» pas plus éclairé sur son existence;
» cela posé, qu'ai-je à faire de vos
» lumieres? Quand il seroit aussi dé-
» montré qu'il l'est peu, que tout
» mal est la source d'un bien; qu'il
» étoit bon qu'un Britannicus, que
» le meilleur des Princes pérît; qu'un
» Néron, que le plus méchant des
» hommes régnât: comment prou-
» veroit-on qu'il étoit impossible
» d'atteindre au même but, sans user

» des mêmes moyens ? Permettre » des vices pour relever l'éclat des » vertus, c'est un bien frivole avan- » tage pour un inconvénient si réel ». Voilà, dit l'Athée, ce que je vous objecte; qu'avez-vous à répondre ?.... « *que je suis un scélérat; & que si je » n'avois rien à craindre de Dieu, je » n'en combattrois pas l'existence* ». Laissons cette phrase aux Déclamateurs; elle peut choquer la vérité, l'urbanité la défend, & elle marque peu de charité. Parce qu'un homme a tort de ne pas croire en Dieu, avons-nous raison de l'injurier ? On n'a recours aux invectives que quand on manque de preuves. Entre deux Controversistes, il y a cent à parier contre un que celui qui aura tort se fâchera. » Tu prends ton tonnerre, au lieu de » répondre, dit Ménippe à Jupiter; » tu as donc tort ?

XVI.

ON demandoit un jour à quelqu'un s'il y avoit de vrais Athées ; croyez-vous, répondit-il, qu'il y ait de vrais Chrétiens ?

XVII.

TOUTES les billevefées de la Métaphyfique ne valent pas un argument *ad hominem*. Pour convaincre il ne faut quelquefois que réveiller le fentiment, ou phyfique ou moral. C'eft avec un bâton qu'on a prouvé au Pyrrhonien qu'il avoit tort de nier fon exiftence. Cartouche, le piftolet à la main, auroit pu faire à Hobbes une pareille leçon. « La bourfe ou la vie ; » nous fommes feuls ; je fuis le plus » fort, & il n'eft pas queftion entre » nous d'équité.

XVIII.

Ce n'eſt pas de la main du Métaphyſicien que ſont partis les grands coups que l'Athéiſme a reçus. Les méditations ſublimes de Mallebranche & de Deſcartes étoient moins propres à ébranler le matérialiſme, qu'une obſervation de Malpighi. Si cette dangereuſe hypotheſe chancelle de nos jours, c'eſt à la Phyſique expérimentale que l'honneur en eſt dû. Ce n'eſt que dans les ouvrages de Newton, de Muſchenbroeck, d'Hartzoeker & de Nieuwentit, qu'on a trouvé des preuves ſatisfaiſantes de l'exiſtence d'un Etre ſouverainement intelligent. Graces aux travaux de ces grands Hommes, le monde n'eſt plus un Dieu; c'eſt une machine qui a ſes roues, ſes cordes, ſes poulies, ſes reſſorts & ſes poids.

XIX.

Les ſubtilités de l'Ontologie ont fait tout au plus des Sceptiques ; c'eſt à la connoiſſance de la nature qu'il étoit réſervé de faire de vrais Déiſtes. La ſeule découverte des germes a diſſipé une des plus puiſſantes objections de l'Athéiſme. Que le mouvement ſoit eſſentiel ou accidentel à la matiere, je ſuis maintenant convaincu que ſes effets ſe terminent à des développemens : toutes les obſervations concourent à me démontrer que la putréfaction ſeule ne produit rien d'organiſé ; je puis admettre que le mécaniſme de l'inſecte le plus vil n'eſt pas moins merveilleux que celui de l'homme ; & je ne crains pas qu'on en infere qu'une agitation inteſtine des molécules étant capable de donner

l'un, il eſt vraiſemblable qu'elle a donné l'autre. Si un Athée avoit avancé, il y a deux cents ans, qu'on verroit peut-être un jour des hommes ſortir tout formés des entrailles de la terre, comme on voit éclore une foule d'inſectes d'une maſſe de chair échauffée; je voudrois bien ſavoir ce qu'un Métaphyſicien auroit eu à lui répondre.

X X.

C'ÉTOIT en vain que j'avois eſſayé contre un Athée les ſubtilités de l'école; il avoit même tiré de la foibleſſe de ces raiſonnemens une objection aſſez forte. « Une multitude de vé» rités inutiles me ſont démontrées » ſans réplique, diſoit-il; & l'exiſ» tence de Dieu, la réalité du bien » & du mal moral, l'immortalité de

» l'ame, font encore des problêmes » pour moi : quoi donc ! me feroit-il » moins important d'être éclairé fur » ces fujets, que d'être convaincu » que les trois angles d'un triangle » font égaux à deux droits ? Tandis qu'en habile déclamateur il me faifoit avaler à longs traits toute l'amertume de cette réflexion, je rengageai le combat par une queftion qui dut paroître finguliere à un homme enflé de fes premiers fuccès.... Etes-vous un être penfant, lui demandai-je ? .... « En » pourriez-vous douter, me répon- » dit-il d'un air fatisfait .... pour- » quoi non ? » Qu'ai-je apperçu qui m'en convainque ? .... des fons & des mouvemens ? .... Mais le Philofophe en voit autant dans l'animal qu'il dépouille de la faculté de penfer : Pourquoi vous accorderois-je ce

que Descartes refuse à la fourmi? Vous produisez à l'extérieur des actes assez propres à m'en imposer; je serois tenté d'assurer que vous pensez en effet; mais la raison suspend mon jugement. « Entre les actes extérieurs » & la pensée, il n'y a point de liai- » son essentielle, me dit-elle; il est » possible que ton Antagoniste ne pen- » se non plus que sa montre : falloit-il » prendre pour un être pensant le » premier animal à qui l'on apprit à » parler? Qui t'a révélé que tous les » hommes ne sont pas autant de per- » roquets instruits à ton insu?... Cette » comparaison est tout au plus ingé- » nieuse, me répliqua-t-il; ce n'est » pas sur le mouvement & les sons, » c'est sur le fil des idées, la consé- » quence qui regne entre les propo- » sitions & la liaison des raisonne-

» mens, qu'il faut juger qu'un être
» pense ; s'il se trouvoit un perroquet
» qui répondît à tout, je prononce-
» rois sans balancer que c'est un être
» pensant ;... mais qu'a de commun
» cette question avec l'existence de
» Dieu ? quand vous m'aurez démon-
» tré que l'homme en qui j'apperçois
» le plus d'esprit, n'est peut-être
» qu'un automate, en serai-je mieux
» disposé à reconnoître une intelli-
» gence dans la nature ?... » C'est
mon affaire, repris-je : convenez cependant qu'il y auroit de la folie à refuser à vos semblables la faculté de penser. « Sans doute, mais que s'en-
» suit-il de là ?... » Il s'ensuit que si l'univers, que dis-je l'univers, que si l'aile d'un papillon m'offre des traces mille fois plus distinctes d'une intelligence, que vous n'avez d'indices

que votre ſemblable eſt doué de la faculté de penſer, il ſeroit mille fois plus fou de nier qu'il exiſte un Dieu, que de nier que votre ſemblable penſe : or que cela ſoit ainſi, c'eſt à vos lumieres, c'eſt à votre conſcience que j'en appelle : avez-vous jamais remarqué dans les raiſonnemens, les actions & la conduite de quelqu'homme que ce ſoit, plus d'intelligence, d'ordre, de ſagacité, de conſéquence que dans le mécaniſme d'un inſecte ? La Divinité n'eſt-elle pas auſſi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron, que la faculté de penſer dans les ouvrages du grand Newton ? Quoi ! le monde formé prouve moins une intelligence que le monde expliqué ?... Quelle aſſertion !.... « Mais, répliquez-vous, j'admets la faculté de » penſer dans un autre, d'autant plus

» volontiers

» volontiers que je penſe moi-mê- » me.... » Voilà, j'en tombe d'accord, une préſomption que je n'ai point ; mais n'en ſuis-je pas dédommagé par la ſupériorité de mes preuves ſur les vôtres? L'intelligence d'un premier être ne m'eſt-elle pas mieux démontrée dans la nature par ſes ouvrages, que la faculté de penſer dans un Philoſophe par ſes écrits : ſongez donc que je ne vous objectois qu'une aile de papillon, qu'un œil de ciron, quand je pouvois vous écraſer du poids de l'univers. Ou je me trompe lourdement, ou cette preuve vaut bien la meilleure qu'on ait encore dictée dans les écoles. C'eſt ſur ce raiſonnement, & quelques autres de la même ſimplicité, que j'admets l'exiſtence d'un Dieu, & non ſur ces tiſſus d'idées ſeches & métaphyſiques,

moins propres à dévoiler la vérité, qu'à lui donner l'air du mensonge.

XXI.

J'OUVRE les cahiers d'un Professeur célebre, & je lis : « Athées, je vous » accorde que le mouvement est es» sentiel à la matiere ; qu'en con» cluez-vous ?... que le monde ré» sulte du jet fortuit des atômes ? » J'aimerois autant que vous me dis» siez que l'Iliade d'Homere ou la » Henriade de Voltaire est un résul» tat de jets fortuits de caracteres ». Je me garderai bien de faire ce raisonnement à un Athée ; cette comparaison lui donneroit beau jeu. Selon les lois de l'Analyse des sorts, me diroit-il, je ne dois point être surpris qu'une chose arrive, lorsqu'elle est possible, & que la difficulté de

l'événement eſt compenſée par la quantité des jets. Il y a tel nombre de coups dans leſquels je gagerois avec avantage d'amener cent mille ſix à la fois avec cent mille dez. Quelle que fût la ſomme finie des caracteres avec laquelle on me proposeroit d'engendrer fortuitement l'Iliade, il y a telle ſomme finie de jets qui me rendroit la propoſition avantageuſe; mon avantage ſeroit même infini, ſi la quantité de jets accordée étoit infinie. Vous voulez bien convenir avec moi, continueroit-il, que la matiere exiſte de toute éternité, & que le mouvement lui eſt eſſentiel. Pour répondre à cette faveur, je vais ſuppoſer avec vous que le monde n'a point de bornes, que la multitude des atomes étoit infinie, & que cet ordre qui vous étonne ne

ſe dément nulle part : or, de ces aveux réciproques, il ne s'enſuit autre choſe, ſinon que la poſſibilité d'engendrer fortuitement l'univers eſt très-petite, mais que la quantité des jets eſt infinie ; c'eſt-à-dire, que la difficulté de l'événement eſt plus que ſuffiſamment compenſée par la multitude des jets. Donc ſi quelque choſe doit répugner à la raiſon, c'eſt la ſuppoſition que la matiere s'étant mue de toute éternité, & qu'y ayant peut-être dans la ſomme infinie des combinaiſons poſſibles, un nombre infini d'arrangemens admirables, il ne ſe ſoit rencontré aucun de ces arrangemens admirables dans la multitude infinie de ceux qu'elle a pris ſucceſſivement. Donc l'eſprit doit être plus étonné de la durée hypothétique du chaos, que de la naiſſance réelle de l'univers.

XXII.

Je diſtingue les Athées en trois claſſes : il y en a quelques-uns qui vous diſent nettement qu'il n'y a point de Dieu, & qui le penſent ; *ce ſont les vrais Athées* : un aſſez grand nombre qui ne ſavent qu'en penſer, & qui décideroient volontiers la queſtion à croix ou pile ; *ce ſont les Athées ſceptiques* : beaucoup plus qui voudroient qu'il n'y en eût point, qui font ſemblant d'en être perſuadés, qui vivent comme s'ils l'étoient ; *ce ſont les fanfarons du parti.* Je déteſte les fanfarons ; ils ſont faux : je plains les vrais Athées ; toute conſolation me ſemble morte pour eux ; *& je prie Dieu* pour les Sceptiques, ils manquent de lumieres.

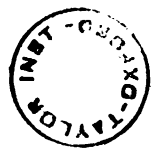
XXIII.

Le Déiſte aſſure l'exiſtence d'un Dieu, l'immortalité de l'ame & ſes ſuites ; le Sceptique n'eſt point décidé ſur ces articles ; l'Athée les nie. Le Sceptique a donc pour être vertueux un motif de plus que l'Athée, & quelque raiſon de moins que le Déiſte. Sans la crainte du Légiſlateur, la pente du tempérament, & la connoiſſance des avantages actuels de la vertu, la probité de l'Athée manqueroit de fondement, & celle du Sceptique ſeroit fondée ſur un *peut-être*.

XXIV.

Le Scepticiſme ne convient pas à tout le monde ; il ſuppoſe un examen profond & déſintéreſſé : celui qui doute, parce qu'il ne connoît pas

les raisons de crédibilité, n'est qu'un ignorant. Le vrai Sceptique a compté & pesé les raisons : mais ce n'est pas une petite affaire que de peser des raisonnemens : qui de nous en connoît exactement la valeur ? Qu'on apporte cent preuves de la même vérité, aucune ne manquera de partisans : chaque esprit a son télescope. C'est un colosse à mes yeux que cette objection qui disparoît aux vôtres ; vous trouvez légere une raison qui m'écrase. Si nous sommes divisés sur la valeur intrinseque, comment nous accorderons-nous sur le poids relatif ? Dites-moi, combien faut-il de preuves morales pour contre-balancer une conclusion métaphysique ? sont-ce mes lunettes qui pechent ou les vôtres ? Si donc il est si difficile de peser des raisons, & s'il n'est point de questions qui



n'en ayent pour & contre, & presque toujours à égale mesure, pourquoi tranchons-nous si vîte ? d'où nous vient ce ton si décidé ? n'avons-nous pas éprouvé cent fois que la suffisance dogmatique révolte ? « On » me fait haïr les choses vraisembla- » bles, dit l'Auteur des Essais, quand » on me les plante pour infaillibles. » J'aime ces mots qui amollissent & » moderent la témérité de nos pro- » positions, *à l'aventure*, *aucunement*, » *quelquefois*, *on dit*, *je pense*, & au- » tres semblables ; & si j'eusse eu à » dresser des enfans, je leur eusse » tant mis en la bouche cette façon » de répondre enquestante & non » résolutive, *qu'est-ce à dire*, *je ne* » *l'entends pas*, *il pourroit être*, *est-* » *il vrai*, qu'ils eussent plutôt gar- » dé la forme d'apprentis à soixante

ans

» ans, que de repréſenter les doc-
» teurs à l'âge de quinze.

XXV.

QU'EST-CE que Dieu ? queſtion qu'on fait aux enfans, & à laquelle les Philoſophes ont bien de la peine à répondre.

On ſait à quel âge un enfant doit apprendre à lire, à chanter, à danſer, le Latin, la Géométrie. Ce n'eſt qu'en matiere de religion qu'on ne conſulte point ſa portée : à peine entend-il, qu'on lui demande qu'eſt-ce que Dieu ? c'eſt dans le même inſtant, c'eſt de la même bouche qu'il apprend qu'il y a des eſprits follets, des revenans, des loups-garoux & un Dieu. On lui inculque une des plus importantes vérités, d'une maniere capable de la décrier un jour au tribunal de ſa

D

raiſon. En effet, qu'y aura-t-il de ſurprenant, ſi, trouvant à l'âge de vingt ans l'exiſtence de Dieu confondue dans ſa tête avec une foule de préjugés ridicules, il vient à la méconnoître & à la traiter ainſi que nos Juges traitent un honnête-homme, qui ſe trouve engagé par accident dans une troupe de coquins.

XXVI.

On nous parle trop tôt de Dieu: autre défaut, on n'inſiſte pas aſſez ſur ſa préſence. Les hommes ont banni la Divinité d'entr'eux, ils l'ont reléguée dans un ſanctuaire, les murs d'un temple bornent ſa vue, elle n'exiſte point au-delà. Inſenſés que vous êtes, détruiſez ces enceintes qui rétréciſſent vos idées, élargiſſez Dieu: voyez-le par-tout où il eſt, ou dites qu'il n'eſt

point. Si j'avois un enfant à dresser, moi, je lui ferois de la Divinité une compagnie si réelle, qu'il lui en coûteroit peut-être moins pour devenir Athée que pour s'en distraire. Au lieu de lui citer l'exemple d'un autre homme qu'il connoît quelquefois pour plus méchant que lui, je lui dirois brusquement ; *Dieu t'entend*, *& tu ments*. Les jeunes gens veulent être pris par les sens : je multiplirois donc autour de lui les signes indicatifs de la présence divine. S'il se faisoit, par exemple, un cercle chez moi, j'y marquerois une place à Dieu, & j'accoutumerois mon éleve à dire, « nous » étions quatre, Dieu, mon ami, » mon Gouverneur & moi.

XXVI.

L'IGNORANCE & *l'incuriosité* sont

deux oreillers fort doux; mais pour les trouver tels, il faut avoir *la tête aussi bien faite* que Montagne.

XXVIII.

LES esprits bouillans, les imaginations ardentes ne s'accommodent pas de l'indolence du Sceptique. Ils aiment mieux hasarder un choix que de n'en faire aucun, se tromper que de vivre incertains; soit qu'ils se méfient de leurs bras, soit qu'ils craignent la profondeur des eaux, on les voit toujours suspendus à des branches dont ils sentent toute la foiblesse, & auxquelles ils aiment mieux demeurer accrochés que de s'abandonner au torrent. Ils assurent tout, bien qu'ils n'ayent rien soigneusement examiné; ils ne doutent de rien, parce qu'ils n'en ont ni la patience ni le courage,

ſujets à des lueurs qui les décident, ſi par haſard ils rencontrent la vérité, ce n'eſt point à tâtons, c'eſt bruſquement & comme par révélation. Ils ſont entre les dogmatiques, ce qu'on appelle les illuminés chez le peuple dévot. J'ai vu des individus de cette eſpece inquiette, qui ne concevoient pas comment on pouvoit allier la tranquillité d'eſprit avec l'indéciſion. « Le » moyen de vivre heureux, ſans ſa» voir qui l'on eſt, d'où l'on vient, » où l'on va, pourquoi l'on eſt ve» nu » ! Je me pique d'ignorer tout cela ſans en être plus malheureux, répondoit froidement le Sceptique ; ce n'eſt point ma faute ſi j'ai trouvé ma raiſon muette, quand je l'ai queſtionnée ſur mon état. Toute ma vie j'ignorerai ſans chagrin ce qu'il m'eſt impoſſible de ſavoir. Pourquoi regretterois-

je des connoiſſances que je n'ai pû me procurer, & qui ſans doute ne me ſont pas fort néceſſaires, puiſque j'en ſuis privé? J'aimerois autant, a dit un des premiers génies de notre ſiécle, m'affliger ſérieuſement de n'avoir pas quatre yeux, quatre pieds & deux ailes.

XXIX.

ON doit exiger de moi que je cherche la vérité, mais non que je la trouve. Un ſophiſme ne peut-il pas m'affecter plus vivement qu'une preuve ſolide? je ſuis néceſſité de conſentir au faux que je prends pour le vrai, & de rejeter le vrai que je prends pour le faux; mais qu'ai-je à craindre ſi c'eſt innocemment que je me trompe? L'on n'eſt point récompenſé dans l'autre monde pour avoir eu de l'eſ-

prit dans celui-ci ; y ſeroit-on puni pour en avoir manqué ? Damner un homme pour de mauvais raiſonnemens, c'eſt oublier qu'il eſt un ſot pour le traiter comme un méchant.

XXX.

QU'EST-CE qu'un Sceptique ? c'eſt un Philoſophe qui a douté de tout ce qu'il croit, & qui croit ce qu'un uſage légitime de ſa raiſon & de ſes ſens lui a démontré vrai ; voulez-vous quelque choſe de plus précis ? rendez ſincere le Pyrrhonien, & vous aurez le Sceptique.

XXXI.

CE qu'on n'a jamais mis en queſtion n'a point été prouvé ; ce qu'on n'a point examiné ſans prévention, n'a jamais été bien examiné. Le Scep-

ticiſme eſt donc le premier pas vers la vérité ? il doit être général, car il en eſt la pierre de touche. Si pour s'aſſurer de l'exiſtence de Dieu, le Philoſophe commence par en douter, y a-t-il quelque propoſition qui puiſſe ſe ſouſtraire à cette épreuve ?

XXXII.

L'INCRÉDULITÉ eſt quelquefois le vice d'un ſot, & la crédulité le défaut d'un homme d'eſprit. L'homme d'eſprit voit loin dans l'immenſité des poſſibles ; le ſot ne voit guere de poſſible que ce qui eſt. C'eſt là peut-être ce qui rend l'un puſillanime, & l'autre téméraire.

XXXIII.

ON riſque autant à croire trop qu'à croire trop peu. Il n'y a ni plus

ni moins de danger à être Polythéiste qu'Athée; or le Scepticisme peut seul garantir également, en tout temps & en tout lieu, de ces deux excès opposés.

XXXIV.

Un sémi-scepticisme est la marque d'un esprit foible; il décele un raisonneur pusillanime qui se laisse effrayer par les conséquences, un superstitieux qui croit honorer son Dieu par les entraves où il met sa raison, une espece d'incrédule qui craint de se démasquer à lui-même; car si la vérité n'a rien à perdre à l'examen, comme en est convaincu le sémi-Sceptique, que pense-t-il au fond de son ame de ces notions privilégiées qu'il appréhende de sonder, & qui sont placées dans un recoin de sa cervelle, comme dans un sanctuaire dont il n'ose approcher?

XXXV.

J'ENTENDS crier de toute part à l'impiété. Le Chrétien est impie en Asie, le Musulman en Europe, le Papiste à Londres, le Calviniste à Paris, le Janséniste au haut de la rue S. Jacques, le Moliniste au fond du faubourg S. Médard. Qu'est-ce donc qu'un impie ? tout le monde l'est-il, ou personne ?

XXXVI.

QUAND les dévots se déchaînent contre le scepticisme, il me semble qu'ils entendent mal leur intérêt, ou qu'ils se contredisent. S'il est certain qu'un culte vrai pour être embrassé, & qu'un faux culte pour être abandonné, n'ont besoin que d'être bien connus, il seroit à souhaiter qu'un

doute universel se répandît sur la surface de la terre, & que tous les peuples voulussent bien mettre en question la vérité de leurs Religions; nos Missionnaires trouveroient la bonne moitié de leur besogne faite.

XXXVII.

CELUI qui ne conserve pas par choix, le culte qu'il a reçu par éducation, ne peut non plus se glorifier d'être Chrétien ou Musulman, que de n'être point né aveugle ou boiteux; c'est un bonheur, & non pas un mérite.

XXXVIII.

CELUI qui mourroit pour un culte dont il connoîtroit la fausseté, seroit un enragé.

Celui qui meurt pour un culte faux;

mais qu'il croit vrai; ou pour un culte vrai, mais dont il n'a point de preuves, eſt un fanatique.

Le vrai Martyr eſt celui qui meurt pour un culte vrai, & dont la vérité lui eſt démontrée.

XXXIX.

Le vrai Martyr attend la mort.
L'enthouſiaſte y court.

XL.

Celui qui ſe trouvant à la Mecque iroit inſulter aux cendres de Mahomet, renverſer ſes autels & troubler toute une moſquée, ſe feroit empaler à coup ſûr, & ne feroit peut-être pas canoniſé. Ce zele n'eſt plus à la mode; Polieucte ne feroit de nos jours qu'un inſenſé.

XLI.

Le temps des révélations, des prodiges & des missions extraordinaires est passé ; le Christianisme n'a plus besoin de cet échafaudage. Un homme qui s'aviseroit de jouer parmi nous le rôle de Jonas, de courir les rues en criant, « encore trois jours, » & Paris ne sera plus : Parisiens, » faites pénitence, couvrez-vous » de sacs & de cendres, ou dans » trois jours vous périrez, » seroit incontinent saisi & traîné devant un Juge qui ne manqueroit pas de l'envoyer aux petites maisons ; il auroit beau dire : « Peuples, Dieu vous » aime-t-il moins que le Ninivite ? » êtes-vous moins coupables que » lui ? » On ne s'amuseroit point à lui répondre, & pour le traiter en

visionnaire, on n'attendroit pas le terme de sa prédiction.

Elie peut revenir de l'autre monde quand il voudra ; les hommes sont tels, qu'il fera de grands miracles, s'il est bien accueilli dans celui-ci.

XLII.

LORSQU'ON annonce au peuple un dogme qui contredit la religion dominante, ou quelque fait contraire à la tranquillité publique, justifiât-on sa mission par des miracles, le Gouvernement a droit de sévir, & le peuple de crier *crucifige*. Quel danger n'y auroit-il pas à abandonner les esprits aux séductions d'un imposteur, ou aux rêveries d'un visionnaire ? Si le sang de Jesus-Chist a crié vengeance contre les Juifs, c'est qu'en le répandant ils fermoient l'oreille à la

voix de Moïse & des Prophetes qui le déclaroient le Messie. Un Ange vînt-il à descendre des cieux, appuyât-il ses raisonnemens par des miracles; s'il prêche contre la loi de Jesus-Christ, Paul veut qu'on lui dise anathême. Ce n'est donc pas par les miracles qu'il faut juger de la mission d'un homme? mais c'est par la conformité de sa doctrine avec celle du peuple auquel il se dit envoyé, *surtout lorsque la doctrine de ce peuple est démontrée vraie.*

XLIII.

TOUTE innovation est à craindre dans un Gouvernement; la plus sainte & la plus douce des religions, le Christianisme même ne s'est pas affermi sans causer quelques troubles. Les premiers enfans de l'Eglise sont sortis

plus d'une fois de la modération & de la patience qui leur étoient prescrites. Qu'il me soit permis de rapporter ici quelques fragmens d'un Edit de l'Empereur Julien, ils caractériseront à merveille le génie de ce Prince Philosophe, & l'humeur des zélés de son temps.

J'avois imaginé, dit Julien, que les chefs des Galiléens sentiroient combien mes procédés sont différens de ceux de mon prédécesseur, & qu'ils m'en sauroient quelque gré : ils ont souffert sous son regne l'exil & les prisons, & l'on a passé au fil de l'épée une multitude de ceux qu'ils appellent entr'eux hérétiques.... Sous le mien, on a rappellé les exilés, élargi les prisonniers, & rétabli les proscrits dans la possession de leurs biens. Mais telle est l'inquiétude & la fureur de

de cette eſpece d'hommes, que depuis qu'ils ont perdu le privilege de ſe dévorer les uns les autres, de tourmenter & ceux qui ſont attachés à leurs dogmes, & ceux qui ſuivent la religion autoriſée par les lois, ils n'épargnent aucun moyen, ne laiſſent échapper aucune occaſion d'exciter des révoltes, gens ſans égard pour la vraie piété, & ſans reſpect pour nos conſtitutions..... Toutefois nous n'entendons pas qu'on les traîne aux pieds de nos autels, & qu'on leur faſſe violence.... Quant au menu peuple, il paroît que ce ſont ſes chefs qui fomentent en lui l'eſprit de ſédition, furieux qu'ils ſont des bornes que nous avons miſes à leurs pouvoirs : car nous les avons bannis de nos tribunaux, & ils n'ont plus la commodité de diſpoſer des teſtamens,

de ſupplanter les héritiers légitimes, & de s'emparer des ſucceſſions.... C'eſt pourquoi nous défendons à ce peuple de s'aſſembler en tumulte, & de cabaler chez ſes Prêtres ſéditieux.... Que cet Edit faſſe la ſûreté de nos Magiſtrats que les mutins ont inſulté plus d'une fois, & mis en danger d'être lapidés.... Qu'ils ſe rendent paiſiblement chez leurs chefs, qu'ils y prient, qu'ils s'y inſtruiſent, & qu'ils y ſatisfaſſent au culte qu'ils en ont reçu; nous le leur permettons; mais qu'ils renoncent à tous deſſeins factieux... Si ces aſſemblées ſont pour eux une occaſion de révolte, ce ſera à leurs riſques & fortunes; je les en avertis.... Peuples incrédules, vivez en paix.... Et vous qui êtes demeurés fideles à la religion de votre pays, & aux Dieux de vos peres, ne perſécu-

tez point des voisins, des concitoyens, dont l'ignorance est encore plus à plaindre que la méchanceté n'est à blâmer.... C'est par la raison & non par la violence qu'il faut ramener les hommes à la vérité : nous vous enjoignons donc à vous tous nos fideles sujets de laisser en repos les Galiléens.

Tels étoient les sentimens de ce Prince, à qui l'on peut reprocher le paganisme, mais non l'apostasie : il passa les premieres années de sa vie sous différens maîtres & dans différentes écoles, & fit dans un âge plus avancé un choix infortuné; il se décida malheureusement pour le culte de ses ayeux & les Dieux de son pays.

XLIV.

UNE chose qui m'étonne, c'est que les ouvrages de ce savant Empereur soient parvenus jusqu'à nous : ils contiennent des traits qui ne nuisent point à la vérité du Christianisme, mais qui sont assez désavantageux à quelques Chrétiens de son temps, pour qu'ils se sentissent de l'attention singuliere que les Peres de l'Eglise ont eu de supprimer les ouvrages de leurs ennemis : C'est apparemment de ces prédécesseurs que Saint Grégoire le Grand avoit hérité du zele barbare qui l'anima contre les Lettres & les Arts : s'il n'eût tenu qu'à ce Pontife, nous serions dans le cas des Mahométans, qui en sont réduits pour toute lecture à celle de leur Alcoran. Car quel eût été le sort des anciens

Ecrivains, entre les mains d'un homme qui ſolécifoit par principe de religion ; qui s'imaginoit qu'obſerver les regles de la grammaire, c'étoit ſoumettre Jeſus-Chriſt à Donat, & qui ſe crut obligé en conſcience de combler les ruines de l'antiquité.

X L V.

CEPENDANT la divinité des écritures n'eſt point un caractere ſi clairement empreint en elles que l'autorité des Hiſtoriens ſacrés ſoit abſolument indépendante du témoignage des Auteurs profanes. Où en ſerions-nous, s'il falloit reconnoître le doigt de Dieu dans la forme de notre Bible ? Combien la verſion latine n'eſt-elle pas miſérable ? les originaux mêmes ne ſont pas des chefs-d'œuvres de compoſition. Les Prophetes, les

Apôtres & les Evangéliſtes ont écrit comme ils y entendoient. S'il nous étoit permis de regarder l'Hiſtoire du Peuple Hébreu comme une ſimple production de l'eſprit humain, Moïſe & ſes continuateurs ne l'emporteroient pas ſur Tite-Live, Salluſte, Céſar & Joſeph, tous gens qu'on ne ſoupçonne pas aſſurément d'avoir écrit par inſpiration. Ne préfere-t-on pas même le Jéſuite Berruyer à Moïſe? On conſerve dans nos Egliſes des tableaux qu'on nous aſſure avoir été peints par des Anges & par la Divinité même : ſi ces morceaux étoient ſortis de la main de le Sueur ou de le Brun, que pourrois-je oppoſer à cette tradition immémoriale? rien du tout peut-être. Mais quand j'obſerve ces céleſtes ouvrages, & que je vois à chaque pas les regles de la peinture

violées dans le deſſein & dans l'exécution ; le vrai de l'art abandonné par-tout, ne pouvant ſuppoſer que l'ouvrier étoit un ignorant, il faut bien que j'accuſe la tradition d'être fabuleuſe. Quelle application ne ferois-je point de ces tableaux aux ſaintes Ecritures, ſi je ne ſavois combien il importe peu que ce qu'elles contiennent ſoit bien ou mal dit. Les Prophetes ſe ſont piqués de dire vrai & non pas de bien dire. Les Apôtres ſont-ils morts pour autre choſe que pour la vérité de ce qu'ils ont dit ou écrit ? Or pour en revenir au point que je traite, de quelle conſéquence n'étoit-il pas de conſerver des Auteurs profanes qui ne pouvoient manquer de s'accorder avec les Auteurs ſacrés, au moins ſur l'exiſtence & les miracles de Jeſus-Chriſt, ſur les qua-

lités & le caractere de Ponce-Pilate, & fur les actions & le martyre des premiers Chrétiens.

XLVI.

Un peuple entier, me direz-vous, eft témoin de ce fait; oferez-vous le nier? Oui, j'oferai tant qu'il ne me fera pas confirmé par l'autorité de quelqu'un qui ne foit pas de votre parti, & que j'ignorerai que ce quelqu'un étoit incapable de fanatifme & de féduction; il y a plus: qu'un Auteur d'une impartialité avouée, me raconte qu'un gouffre s'eft ouvert au milieu d'une ville; que les Dieux confultés fur cet événement ont répondu qu'il fe refermera, fi l'on y jette ce que l'on poffede de plus précieux; qu'un brave Chevalier s'y eft précipité, & que l'Oracle s'eft accompli; je le croirai

rai beaucoup moins que s'il eût dit simplement qu'un gouffre s'étant ouvert, on employa un temps & des travaux considérables pour le combler. Moins un fait a de vraisemblance, plus le témoignage de l'Histoire perd de son poids. Je croirois sans peine un seul honnête-homme qui m'annonceroit *que Sa Majesté vient de remporter une victoire complette* sur les Alliés ; mais tout Paris m'assureroit qu'un mort vient de ressusciter à Passy, que je n'en croirois rien. Qu'un Historien nous en impose, ou que tout un peuple se trompe, ce ne sont pas des prodiges.

XLVII.

TARQUIN projette d'ajouter de nouveaux corps de Cavalerie à ceux que Romulus avoit formés. Un augure lui soutient que toute innova-

tion dans cette milice eſt ſacrilege, ſi les Dieux ne l'ont autoriſée. Choqué de la liberté de ce Prêtre, & réſolu de le confondre & de décrier en ſa perſonne un art qui croiſoit ſon autorité, Tarquin le fait appeller ſur la place publique, & lui dit: « Devin, » ce que je penſe eſt-il poſſible ? Si » ta ſcience eſt telle que tu la vantes, » elle te met en état de répondre ». L'augure ne ſe déconcerte point, conſulte les oiſeaux & répond: « Oui, » Prince, ce que tu penſes ſe peut » faire ». Alors Tarquin tirant un raſoir de deſſous ſa robe, & prenant à la main un caillou, « approche, » dit-il au Devin; coupe moi ce caillou avec ce raſoir, car j'ai penſé » que cela ſe pouvoit ». Navius, c'éſt le nom de l'augure, ſe tourne vers le peuple & dit avec aſſurance: « qu'on

» applique le rasoir au caillou, & » qu'on me traîne au supplice s'il » n'est divisé sur le champ ». L'on vit en effet contre toute attente la dureté du caillou céder au tranchant du rasoir; ses parties se séparent si promptement, que le rasoir porte sur la main de Tarquin & en tire du sang. Le peuple étonné fait des acclamations; Tarquin renonce à ses projets & se déclare protecteur des augures; on enferme sous un autel le rasoir & les fragmens du caillou; on éleve une statue au Devin; cette statue subsistoit encore sous le regne d'Auguste, & l'antiquité profane & sacrée nous atteste la vérité de ce fait dans les écrits de Lactance, de Denys d'Halicarnasse & de Saint Augustin.

Vous avez entendu l'histoire, écoutez la superstition : « Que répondez-

» vous à cela ? il faut, dit le superstitieux Quintus à Cicéron son frere, il faut se précipiter dans un monstrueux pyrrhonisme, traiter les Peuples & les Historiens de stupides & brûler les annales, ou convenir de ce fait. Nierez-vous tout, plutôt que d'avouer que les Dieux se mêlent de nos affaires ?

Hoc ego Philosophi non arbitror testibus uti, qui aut casu viri aut malitiâ falsi, fictique esse possunt. Argumentis & rationibus oportet, quare quidque ita sit, docere non eventis, iis præsertim quibus mihi non liceat credere.... Omitte igitur lituum Romuli, quem in maximo incendio negas potuisse comburi ? Contemne cotem Accii Navii ? Nihil debet esse in Philosophiâ commentitiis fabellis lôci. Illud erat Philosophi, totius augurii primùm naturam ipsam videre, deinde inventionem,

deinde constantiam.... Habent Etrusci exaratum puerum autorem disciplinæ suæ. Nos quem? Accium ne Navium? Placet igitur humanitatis expertes habere Divinitatis autores. Mais c'est la croyance des rois, des peuples, des nations & du monde. *Quasi verè quidquam sit tam valdè, quàm nihil sapere vulgare? Aut quasi tibi ipsi in judicando placeat multitudo.* Voilà la réponse du Philosophe. Qu'on me cite un seul prodige auquel elle ne soit pas applicable. Les Peres de l'Eglise qui voyoient sans doute de grands inconvéniens à se servir des principes de Cicéron, ont mieux aimé convenir de l'aventure de Tarquin, & attribuer l'art de Navius au Diable : c'est une belle machine que le Diable !

XLVIII.

TOUS les peuples ont de ces faits, à qui, pour être merveilleux, il ne manque que d'être vrais ; avec lesquels on démontre tout, mais qu'on ne prouve point ; qu'on n'ose nier sans être impie, & qu'on ne peut croire sans être imbécille.

XLIX.

ROMULUS frappé de la foudre ou massacré par les Sénateurs, disparoît d'entre les Romains : le peuple & le soldat en murmurent ; les Ordres de l'Etat se soulevent les uns contre les autres, & Rome naissante, divisée au dedans & environnée d'ennemis au dehors, étoit au bord du précipice, lorsqu'un certain Proculeius s'avance gravement & dit : « Romains, ce

» Prince que vous regrettez n'eſt point
» mort, il eſt monté aux Cieux, où
» il eſt aſſis à la droite de Jupiter:
» Va, m'a-t-il dit, calme tes conci-
» toyens, annonce-leur que Romulus
» eſt entre les Dieux, aſſure-les de
» ma protection; qu'ils ſachent que
» les forces de leurs ennemis ne pré-
» vaudront jamais contr'eux; le deſ-
» tin veut qu'ils ſoient un jour les
» maîtres du monde; qu'ils en faſſent
» ſeulement paſſer la prédiction d'âge
» en âge à leur poſtérité la plus recu-
» lée ». Il eſt des conjonctures favo-
rables à l'impoſture; & ſi l'on exa-
mine quel étoit alors l'état des affai-
res de Rome, on conviendra que
Proculeius étoit homme de tête, &
qu'il avoit ſu prendre ſon temps. Il
introduiſit dans les eſprits un préjugé
qui ne fut pas inutile à la grandeur

future de sa Patrie... *Mirum est quantùm illi viro, hæc nuntianti, fidei fuerit; quàmque desiderium Romuli apud plebem, factâ fide immortalitatis, lenitum sit. Famam hanc admiratio viri & pavor præsens nobilitavit; factoque à paucis initio, Deum, Deo natum, salvere universi Romulum jubent.* C'est-à-dire, que le peuple crut à cette apparition, que les Sénateurs firent semblant d'y croire, & que Romulus eut des autels. Mais les choses n'en demeurerent pas là. Bientôt ce ne fut point un simple particulier à qui Romulus s'étoit apparu, il s'étoit montré à plus de mille personnes en un jour. Il n'avoit point été frappé de la foudre; les Sénateurs ne s'en étoient point défaits à la faveur d'un temps orageux : mais il s'étoit élevé dans les airs au milieu des éclairs, & au bruit

du tonnerre, à la vue de tout un peuple ; & cette aventure se *calfeutra* avec le temps d'un si grand nombre de pieces, que les esprits forts du siecle suivant devoient en être fort embarrassés.

L.

UNE seule démonstration me frappe plus que cinquante faits ; grace à l'extrême confiance que j'ai en ma raison, ma foi n'est point à la merci du premier saltimbanque. Pontife de Mahomet, redresse des boiteux, fais parler des muets, rends la vue aux aveugles, guéris des paralytiques, ressuscite des morts, restitue même aux estropiés les membres qui leur manquent, miracle qu'on n'a point encore tenté ; & à ton grand étonnement, ma foi n'en sera point ébranlée. Veux-tu que je devienne ton Prosélyte, laisse tous

ces preſtiges, & raiſonnons ; je ſuis plus ſûr de mon jugement que de mes yeux

Si la religion que tu m'annonces eſt vraie, ſa vérité peut être miſe en évidence, & ſe démontrer par des raiſons invincibles : trouves-les ces raiſons. Pourquoi me harceler par des prodiges, quand tu n'as beſoin pour me terraſſer que d'un ſyllogiſme ? Quoi donc, te ſeroit-il plus facile de redreſſer un boiteux que de m'éclairer ?

L I.

UN homme eſt étendu ſur la terre ſans ſentiment, ſans voix, ſans chaleur, ſans mouvement ; on le tourne, on le retourne, on l'agite, le feu lui eſt appliqué, rien ne le meut ; le fer chaud n'en peut arracher un ſymptome de vie, on le croit mort ; l'eſt-

il ? Non; c'eſt le pendant du Prêtre de Calame. « *Qui quando ei placebat, ad imitatas lamentantis hominis voces, ita ſe auſſerebat à ſenſibus & jaçebat ſimillimus mortuo, ut non ſolùm vellicantes atque pungentes minimè ſentiret, ſed aliquando etiam igne ureretur admodo, ſine ullo doloris ſenſu, niſi poſtmodum ex vulnere* ». S. Aug. Cité de Dieu, liv. 14, ch. 24. Si certaines gens avoient rencontré de nos jours un pareil ſujet, ils en auroient tiré bon parti. On nous auroit fait voir un cadavre ſe ranimer ſur la cendre d'un prédeſtiné; le recueil du Magiſtrat Janſéniſte ſe ſeroit enflé d'une réſurrection, & le Conſtitutionnaire ſe tiendroit peut-être pour confondu.

L I I.

Il faut avouer, dit le Logicien de Port-Royal, que Saint Auguſtin a eu raiſon de ſoutenir avec Platon, que le jugement de la vérité & la regle pour diſcerner, n'appartiennent pas aux ſens, mais à l'eſprit : *non eſt veritatis judicium in ſenſibus* ; & même que cette certitude que l'on peut tirer des ſens ne s'étend pas bien loin, & qu'il y a pluſieurs choſes que l'on croit ſavoir par leur entremiſe, & dont on n'a point une pleine aſſurance. Lors donc que le témoignage des ſens contredit, ou ne contre-balance point l'autorité de la raiſon, il n'y a pas à opter ; en bonne Logique, c'eſt à la raiſon qu'il faut s'en tenir.

L I I I.

Un fauxbourg retentit d'acclamations; la cendre d'un prédeſtiné y fait en un jour plus de prodiges que Jeſus-Chriſt n'en fit en toute ſa vie: on y court, on s'y porte, j'y ſuis la foule; j'arrive à peine que j'entends crier, miracle! miracle! j'approche, je regarde, & je vois un petit boiteux qui ſe promene à l'aide de trois ou quatre perſonnes charitables qui le ſoutiennent, & le peuple qui s'en émerveille, répéter miracle! miracle! Où donc eſt le miracle, peuple imbécille? Ne vois-tu pas que ce fourbe n'a fait que changer de béquilles. Il en étoit dans cette occaſion des miracles, comme il en eſt toujours des eſprits. Je jurerois bien que tous ceux qui ont vu des eſprits

les craignoient d'avance, & que tous ceux qui voyoient là des miracles, étoient bien résolus d'en voir.

L I V.

Nous avons toutefois de ces miracles prétendus un vaste recueil qui peut braver l'incrédulité la plus déterminée. L'Auteur est un sénateur, un homme grave, qui faisoit profession d'un Matérialisme assez mal entendu à la vérité, mais qui n'attendoit pas sa fortune de sa conversion; témoin oculaire des faits qu'il raconte, & dont il a pu juger sans prévention & sans intérêt, son témoignage est accompagné de mille autres. Tous disent qu'ils ont vu, & leur déposition a toute l'authenticité possible; les actes originaux en sont conservés dans les archives publiques: que répondre à cela? Que

répondre ? que ces miracles ne prouvent rien, tant que la question de ses sentimens ne sera point décidée.

L V.

TOUT raisonnement qui prouve pour deux partis, ne prouve ni pour l'un ni pour l'autre. Si le Fanatisme a ses Martyrs, ainsi que la vraie Religion; & si entre ceux qui sont morts pour la vraie Religion il y a eu des Fanatiques; ou comptons, si nous le pouvons, le nombre des morts, & croyons, ou cherchons d'autres motifs de crédibilité.

L V I.

RIEN n'est plus capable d'affermir dans l'irréligion, que de faux motifs de conversion. On dit tous les jours à des incrédules : qui êtes-vous pour

attaquer une Religion que les Pauls, les Tertulliens, les Athanases, les Chrysostomes, les Augustins, les Cypriens, & tant d'autres illustres personnages ont si courageusement défendue? Vous avez sans doute apperçu quelque difficulté qui avoit échappé à ces génies supérieurs: montrez-nous donc que vous en savez plus qu'eux, ou sacrifiez vos doutes à leurs décisions, si vous convenez qu'ils en savoient plus que vous; raisonnement frivole. Les lumieres des Ministres ne sont point une preuve de la vérité d'une religion. Quel culte plus absurde que celui des Egyptiens, & quels Ministres plus éclairés?...Non, je ne peux adorer cet oignon; quel privilege a-t-il sur les autres légumes? Je serois bien fou de prostituer mon hommage à des êtres destinés à ma nourriture:

nourriture : La plaiſante divinité qu'une plante que j'arroſe, qui croît & meurt dans mon potager !.... « Tais» toi, miſérable, tes blaſphêmes me » font frémir, c'eſt bien à toi à rai» ſonner ; en ſais-tu là-deſſus plus » que le ſacré College ? » Qui es-tu pour attaquer tes Dieux, & donner des leçons de ſageſſe à leurs Miniſtres ? Es-tu plus éclairé que ces Oracles que l'univers entier vient interroger ? Quelle que ſoit ta réponſe, j'admirerai ton orgueil ou ta témérité... Les Chrétiens ne ſentiront-ils jamais toute leur force, & n'abandonneront-ils point ces malheureux ſophiſmes à ceux dont ils ſont l'unique reſſource ? *Omittamus iſta communia quæ ex utraque parte dici poſſunt, quanquam verè ex utraque parte dici non poſſint.* S. Aug. L'exemple, les pro-

diges & l'autorité peuvent faire des dupes ou des hypocrites; la raison seule fait des croyans.

LVII.

On convient qu'il est de la derniere importance de n'employer à la défense d'un culte que des raisons solides; cependant on persécuteroit volontiers ceux qui travaillent à décrier ses mauvaises. Quoi donc? n'est-ce pas assez que l'on soit Chrétien? faut-il encore l'être par de mauvaises raisons? Dévots, je vous en avertis, je ne suis pas Chrétien, parce que Saint Augustin l'étoit; mais je le suis, parce qu'il est raisonnable de l'être.

LVIII.

Je connois les dévots, ils sont prompts à prendre l'alarme. S'ils ju-

gent une fois que cet écrit contient quelque chose de contraire à leurs idées, je m'attends à toutes les calomnies qu'ils ont répandues sur le compte de mille gens qui valoient mieux que moi. Si je ne suis qu'un Déiste & qu'un scélérat, j'en serai quitte à bon marché. Il y a long-temps qu'ils ont damné Descartes, Montagne, Locke & Bayle, & j'espere qu'ils en damneront bien d'autres. Je leur déclare cependant que je ne me pique d'être ni plus honnête-homme, ni meilleur chrétien que la plupart de ces Philosophes. Je suis né dans l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, & je me soumets de toute ma force à ses décisions. Je veux mourir dans la religion de mes peres, & je la crois bonne autant qu'il est possible à quiconque n'a ja-

mais eu aucun commerce immédiat avec la Divinité, & qui n'a jamais été témoin d'aucun miracle : voilà ma profession de foi ; je suis presque sûr qu'ils en seront mécontens, bien qu'il n'y en ait peut-être pas un entr'eux qui soit en état d'en faire une meilleure.

LIX.

J'AI lu quelquefois Abadie, Huet & les autres. Je connois suffisamment les preuves de ma religion, & je conviens qu'elles sont grandes ; mais le seroient-elles cent fois davantage, le Christianisme ne me seroit point encore démontré. Pourquoi donc exiger de moi que je croye qu'il y a trois Personnes en Dieu aussi fermement, que je crois que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? Toute preuve doit produire en moi

une certitude proportionnée à ſon degré de force; & l'action des démonſtrations géométriques, morales & phyſiques ſur mon eſprit doit être différente, ou cette diſtinction eſt frivole.

L X.

VOUS préſentez à un incrédule un volume d'écrits, dont vous prétendez lui démontrer la Divinité. Mais avant que d'entrer dans l'examen de vos preuves, il ne manquera pas de vous queſtionner ſur cette collection. A-t-elle toujours été la même, vous demandera-t-il? pourquoi eſt-elle à préſent moins ample qu'elle ne l'étoit il y a quelques ſiecles? de quel droit en a-t-on banni tel & tel ouvrage qu'une autre ſecte révere, & conſervé tel & tel autre qu'elle a rejeté? ſur quel fondement avez-vous donné la préfé-

rence à ce manuſcrit ? qui vous a dirigé dans le choix que vous avez fait entre tant de copies différentes, qui font des preuves évidentes que ces ſacrés Auteurs ne vous ont pas été transſmis dans leur pureté originale & premiere ? Mais ſi l'ignorance des Copiſtes ou la malice des Hérétiques les a corrompus, comme il faut que vous en conveniez, vous voilà forcés de les reſtituer dans leur état naturel, avant que d'en prouver la Divinité; car ce n'eſt pas ſur un recueil d'écrits mutilés que tomberont vos preuves, & que j'établirai ma croyance : or qui chargerez-vous de cette réforme ? l'Egliſe. Mais je ne peux convenir de l'infaillibilité de l'Egliſe, que la divinité des Ecritures ne me ſoit prouvée; me voilà donc dans un ſcepticiſme néceſſité.

On ne répond à cette difficulté, qu'en avouant que les premiers fondemens de la foi sont purement humains; que le choix entre les manuscrits, que la restitution des passages, enfin que la collection s'est faite par des regles de critique; & je ne refuse point d'ajouter à la divinité des Livres sacrés, un degré de foi proportionné à la certitude de ces regles.

L X I.

C'est en cherchant des preuves que j'ai trouvé des difficultés. Les livres qui contiennent les motifs de ma croyance, m'offrent en même-temps les raisons de l'incrédulité; ce sont des arsenaux communs. Là j'ai vu le Déiste s'armer contre l'Athée; le Déiste & l'Athée lutter contre le Juif; l'Athée, le Déiste & le Juif, se

liguer contre le Chrétien ; le Chrétien, le Juif, le Déiste & l'Athée, se mettre aux prises avec le Musulman; l'Athée, le Déiste, le Juif, le Musulman, & la multitude des sectes du Christianisme, fondre sur le Chrétien; & le Sceptique seul contre tous: J'étois juge des coups; je tenois la balance entre les combattans; ses bras s'élevoient ou s'abaissoient en raison des poids dont ils étoient chargés. Après de longues oscillations, elle pencha du côté du Chrétien, mais avec le seul excès de sa pesanteur, sur la résistance du côté opposé. Je me suis témoin à moi-même de mon équité : il n'a pas tenu à moi que cet excès ne m'ait paru fort grand; j'atteste Dieu de ma sincérité.

LXII.

LXII.

CETTE diverſité d'opinions a fait imaginer aux Déiſtes un raiſonnement plus ſingulier peut-être que ſolide. Cicéron ayant à prouver que les Romains étoient les peuples les plus belliqueux de la terre, tire adroitement cet aveu de la bouche de leurs rivaux. Gaulois, à qui le cédez-vous en courage, ſi vous le cédez à quelqu'un ? aux Romains. Parthes, après vous quels ſont les hommes les plus courageux ? les Romains. Africains, qui redouteriez-vous ſi vous aviez à redouter quelqu'un ? les Romains. Interrogeons à ſon exemple le reſte des Religionnaires, vous diſent les Déiſtes. Chinois, quelle religion ſeroit la meilleure, ſi ce n'étoit la vôtre ? la Religion naturelle. Muſulmans, quel

culte embrasseriez-vous, si vous abjuriez Mahomet ? le Naturalisme. Chrétiens, quelle est la vraie Religion si ce n'est la Chrétienne ? la Religion des Juifs. Mais vous Juifs, quelle est la vraie Religion, si le Judaïsme est faux ? le Naturalisme. Or ceux, continue Cicéron, à qui l'on accorde la seconde place d'un consentement unanime, & qui ne cedent la premiere à personne, méritent incontestablement celle-ci.

FIN.

TABLE

DES MATIERES.

C.

D.

L.

M.

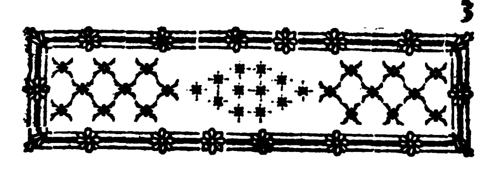
Fin de la Table des Matieres.

TRAITÉ
DU
BEAU.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXII.



TRAITÉ

DU BEAU.

AVANT que d'entrer dans la recherche difficile de l'origine du beau, je remarquerai d'abord, avec tous les Auteurs qui en ont écrit, que par une ſorte de fatalité, les choſes dont on parle le plus parmi les hommes, ſont aſſez ordinairement celles qu'on connoît le moins; & que telle eſt, entre beaucoup d'autres, la nature du beau. Tout le monde raiſonne du beau: on l'admire dans les ouvrages de la na-

ture : on l'exige dans les productions des Arts : on accorde ou l'on refuse cette qualité à tout moment ; cependant si l'on demande aux hommes du goût le plus sûr & le plus exquis, quelle est son origine, sa nature, sa notion précise, sa véritable idée, son exacte définition ; si c'est quelque chose d'absolu ou de relatif ; s'il y a un beau essentiel, éternel, immuable, regle & modele du beau subalterne ; ou s'il en est de la beauté comme des modes : on voit aussitôt les sentimens partagés ; & les uns avouent leur ignorance, les autres se jettent dans le Scepticisme. Comment se fait-il que presque tous les hommes soient d'accord qu'il y a un beau ; qu'il y en ait tant d'entr'eux qui le sentent vivement où il est, & que si peu sachent ce que c'est ?

Pour parvenir, s'il eſt poſſible, à la ſolution de ces difficultés, nous commencerons par expoſer les différens ſentimens des Auteurs qui ont écrit le mieux ſur le beau : nous propoſerons enſuite nos idées ſur le même ſujet, & nous terminerons ce morceau par des obſervations générales ſur l'entendement humain & ſes opérations relatives à la queſtion dont il s'agit.

Platon a écrit deux dialogues du beau, le *Phedre* & le *grand Hippias* : dans celui-ci il enſeigne plutôt ce que le beau n'eſt pas, que ce qu'il eſt ; & dans l'autre, il parle moins du beau que de l'amour naturel qu'on a pour lui. Il ne s'agit dans le *grand Hippias* que de confondre la vanité d'un Sophiſte, & dans le *Phedre* que de paſſer quelques momens agréables avec un ami dans un lieu délicieux.

Saint Auguſtin avoit compoſé un traité ſur le beau : mais cet ouvrage eſt perdu, & il ne nous reſte de S. Auguſtin ſur cet objet important, que quelques idées éparſes dans ſes écrits, par leſquelles on voit que ce rapport exact des parties d'un tout entr'elles, qui les conſtitue *un*, étoit, ſelon lui, le caractere diſtinctif de la beauté. Si je demande à un Architecte, dit ce grand homme, pourquoi ayant élevé une arcade à une des aîles de ſon bâtiment, il en fait autant à l'autre; il me répondra ſans doute, que *c'eſt afin que les membres de ſon architecture ſymétriſent bien enſemble.* Mais pourquoi cette ſymétrie vous paroît-elle néceſſaire? *Par la raiſon qu'elle plaît.* Mais qui êtes-vous pour vous ériger en arbitre de ce qui doit plaire ou ne pas plaire aux hom-

mes? & d'où savez-vous que la symétrie nous plaît? *J'en suis sûr, parce que les choses ainsi disposées ont de la décence, de la justesse, de la grace; en un mot parce que cela est beau.* Fort-bien : mais dites-moi, cela est-il beau parce qu'il plaît? ou cela plaît-il parce qu'il est beau? *Sans difficulté cela plaît, parce qu'il est beau.* Je le crois comme vous : mais je vous demande encore pourquoi cela est-il beau? & si ma question vous embarrasse, parce qu'en effet les maîtres de votre art ne vont guere jusque-là, vous conviendrez du moins sans peine que la similitude, l'égalité, la convenance des parties de votre bâtiment, réduit tout à une espece d'unité qui contente la raison. *C'est ce que je voulois dire.* Oui : mais prenez-y garde, il n'y a point de vraie unité dans les corps, puisqu'ils

font tous compoſés d'un nombre innombrable de parties, dont chacune eſt encore compoſée d'une infinité d'autres. Où la voyez-vous donc cette unité qui vous dirige dans la conſtruction de votre deſſein; cette unité que vous regardez dans votre art comme une loi inviolable; cette unité que votre édifice doit imiter pour être beau, mais que rien ſur la terre ne peut imiter parfaitement, puiſque rien ſur la terre ne peut être parfaitement *un*? Or, de là que s'enſuit-il? ne faut-il pas reconnoître qu'il y a au-deſſus de nos eſprits une certaine unité originale, ſouveraine, éternelle, parfaite, qui eſt la regle eſſentielle du beau, & que vous cherchez dans la pratique de votre art? D'où S. Auguſtin conclut, dans un autre ouvrage, que *c'eſt l'unité qui*

constitue, pour ainsi dire, la forme & l'essence du beau en tout genre. Omnis porrò pulchritudinis forma, unitas est.

M. Wolf dit dans sa Psychologie, qu'il y a des choses qui nous plaisent, d'autres qui nous déplaisent; & que cette différence est ce qui constitue le *beau* & le *laid:* que ce qui nous plaît s'appelle beau, & que ce qui nous déplaît est laid.

Il ajoute que la beauté consiste dans la perfection; de maniere que par la force de cette perfection, la chose qui en est revêtue est propre à produire en nous du plaisir.

Il distingue ensuite deux sortes de beautés, la vraie & l'apparente : la *vraie* est celle qui naît d'une perfection réelle; & l'*apparente*, celle qui naît d'une perfection apparente.

Il est évident que S. Augustin avoit

été beaucoup plus loin dans la recherche du beau que le Philosophe Leibnitien : celui-ci semble prétendre d'abord qu'une chose est belle, parce qu'elle nous plaît ; au lieu qu'elle ne nous plaît que parce qu'elle est belle, comme Platon & S. Augustin l'ont très-bien remarqué. Il est vrai qu'il fait ensuite entrer la perfection dans l'idée de la beauté : mais qu'est-ce que la perfection ? le parfait est-il plus clair & plus intelligible que le beau ?

Tous ceux qui se piquant de ne pas parler simplement par coutume & sans réflexion, dit M. Crouzas, voudront descendre dans eux-mêmes, & faire attention à ce qui s'y passe, à la maniere dont ils pensent, & à ce qu'ils sentent lorsqu'ils s'écrient *cela est beau*, s'appercevront qu'ils expriment par ce terme un certain rapport d'un ob-

jet avec des ſentimens agréables ou avec des idées d'approbation, & tomberont d'accord que dire *cela eſt beau*, c'eſt dire j'apperçois quelque choſe que j'approuve ou qui me fait plaiſir.

On voit que cette définition de M. Crouzas n'eſt point priſe de la nature du beau, mais de l'effet ſeulement qu'on éprouve à ſa préſence : elle a le même défaut que celle de M. Wolf. C'eſt ce que M. Crouzas a bien ſenti ; auſſi s'occupe-t-il enſuite à fixer les caracteres du beau : il en compte cinq, *la variété*, *l'unité*, *la régularité*, *l'ordre*, *la proportion*.

D'où il s'enſuit, ou que la définition de S. Auguſtin eſt incomplette, ou que celle de M. Crouzas eſt rebondante. Si l'idée d'*unité* ne renferme pas les idées de *variété*, de *régularité*, d'*ordre*, & de *proportion*, & ſi ces qua-

lités font effentielles au beau, S. Auguftin n'a pas dû les omettre : fi l'idée d'*unité* les renferme, M. Crouzas n'a pas dû les ajouter.

M. Crouzas ne définit point ce qu'il entend par *variété :* il femble entendre par *unité*, la relation de toutes les parties à un feul but; il fait confifter la *régularité* dans la pofition femblable des parties entr'elles; il défigne par *ordre* une certaine dégradation de parties, qu'il faut obferver dans le paffage des unes aux autres; & il définit la *proportion*, *l'unité affaifonnée de variété, de régularité & d'ordre dans chaque partie.*

Je n'attaquerai point cette définition du beau par les chofes vagues qu'elle contient ; je me contenterai feulement d'obferver ici qu'elle eft particuliere & qu'elle n'eft applicable

qu'à l'Architecture, ou tout au plus à de grands touts dans les autres genres, à une piece d'éloquence, à un drame, &c. mais non pas à *un mot*, à *une pensée*, à *une portion d'objet*.

M. Hutcheson, célebre Professeur de Philosophie morale dans l'Université de Glascow, s'est fait un systême particulier: il se réduit à penser qu'il ne faut pas plus demander *qu'est-ce que le beau*, que demander *qu'est-ce que le visible*. On entend par *visible*, ce qui est fait pour être apperçu par l'œil, & M. Hutcheson entend par *beau* ce qui est fait pour être saisi par le sens interne du *beau*. Son sens interne du *beau* est une faculté par laquelle nous distinguons les belles choses, comme le sens de la vue est une faculté par laquelle nous recevons la notion des couleurs & des figures. Cet Auteur

& ses sectateurs mettent tout en œuvre pour démontrer la réalité & la nécessité de ce *sixieme sens*; & voici comment ils s'y prennent.

1°. Notre ame, disent-ils, est passive dans le plaisir & dans le déplaisir. Les objets ne nous affectent pas précisément comme nous le souhaiterions; les uns font sur notre ame une impression nécessaire de plaisir; d'autres nous déplaisent nécessairement : tout le pouvoir de notre volonté se réduit à rechercher la premiere sorte d'objet, & à fuir l'autre : c'est la constitution même de notre nature, quelquefois individuelle, qui nous rend les uns agréables & les autres désagréables.

2°. Il n'est peut-être aucun objet qui puisse affecter notre ame, sans lui être plus ou moins une occasion né-

ceſſaire de plaiſir ou de déplaiſir. Une figure, un ouvrage d'Architecture ou de Peinture, une compoſition de Muſique, une action, un ſentiment, un caractere, une expreſſion, un diſcours; toutes ces choſes nous plaiſent ou nous déplaiſent de quelque maniere. Nous ſentons que le plaiſir ou le déplaiſir s'excite néceſſairement par la contemplation de l'idée qui ſe préſente alors à notre eſprit avec toutes ſes circonſtances. Cette impreſſion ſe fait quoiqu'il n'y ait rien dans quelques-unes de ces idées de ce qu'on appelle ordinairement *perceptions ſenſibles*; & dans celles qui viennent des ſens, le plaiſir ou le déplaiſir qui les accompagne naît de l'ordre, ou du déſordre, de l'arrangement ou du défaut de ſymétrie, de l'imitation ou de la bizarrerie qu'on remarque dans les

objets, & non des idées ſimples de la couleur, du ſon & de l'étendue, conſidérées ſolitairement.

3°. Cela poſé, j'appelle, dit M. Hutcheſon, du nom de *ſens internes*, ces déterminations de l'ame à ſe plaire ou à ſe déplaire à certaines formes ou à certaines idées, quand elle les conſidere: & pour diſtinguer les *ſens internes* des facultés corporelles connues ſous ce nom, j'appelle *ſens interne du beau*, la faculté qui diſcerne le *beau* dans la régularité, l'ordre & l'harmonie; & *ſens interne du bon*, celle qui approuve les affections, les actions, les caracteres des agens raiſonnnables & vertueux.

4°. Comme les déterminations de l'ame à ſe plaire ou à ſe déplaire à certaines formes ou à certaines idées, quand elle les conſidere, s'obſervent

dans

dans tous les hommes, à moins qu'ils ne soient stupides ; sans rechercher encore ce que c'est que le beau, il est constant qu'il y a dans tous les hommes un *sens naturel* & propre pour cet objet ; qu'ils s'accordent à trouver de la beauté dans les figures, aussi généralement qu'à éprouver de la douleur à l'approche d'un trop grand feu, ou du plaisir à manger quand ils sont pressés par l'appétit, quoiqu'il y ait entr'eux une diversité de goûts infinie.

5°. Aussi-tôt que nous naissons, nos *sens externes* commencent à s'exercer & à nous transmettre des perceptions des objets sensibles ; & c'est-là sans doute ce qui nous persuade qu'ils sont naturels. Mais les objets de ce que j'appelle des *sens internes*, ou les *sens du beau & du bon* ne se présentent pas

si-tôt à notre esprit. Il se passe du temps avant que les enfans réfléchissent, ou du moins qu'ils donnent des indices de réflexion sur les proportions, ressemblances & symétries, sur les affections & les caracteres : ils ne connoissent qu'un peu tard les choses qui excitent le goût ou la répugnance intérieure ; & c'est là ce qui fait imaginer que ces facultés que j'appelle les *sens internes du beau & du bon*, viennent uniquement de l'instruction & de l'éducation. Mais quelque notion qu'on ait de la *vertu* & de la *beauté*, un objet *vertueux* ou *bon* est une occasion d'approbation & de plaisir, aussi naturellement que des mets sont les objets de notre appétit. Et qu'importe que les premiers objets se soient présentés tôt ou tard ? Si les sens ne se développoient en nous que peu à peu &

les uns après les autres, en feroient-ils moins des fens & des facultés ? Et ferions-nous bien venus à prétendre, qu'il n'y a vraiment dans les objets visibles, ni couleurs, ni figures, parce que nous aurions eu besoin de temps & d'instruction pour les y appercevoir, & qu'il n'y auroit pas entre nous tous, deux personnes qui les y appercevroient de la même maniere ?

6°. On appelle *sensations*, les perceptions qui s'excitent dans notre ame à la présence des objets extérieurs, & par l'impression qu'ils font sur nos organes. Et lorsque deux perceptions different entiérement l'une de l'autre, & qu'elles n'ont de commun que le nom générique de *sensation*, les facultés par lesquelles nous recevons ces différentes perceptions, s'appellent des *sens différens*. La vue & l'ouie,

par exemple, désignent des facultés différentes dont l'une nous donne les idées de couleur, & l'autre les idées de son : mais quelque différence que les sons ayent entr'eux, & les couleurs entr'elles, on rapporte à un même sens toutes les couleurs, & à un autre sens tous les sons; & il paroît que nos sens ont chacun leur organe. Or si vous appliquez l'observation précédente au *bon* & au *beau*, vous verrez qu'ils sont exactement dans ce cas.

7°. Les défenseurs du *sens interne* entendent par *beau*, l'idée que certains objets excitent dans notre ame, & par le *sens interne du beau*, la faculté que nous avons de recevoir cette idée; & ils observent que les animaux ont des facultés semblables à nos sens extérieurs, & qu'ils les ont même

quelquefois dans un degré supérieur à nous ; mais qu'il n'y en a pas un qui donne un signe de ce qu'on entend ici par *sens interne*. Un être, continuent-ils, peut donc avoir en entier la même sensation extérieure que nous éprouvons, sans observer entre les objets les ressemblances & les rapports ; il peut même discerner ces ressemblances & ces rapports sans en ressentir beaucoup de plaisir ; d'ailleurs les idées seules de la figure & des formes, &c. sont quelque chose de distinct du plaisir. Le plaisir peut se trouver où les proportions ne sont ni considérées ni connues ; il peut manquer, malgré toute l'attention qu'on donne à l'ordre & aux proportions. Comment nommerons-nous donc cette faculté qui agit en nous sans que nous sachions bien pourquoi ? *Sens interne.*

8°. Cette dénomination est fondée sur le rapport de la faculté qu'elle désigne avec les autres facultés. Ce rapport consiste principalement en ce que le plaisir que le sens interne nous fait éprouver, est différent de la connoissance des principes. La connoissance des principes peut l'accroître ou le diminuer; mais cette connoissance n'est pas lui ni sa cause. Ce sens a des plaisirs nécessaires, car la *beauté* & la *laideur* d'un objet est toujours la même pour nous, quelque dessein que nous puissions former d'en juger autrement. Un objet désagréable, pour être utile, ne nous en paroît pas plus *beau*; un bel objet, pour être nuisible, ne nous paroît pas plus *laid*. Proposez-nous le monde entier, pour nous contraindre par la récompense à trouver belle la laideur, & laide la

beauté ; ajoutez à ce prix les plus terribles menaces., vous n'apporterez aucun changement à nos perceptions & au jugement du *sens interne* : notre bouche louera ou blâmera à votre gré, mais le sens interne restera incorruptible.

9°. Il paroît de là, continuent les mêmes systématiques, que certains objets sont immédiatement & par eux-mêmes les occasions du plaisir que donne la beauté; que nous avons un sens propre à le goûter; que ce plaisir est individuel, & qu'il n'a rien de commun avec l'intérêt. En effet, n'arrive-t-il pas en cent occasions qu'on abandonne l'utile pour le beau? cette généreuse préférence ne se remarque-t-elle pas quelquefois dans les conditions les plus méprisées? Un honnête artisan se livrera à la satis-



faction de faire un chef-d'œuvre qui le ruine, plutôt qu'à l'avantage de faire un mauvais ouvrage qui l'enrichiroit.

10°. Si on ne joignoit pas à la considération de l'utile, quelque sentiment particulier, quelqu'effet subtil d'une faculté différente de l'entendement & de la volonté, on n'estimeroit une maison que pour son utilité, un jardin que pour sa fertilité, un habillement que pour sa commodité. Or cette estimation étroite des choses n'existe pas même dans les enfans & dans les Sauvages. Abandonnez la nature à elle-même, & le sens interne exercera son empire : peut-être se trompera-t-il dans son objet, mais la sensation de plaisir n'en sera pas moins réelle. Une philosophie austere, ennemie du luxe, brisera les statues, renversera

renversera les obélisques, transformera nos palais en cabanes, & nos jardins en forêts; mais elle n'en sentira pas moins la beauté réelle de ces objets; le sens interne se révoltera contr'elle, & elle sera réduite à se faire un mérite de son courage.

C'est ainsi, dis-je, que Hutcheson & ses sectateurs s'efforcent d'établir la nécessité *du sens interne du beau*; mais ils ne parviennent qu'à démontrer qu'il y a quelque chose d'obscur & d'impénétrable dans le plaisir que le beau nous cause; que ce plaisir semble indépendant de la connoissance des rapports & des perceptions; que la vue de l'utile n'y entre pour rien, & qu'il fait des enthousiastes que ni les récompenses ni les menaces ne peuvent ébranler.

Du reste, ces Philosophes distin-

gnent dans les êtres corporels un *beau absolu* & un *beau relatif*. Ils n'entendent point par un *beau absolu*, une qualité tellement inhérente dans l'objet, qu'elle le rende beau par lui-même, sans aucun rapport à l'ame qui le voit & qui en juge. Le terme *beau*, semblable aux autres noms des idées sensibles, désignent proprement, selon eux, la perception d'un esprit; comme le froid & le chaud, le doux & l'amer sont des sensations de notre ame, quoique sans doute il n'y ait rien qui ressemble à ces sensations dans les objets qui les excitent, malgré la prévention populaire qui en juge autrement. On ne voit pas, disent-ils, comment les objets pourroient être appellés beaux, s'il n'y avoit pas un esprit doué du *sens de beauté* pour leur rendre hommage.

Ainsi par le *beau absolu*, ils n'entendent que celui qu'on reconnoît en quelques objets, sans les comparer à aucune chose extérieure dont ces objets soient l'imitation & la peinture. Telle est, disent-ils, la beauté que nous appercevons dans les ouvrages de la nature, dans certaines formes artificielles, & dans les figures, les solides, les surfaces : & par *beau relatif*, ils entendent celui qu'on apperçoit dans des objets considérés communément comme des imitations & des images de quelques autres. Ainsi leur division a plutôt son fondement dans les différentes sources du plaisir que le beau nous cause, que dans les objets; car il est constant que le *beau absolu* a, pour ainsi dire, un *beau relatif*, & le *beau relatif* un *beau absolu*.

Du Beau absolu selon Hutcheson & ses sectateurs.

Nous avons fait sentir, disent-ils, la nécéssité d'un *sens propre* qui nous avertit par le plaisir de la présence du beau ; voyons maintenant quelles doivent être les qualités d'un objet pour émouvoir ce sens. Il ne faut pas oublier, ajoutent-ils, qu'il ne s'agit ici de ces qualités que relativement à l'homme ; car il y a certainement bien des objets qui font sur eux l'impression de beauté, & qui déplaisent à d'autres animaux. Ceux-ci ayant des sens & des organes autrement conformés que les nôtres, s'ils étoient juges du beau, en attacheroient des idées à des formes toutes différentes. L'ours peut trouver sa caverne commode : mais il ne la trouve ni belle

ni laide ; peut-être s'il avoit le *sens interne du beau* la regarderoit-il comme une retraite délicieuse. Remarquez en passant, qu'un être bien malheureux, ce seroit celui qui auroit le sens interne du beau, & qui ne reconnoîtroit jamais le beau que dans des objets qui lui seroient nuisibles : la providence y a pourvu par rapport à nous ; & une chose vraiment belle, est assez ordinairement une chose bonne.

Pour découvrir l'occasion générale des idées du beau parmi les hommes, les sectateurs d'Hutcheson examinent les êtres les plus simples, par exemple, les figures ; & ils trouvent qu'entre les figures, celles que nous nommons belles, offrent à nos sens l'uniformité dans la variété. Ils assurent qu'un triangle équilatéral est moins

beau qu'un quarré ; un pentagone moins beau qu'un exagone, & ainsi de suite, parce que les objets également uniformes sont d'autant plus variés, qu'ils ont plus de côtés comparables. Il est vrai, disent-ils, qu'en augmentant beaucoup le nombre des côtés, on perd de vue les rapports qu'ils ont entr'eux & avec le rayon ; d'où il s'ensuit que la beauté de ces figures n'augmente pas toujours comme le nombre des côtés. Ils se font cette objection, mais ils ne se soucient guere d'y répondre. Ils remarquent seulement que le défaut de parallélisme dans les côtés des eptagones & des autres polygones impairs en diminue la beauté : mais ils soutiennent toujours que, tout étant égal d'ailleurs, une figure réguliere à vingt côtés surpasse en beauté celle

qui n'en a que douze ; que celle-ci l'emporte sur celle qui n'en a que huit, & cette derniere sur le quarré. Ils font le même raisonnement sur les surfaces & sur les solides. De tous les solides réguliers, celui qui a le plus grand nombre de surfaces est pour eux le plus beau, & ils pensent que la beauté de ces corps va toujours en décroissant jusqu'à la pyramide réguliere.

Mais si entre les objets également uniformes, les plus variés sont les plus beaux ; selon eux, réciproquement entre les objets également variés, les plus beaux seront les plus uniformes : ainsi le triangle équilatéral ou même isocele est plus beau que le scalene ; le quarré plus beau que le rhombe, ou losange. C'est le même raisonnement pour les corps solides réguliers, & en général pour tous

ceux qui ont quelque uniformité, comme les cylindres, les prismes, les obélisques, &c. Et il faut convenir avec eux, que ces corps plaisent certainement plus à la vue que des figures grossieres où l'on n'apperçoit ni uniformité, ni symétrie, ni unité.

Pour avoir des raisons composées du rapport de l'uniformité & de la variété, ils comparent les cercles & les spheres avec les ellipses & les sphéroïdes peu excentriques ; & ils prétendent que la parfaite uniformité des uns est compensée par la variété des autres, & que leur beauté est à peu près égale.

Le beau, dans les ouvrages de la nature, a le même fondement selon eux. Soit que vous envisagiez, disent-ils, les formes des corps célestes, leurs révolutions, leurs aspects ; soit

que vous descendiez des cieux sur la terre, & que vous considériez les plantes qui la couvrent, les couleurs dont les fleurs sont peintes, la structure des animaux, leurs especes, leurs mouvemens, la proportion de leurs parties, le rapport de leur méchanisme à leur bien-être; soit que vous vous élanciez dans les airs & que vous examiniez les oiseaux & les météores; ou que vous vous plongiez dans les eaux & que vous compariez entr'eux les poissons, vous rencontrerez par-tout l'uniformité dans la variété, par-tout vous verrez ces qualités compensées dans les êtres également beaux, & la raison composée des deux, inégale dans les êtres de beauté inégale; en un mot, s'il est permis de parler encore la langue des Géometres, vous verrez dans les

entrailles de la terre, au fond des mers, au haut de l'atmosphere, dans la nature entiere & dans chacune de ses parties, l'uniformité dans la variété, & la beauté toujours en raison composée de ces deux qualités.

Ils traitent ensuite de la beauté des Arts, dont on ne peut regarder les productions comme une véritable imitation, telle que l'Architecture, les Arts mécaniques, & l'Harmonie naturelle; ils font tous leurs efforts pour les assujettir à leur loi de l'uniformité dans la variété; & si leur preuve peche, ce n'est pas par le défaut de l'énumération; ils descendent depuis le palais le plus magnifique jusqu'au plus petit édifice, depuis l'ouvrage le plus précieux jusqu'aux bagatelles, montrant le caprice par-tout où manque l'uniformité, & l'insipidité où manque la variété.

Mais il est une classe d'êtres fort différens des précédens, dont les sectateurs d'Hutcheson sont fort embarrassés ; car on y reconnoît de la beauté, & cependant la regle de l'uniformité dans la variété ne leur est pas applicable ; ce sont les démonstrations des vérités abstraites & universelles. Si un théoreme contient une infinité de vérités particulieres qui n'en sont que le développement, ce théoreme n'est proprement que le corollaire d'un axiome d'où découle une infinité d'autres théoremes ; cependant on dit, voilà un *beau théoreme*, & l'on ne dit pas, voilà un *bel axiome*.

Nous donnerons plus bas la solution de cette difficulté dans d'autres principes. Passons à l'examen du *beau relatif*, de ce beau qu'on apperçoit

dans un objet considéré comme l'imitation d'un original, selon ceux d'Hutcheson & de ses sectateurs.

Cette partie de son systême n'a rien de particulier. Selon cet Auteur, & selon tout le monde, ce beau ne peut consister que dans la conformité qui se trouve entre le modele & la copie.

D'où il s'ensuit que pour le *beau relatif*, il n'est pas nécessaire qu'il y ait aucune beauté dans l'original. Les forêts, les montagnes, les précipices, le chaos, les rides de la vieillesse, la pâleur de la mort, les effets de la maladie, plaisent en peinture, ils plaisent aussi en poésie : ce qu'Aristote appelle un caractere moral, n'est point celui d'un homme vertueux ; & ce qu'on entend par *fabula bene morata*, n'est autre chose qu'un poëme épique ou dramatique, où les actions, les

ſentimens, & les diſcours ſont d'accord avec les caracteres bons ou mauvais.

Cependant on ne peut nier que la peinture d'un objet qui aura quelque *beauté abſolue*, ne plaiſe ordinairement davantage que celle d'un objet qui n'aura point ce beau. La ſeule exception qu'il y ait peut-être à cette regle, c'eſt le cas où la conformité de la peinture avec l'état du ſpectateur gagnant tout ce qu'on ôte à la *beauté abſolue* du modele, la peinture en devient d'autant plus intéreſſante; cet intérêt qui naît de l'imperfection, eſt la raiſon pour laquelle on a voulu que le héros d'un poëme épique ou héroïque ne fût point ſans défaut.

La plupart des autres beautés de la Poéſie & de l'Eloquence ſuivent la loi du *beau relatif*. La conformité avec

le vrai rend les comparaisons, les métaphores, les allégories belles, lors même qu'il n'y a aucune *beauté absolue* dans les objets qu'elles représentent.

Hutcheson insiste ici sur le penchant que nous avons à la comparaison. Voici selon lui, quelle en est l'origine. Les passions produisent presque toujours dans les animaux les mêmes mouvemens qu'en nous ; & les objets inanimés de la nature, ont souvent des positions qui ressemblent aux attitudes du corps humain, dans certains états de l'ame ; il n'en a pas fallu davantage, ajoute l'Auteur que nous analysons, pour rendre le lion symbole de la fureur, le tigre celui de la cruauté ; un chêne droit, & dont la cime orgueilleuse s'éleve jusques dans la nue, l'emblême de l'au-

dace ; les mouvemens d'une mer agitée, la peinture de l'agitation de la colere ; & la mollesse de la tige d'un pavot, dont quelques gouttes de pluie ont fait pencher la tête, l'image d'un moribond.

Tel est le systême de Hutcheson ; qui paroîtra sans doute plus singulier que vrai. Nous ne pouvons cependant trop recommander la lecture de son ouvrage, sur-tout dans l'original ; on y trouvera un grand nombre d'observations délicates sur la maniere d'atteindre la perfection dans la pratique des Beaux-Arts. Nous allons maintenant exposer les idées du Pere André Jésuite. *Son essai sur le beau* est le systême le plus suivi, le plus étendu, & le mieux lié que je connoisse. J'oserois assurer qu'il est dans son genre ce que le traité des *Beaux*-

Arts réduits à un seul principe est dans le sien. Ce sont deux bons ouvrages auxquels il n'a manqué qu'un chapitre pour être excellens ; & il en faut savoir d'autant plus mauvais gré à ces deux Auteurs de l'avoir omis. M. l'Abbé Batteux rappelle tous les principes des Beaux-Arts à l'imitation de la belle nature. Le Pere André distribue avec beaucoup de sagacité & de philosophie le beau en général dans ses différentes especes ; il les définit toutes avec précision : mais on ne trouve la définition du genre, celle du beau en général, dans aucun endroit de son livre, à moins qu'il ne le fasse consister dans l'unité comme S. Augustin. Il parle sans cesse d'ordre, de proportion, d'harmonie, &c. mais il ne dit pas un mot de l'origine de ces idées.

Le Pere André distingue les notions générales de l'esprit pur, qui nous donnent les régles éternelles du beau; les jugemens naturels de l'ame où le sentiment se mêle avec les idées purement spirituelles, mais sans les détruire; & les préjugés de l'éducation & de la coutume, qui semblent quelquefois les renverser les uns & les autres. Il distribue son ouvrage en quatre chapitres. Le premier est du *beau visible*; le second du *beau dans les mœurs*; le troisieme, du *beau dans les ouvrages d'esprit*; & le quatrieme du *beau musical*.

Il agite trois questions sur chacun de ces objets; il prétend qu'on y découvre un *beau essentiel*, absolu, indépendant de toute institution, même divine; un *beau naturel* dépendant de l'institution du créateur, mais indé-

pendant de nos opinions & de nos goûts; un *beau artificiel* & en quelque sorte arbitraire, mais toujours avec quelque dépendance des lois éternelles.

Il fait consister le *beau essentiel*, dans la régularité, l'ordre, la proportion, la symétrie, observés dans les êtres de la nature; le *beau artificiel*, dans la régularité, l'ordre, la symétrie, les proportions observées dans nos productions mécaniques, nos parures, nos bâtimens, nos jardins. Il remarque que ce dernier beau est mêlé d'arbitraire & d'absolu. En Architecture, par exemple, il apperçoit deux sortes de regles; les unes qui découlent de la notion indépendante de nous, du *beau original & essentiel* & qui exigent indispensablement la perpendicularité des colon-

nes, le parallélisme des étages, la symétrie des membres, le dégagement & l'élégance du dessein, & l'unité dans le tout. Les autres qui sont fondées sur des observations particulieres, que les maîtres ont faites en divers temps, & par lesquelles ils ont déterminé les proportions des parties dans les cinq ordres d'Architecture : c'est en conséquence de ces regles, que dans le Toscan la hauteur de la colonne contient sept fois le diametre de sa base, dans le Dorique huit fois, neuf dans l'Ionique, dix dans le Corinthien, & dans le Composite autant ; que les colonnes ont un renflement, depuis leur naissance jusqu'au tiers du fût ; que dans les deux autres tiers, elles diminuent peu à peu en fuyant le chapiteau ; que les entre-colonnemens sont au plus de

huit modules, & au moins de trois; que la hauteur des portiques, des arcades des portes & des fenêtres est double de leur largeur. Ces regles n'étant fondées que sur des observations à l'œil & sur des exemples équivoques, sont toujours un peu incertaines & ne sont pas tout-à-fait indispensables. Aussi voyons-nous quelquefois que les grands Architectes se mettent au-dessus d'elles, y ajoutent, en rabattent, & en imaginent de nouvelles selon les circonstances.

Voilà donc dans les productions des Arts, un *beau essentiel*, un *beau de création humaine*, & un *beau de systême*: un *beau essentiel*, qui consiste dans l'ordre; un *beau de création humaine*, qui consiste dans l'application libre & dépendante de l'artiste des lois de l'ordre, ou, pour

parler plus clairement, dans le choix de tel ordre ; & un *beau de systême*, qui naît des observations, & qui donne des variétés même entre les plus savans Artistes ; mais jamais au préjudice du *beau essentiel*, qui est une barriere qu'on ne doit jamais franchir. *Hic murus aheneus esto*. S'il est arrivé aux grands maîtres quelquefois de se laisser emporter par leur génie au-delà de cette barriere, c'est dans les occasions rares où ils ont prévu que cet écart ajouteroit plus à la beauté qu'il ne lui ôteroit : mais ils n'en ont pas moins fait une faute qu'on peut leur reprocher.

Le *beau arbitraire* se sous-divise selon le même Auteur en un *beau de génie*, un *beau de goût*, & un *beau de pur caprice* : un *beau de génie* fondé sur la connoissance du *beau essentiel*, qui

donne les regles inviolables; un *beau de goût*, fondé sur la connoissance des ouvrages de la nature & des productions des grands maîtres, qui dirige dans l'application & l'emploi du *beau essentiel*; un *beau de caprice*, qui n'étant fondé sur rien, ne doit être admis nulle part.

Que devient le systême de Lucrece & des Pyrrhoniens, dans le systême du Pere André? Que reste-t-il d'abandonné à l'arbitraire? presque rien: aussi pour toute réponse à l'objection de ceux qui prétendent que la beauté est d'éducation & de préjugé, il se contente de développer la source de leur erreur. Voici, dit-il, comment ils ont raisonné: ils ont cherché dans les meilleurs ouvrages des exemples du *beau de caprice*, & ils n'ont pas eu de peine à y en rencontrer, & à démon-

trer que le beau qu'on y reconnoissoit étoit de caprice ; ils ont pris des exemples du *beau de goût*, & ils ont très-bien démontré qu'il y avoit aussi de l'arbitraire dans ce beau ; & sans aller plus loin, ni s'appercevoir que leur énumération étoit incomplette, ils ont conclu que tout ce qu'on appelle beau, étoit arbitraire & de caprice ; mais on conçoit aisément que leur conclusion n'étoit juste que par rapport à la troisieme branche du *beau artificiel*, & que leur raisonnement n'attaquoit ni les deux autres branches de ce beau, ni le *beau naturel*, ni le *beau essentiel*.

Le Pere André passe ensuite à l'application de ses principes aux moeurs, aux ouvrages d'esprit & à la Musique ; & il démontre qu'il y a dans ces trois objets du beau, un *beau essen-*

tiel, absolu & indépendant de toute institution, même divine, qui fait qu'une chose est une; un *beau naturel* dépendant de l'institution du créateur, mais indépendant de nous, mais sans préjudice du *beau essentiel*.

Un *beau essentiel* dans les mœurs, dans les ouvrages d'esprit, & dans la Musique, fondé sur l'ordonnance, la régularité, la proportion, la justesse, la décence, l'accord, qui se remarquent dans une *belle action*, une *bonne piece*, un *beau concert*, & qui font que les productions morales, intellectuelles & harmoniques font *unes*.

Un *beau naturel* qui n'est autre chose dans les mœurs, que l'observation du *beau essentiel* dans notre conduite, relative à ce que nous sommes entre les êtres de la nature; dans les ouvrages d'esprit, que l'imitation

&

& la peinture fidelle des productions de la nature en tous genres ; dans l'harmonie, qu'une soumission aux lois que la nature a introduite dans les corps sonores, leur résonnance & la conformation de l'oreille.

Un *beau artificiel*, qui consiste dans les mœurs à se conformer aux usages de la nation, au génie de ses concitoyens, à leurs lois ; dans les ouvrages d'esprit, à respecter les regles du discours, à connoître la langue, & à suivre le goût dominant ; dans la Musique, à insérer à propos la dissonance, & à conformer ses productions aux mouvemens & aux intervalles reçus.

D'où il s'ensuit que, selon le Pere André, le beau essentiel & la vérité ne se montrent nulle part avec tant de profusion que dans l'univers ; le

beau moral que dans le Philoſophe chrétien ; & le *beau intellectuel* que dans une tragédie accompagnée de muſique & de décorations.

L'Auteur qui nous a donné l'*Eſſai ſur le mérite & la vertu*, rejette toutes ces diſtinctions du beau, & prétend avec beaucoup d'autres, qu'il n'y a qu'un beau, dont l'utile eſt le fondement : ainſi tout ce qui eſt ordonné de maniere à produire le plus parfaitement l'effet qu'on ſe propoſe, eſt ſuprêmement beau. Si vous lui demandez qu'eſt-ce qu'un *bel homme*, il vous répondra que c'eſt celui dont les membres bien proportionnés conſpirent de la façon la plus avantageuſe à l'accompliſſement des fonctions animales de l'homme. *Voyez l'Eſſai ſur le mérite & la vertu, pag. 53.* L'homme, la femme, le cheval, & les au-

tres animaux, continuera-t-il, occupent un rang dans la nature : or dans la nature ce rang détermine les devoirs à remplir ; les devoirs déterminent l'organiſation ; & l'organiſation eſt plus ou moins parfaite ou belle, ſelon le plus ou le moins de facilité que l'animal en reçoit pour vaquer à ſes fonctions. Mais cette facilité n'eſt pas arbitraire, ni par conſéquent les formes qui la conſtituent, ni la beauté qui dépend de ces formes. Puis deſcendant de-là aux objets les plus communs, aux chaiſes, aux tables, aux portes, &c. il tâchera de vous prouver que la forme de ces objets ne nous plaît qu'à proportion de ce qu'elle convient mieux à l'uſage auquel on les deſtine : & ſi nous changeons ſi ſouvent de mode, c'eſt-à-dire, ſi nous ſommes ſi peu

constans dans le goût pour les formes que nous leur donnons, c'est, dira-t-il, que cette conformation la plus parfaite relativement à l'usage, est très-difficile à rencontrer; c'est qu'il y a là une espece de *maximum* qui échappe à toutes les finesses de la Géométrie naturelle & artificielle, & autour duquel nous tournons sans cesse: nous nous appercevons à merveille quand nous en approchons & quand nous l'avons passé, mais nous ne sommes jamais sûrs de l'avoir atteint. De là cette révolution perpétuelle dans les formes: ou nous les abandonnons pour d'autres, ou nous disputons sans fin sur celles que nous conservons. D'ailleurs ce point n'est pas par-tout au même endroit; ce *maximum* a dans mille occasions des limites plus étendues ou plus étroi-

tes : quelques exemples suffiront pour éclaircir sa pensée. Tous les hommes, ajoutera-t-il, ne sont pas capables de la même attention, n'ont pas la même force d'esprit; ils sont tous plus ou moins patiens, plus ou moins instruits, &c. Que produira cette diversité ? c'est qu'un spectacle composé d'Académiciens trouvera l'intrigue d'*Héraclius* admirable, & que le peuple la traitera d'embrouillée ; c'est que les uns restreindront l'étendue d'une comédie à trois actes, & les autres prétendront qu'on peut l'étendre à sept; & ainsi du reste. Avec quelque vraisemblance que ce systême soit exposé, il ne m'est pas possible de l'admettre.

Je conviens avec l'Auteur qu'il se mêle dans tous nos jugemens un coup d'œil délicat sur ce que nous sommes,

un retour imperceptible vers nous-mêmes, & qu'il y a mille occasions où nous croyons n'être enchantés que par les belles formes, & où elles sont en effet la cause principale, mais non la seule, de notre admiration; je conviens que cette admiration n'est pas toujours aussi pure que nous l'imaginons: mais comme il ne faut qu'un fait pour renverser un systême, nous sommes contraints d'abandonner celui de l'Auteur que nous venons de citer, quelque attachement que nous ayons eu jadis pour ses idées; & voici nos raisons.

Il n'est personne qui n'ait éprouvé que notre attention se porte principalement à la similitude des parties, dans les choses mêmes où cette similitude ne contribue point à l'utilité: pourvu que les pieds d'une chaise

ſoient égaux & ſolides, qu'importe qu'ils ayent la même figure? ils peuvent différer en ce point, ſans être moins utiles. L'un pourra donc être droit, & l'autre en pied de biche; l'un courbe en dehors, & l'autre en dedans. Si l'on fait une porte en forme de biere, ſa forme paroîtra peut-être mieux aſſortie à la figure de l'homme qu'aucune des formes qu'on ſuit. De quelle utilité ſont en Architecture les imitations de la nature & de ſes productions? A quelle fin placer une colonne & des guirlandes où il ne faudroit qu'un poteau de bois, ou qu'un maſſif de pierre? A quoi bon ces cariatides? Une colonne eſt-elle deſtinée à faire la fonction d'un homme, ou un homme a-t-il jamais été deſtiné à faire l'office d'une colonne dans l'angle d'un veſtibule?

Pourquoi imite-t-on dans les entablemens, des objets naturels ? Qu'importe que ces imitations ſoient bien ou mal obſervées ? Si l'utilité eſt le ſeul fondement de la beauté, les bas-reliefs, les cannelures, les vaſes, & en général tous les ornemens deviennent ridicules & ſuperflus.

Mais le goût de l'imitation ſe fait ſentir dans les choſes dont le but unique eſt de plaire ; & nous admirons ſouvent des formes, ſans que la notion de l'utile nous y porte. Quand le propriétaire d'un cheval ne le trouveroit jamais beau que quand il compare la forme de cet animal au ſervice qu'il prétend en tirer ; il n'en eſt pas de même du paſſant à qui il n'appartient pas. Enfin on diſcerne tous les jours de la beauté dans des fleurs, des plantes, & mille ouvrages

de la nature dont l'uſage nous eſt inconnu.

Je ſais qu'il n'y a aucune des difficultés que je viens de propoſer contre le ſyſtême que je combats, à laquelle on ne puiſſe répondre : mais je penſe que ces réponſes ſeroient plus ſubtiles que ſolides.

Il ſuit de ce qui précede, que Platon s'étant moins propoſé d'enſeigner la vérité à ſes diſciples, que de déſabuſer ſes concitoyens ſur le compte des Sophiſtes, nous offre dans ſes ouvrages à chaque ligne des exemples du beau, nous montre très-bien ce que ce n'eſt point, mais ne nous dit rien de ce que c'eſt.

Que ſaint Auguſtin a réduit toute beauté à l'unité ou au rapport exact des parties d'un tout entr'elles, & au rapport exact des parties d'une

partie considérée comme tout, & ainsi à l'infini ; ce qui me semble constituer plutôt l'essence du parfait que du beau.

Que M. Wolf a confondu le beau avec le plaisir qu'il occasionne, & avec la perfection ; quoiqu'il y ait des êtres qui plaisent sans être beaux, d'autres qui sont beaux sans plaire ; que tout être soit susceptible de la derniere perfection, & qu'il y en ait qui ne sont pas susceptibles de la moindre beauté : tels sont tous les objets de l'odorat & du goût, considérés relativement à ces sens.

Que M. Crouzas en chargeant sa définition du beau, ne s'est pas apperçu que plus il multiplioit les caracteres du beau, plus il le particularisoit ; & que s'étant proposé de traiter du beau en général, il a commencé par en

donner une notion, qui n'eſt applicable qu'à quelques eſpeces de *beaux* particuliers.

Qu'Hutcheſon qui s'eſt propoſé deux objets, le premier d'expliquer l'origine du plaiſir que nous éprouvons à la préſence du beau ; & le ſecond, de rechercher les qualités que doit avoir un être pour occaſionner en nous ce plaiſir individuel, & par conſéquent nous paroître beau ; a moins prouvé la *réalité de ſon ſixieme ſens*, que fait ſentir la difficulté de développer ſans ce ſecours la ſource du plaiſir que nous donne le beau ; & que ſon principe de *l'uniformité dans la variété* n'eſt pas général ; qu'il en fait aux figures de la Géométrie une application plus ſubtile que vraie, & que ce principe ne s'applique point du tout à une autre ſorte de beau,

celui des démonftrations des vérités abftraites & univerfelles.

Que le fyftême propofé dans l'*Effai fur le mérite & fur la vertu*, où l'on prend l'utile pour le feul & unique fondement du beau, eft plus défectueux encore qu'aucun des précédens.

Enfin que le Pere André Jéfuite, ou l'Auteur de l'*Effai fur le beau*, eft celui qui jufqu'à préfent a le mieux approfondir cette matiere, & en a le mieux connu l'étendue & la difficulté, en a pofé les principes les plus vrais & les plus folides, & mérite le plus d'être lu.

La feule chofe qu'on pût défirer peut-être dans fon ouvrage, c'étoit de développer l'origine des notions qui fe trouvent en nous de rapport, d'ordre, de fymétrie ; car du ton fublime dont il parle de ces notions,

on ne sait s'il les croit acquises & factices, ou s'il les croit innées ; mais il faut ajouter en sa faveur que la maniere de son ouvrage, plus oratoire encore que philosophique, l'éloignoit de cette discussion, dans laquelle nous allons entrer.

Nous naissons avec la faculté de sentir & de penser : le premier pas de la faculté de penser, c'est d'examiner ses perceptions, de les unir, de les comparer, de les combiner, d'appercevoir entr'elles des rapports de convenance & de disconvenance, &c. Nous naissons avec des besoins qui nous contraignent de recourir à différens expédiens, entre lesquels nous avons été souvent convaincus par l'effet que nous en attendions, & par celui qu'ils produisoient, qu'il y en a de bons, de mauvais, de prompts,

de courts, de complets, d'incomplets, &c. La plupart de ces expédiens étoient un outil, une machine, ou quelqu'autre invention de ce genre; mais toute machine suppose combinaison, arrangement de parties tendantes à un même but, &c. Voilà donc nos besoins, & l'exercice le plus immédiat de nos facultés, qui conspirent aussi-tôt que nous naissons à nous donner des idées d'ordre, d'arrangement, de symétrie, de mécanisme, de proportion, d'unité: toutes ces idées viennent des sens, & sont factices; & nous avons passé de la notion d'une multitude d'êtres artificiels & naturels, arrangés, proportionnés, combinés, symétrisés, à la notion positive & abstraite d'ordre, d'arrangement, de proportion, de combinaison, de rapports, de sy-

métrie, & à la notion abſtraite & négative de diſproportion, de déſordre & de chaos.

Ces notions ſont expérimentales comme toutes les autres; elles nous ſont auſſi venues par les ſens; il n'y auroit point de Dieu, que nous ne les aurions pas moins; elles ont précédé de long-temps en nous celle de ſon exiſtence : elles ſont auſſi poſitives, auſſi diſtinctes, auſſi nettes, auſſi réelles, que celles de longueur, largeur, profondeur, quantité, nombre : comme elles ont leur origine dans nos beſoins & l'exercice de nos facultés, y eût-il ſur la ſurface de la terre quelque peuple dans la langue duquel ces idées n'auroient point de nom, elles n'en exiſteroient pas moins dans les eſprits d'une maniere plus ou moins étendue, plus ou


INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
D2. 1772
A. 224

&c la néceſſité
ins par des in-
, &c. eurent-
entendement
e rapports, de
n, d'arrange-
ue nous nous
d'êtres où les
, pour ainſi
; nous ne pû-
l'univers ſans
n ne les ré-
dans notre
e tous côtés;
n nous, tout
nous, tout ce
écoulés, tout
éflexion, les
temporains,
eux, conti-
les notions

moins développée, fondée ſur un plus ou moins grand nombre d'expériences, appliquée à un plus ou moins grand nombre d'êtres; car voilà toute la différence qu'il peut y avoir entre un peuple & un autre peuple, entre un homme & un autre homme chez le même peuple; & quelles que ſoient les expreſſions ſublimes dont on ſe ſerve pour déſigner les notions abſtraites d'ordre, de proportion, de rapports, d'harmonie; qu'on les appelle, ſi l'on veut, *éternelles*, *originales*, *ſouveraines*, *regles eſſentielles du beau*; elles ont paſſé par nos ſens pour arriver dans notre entendement, de même que les notions les plus viles; & ce ne ſont que des abſtractions de notre eſprit.

Mais à peine l'exercice de nos facultés

cultés intellectuelles, & la nécessité de pourvoir à nos besoins par des inventions, des machines, &c. eurent-ils ébauché dans notre entendement les notions d'ordre, de rapports, de proportion, de liaison, d'arrangement, de symétrie, que nous nous trouvâmes environnés d'êtres où les mêmes notions étoient, pour ainsi dire, répétées à l'infini; nous ne pûmes faire un pas dans l'univers sans que quelque production ne les réveillât; elles entrerent dans notre ame à tout instant & de tous côtés; tout ce qui se passoit en nous, tout ce qui existoit hors de nous, tout ce qui subsistoit des siecles écoulés, tout ce que l'industrie, la réflexion, les découvertes de nos contemporains, produisoient sous nos yeux, continuoit de nous inculquer les notions

d'ordre, de rapports, d'arrangement, de symétrie, de convenance, de disconvenance, &c. & il n'y a pas une notion, si ce n'est peut-être celle d'existence, qui ait pu devenir aussi familiere aux hommes que celle dont il s'agit.

S'il n'entre donc dans la notion du beau, soit *absolu*, soit *relatif*, soit *général*, soit particulier, que les notions d'ordre, de rapports, de proportions, d'arrangement, de symétrie, de convenance, de disconvenance ; ces notions ne découlant point d'une autre source que celles d'existence, de nombre, de longueur, largeur, profondeur, & une infinité d'autres, sur lesquelles on ne conteste point, on peut ce me semble, employer les premieres dans une définition du beau, sans être accusé

de ſubſtituer un terme à la place d'un autre, & de tourner dans un cercle vicieux.

Beau eſt un terme que nous appliquons à une infinité d'êtres : mais quelque différence qu'il y ait entre ces êtres il faut ou que nous faſſions une fauſſe application du terme beau, ou qu'il y ait dans tous ces êtres une qualité dont le terme beau ſoit le ſigne.

Cette qualité ne peut être du nombre de celles qui conſtituent leur différence ſpécifique ; car ou il n'y auroit qu'un ſeul être beau, ou tout au plus qu'une ſeule belle eſpece d'êtres.

Mais entre les qualités communes à tous les êtres que nous appellons beaux, laquelle choiſirons-nous pour la choſe dont le terme beau eſt le ſigne ? Laquelle ? Il eſt évident, ce

me ſemble, que ce ne peut être que celle dont la préſence les rend tous beaux ; dont la fréquence ou la rareté, ſi elle eſt ſuſceptible de fréquence & de rareté, les rend plus ou moins beaux ; dont l'abſence les fait ceſſer d'être beaux ; qui ne peut changer de nature, ſans faire changer le beau d'eſpece, & dont la qualité contraire rendroit les plus beaux déſagréables & laids ; celle en un mot par qui la beauté commence, augmente, varie à l'infini, décline, & diſparoît : or il n'y a que la notion de *rapports* capable de ces effets.

J'appelle donc beau hors de moi, tout ce qui contient en ſoi de quoi réveiller dans mon entendement l'idée de rapports ; & *beau* par rapport à moi, tout ce qui réveille cette idée.

Quand je dis *tout*, j'en excepte

pourtant les qualités relatives au goût & à l'odorat ; quoique ces qualités puissent réveiller en nous l'idée des rapports, on n'appelle point *beaux* les objets en qui elles résident, quand on ne les considere que relativement à ces qualités. On dit *un mets excellent*, *une odeur délicieuse* ; mais non *un beau mets*, *une belle odeur*. Lors donc qu'on dit, *voilà un beau turbot*, *voilà une belle rose*, on considere d'autres qualités dans la rose & dans le turbot que celles qui sont relatives aux sens du goût & de l'odorat.

Quand je dis *tout ce qui contient en soi de quoi réveiller dans mon entendement l'idée de rapport*, ou *tout ce qui réveille cette idée*, c'est qu'il faut bien distinguer les formes qui sont dans les objets, & la notion que j'en ai. Mon

entendement ne met rien dans les choses, & n'en ôte rien. Que je pense ou ne pense point à la façade du Louvre, toutes les parties qui la composent n'en ont pas moins telle ou telle forme, & tel ou tel arrangement entr'elles : qu'il y eût des hommes ou qu'il n'y en eût point, elle n'en seroit pas moins belle; mais seulement pour des êtres possibles constitués de corps & d'esprit comme nous; car pour d'autres, elle ne pourroit n'être ni *belle* ni *laide*, ou même être *laide*. D'où il s'ensuit que, quoiqu'il n'y ait point de *beau absolu*, il y a deux sortes de *beau* par rapport à nous, un *beau réel*, & un *beau apperçu*.

Quand je dis, *tout ce qui réveille en nous l'idée de rapports*, je n'entends pas que pour appeller un être beau, il faille apprécier quelle est la sorte de

rapports qui y regne; je n'exige pas que celui qui voit un morceau d'Architecture soit en état d'assurer ce que l'Architecte même peut ignorer, que cette partie est à celle-là comme tel nombre est à tel nombre; ou que celui qui entend un concert, sache plus quelquefois que ne sait le Musicien, que tel son est à tel son dans le rapport de 2 à 4, ou de 4 à 5. Il suffit qu'il apperçoive & sente que les membres de cette architecture, & que les sons de cette piece de musique ont des rapports, soit entr'eux, soit avec d'autres objets. C'est l'indétermination de ces rapports, la facilité de les saisir, & le plaisir qui accompagne leur perception, qui a fait imaginer que le beau étoit plutôt une affaire de sentiment que de raison. J'ose assurer que toutes les fois

qu'un principe nous sera connu dès la plus tendre enfance, & que nous en ferons par habitude une application facile & subite aux objets placés hors de nous, nous croirons en juger par sentiment : mais nous serons contraints d'avouer notre erreur dans toutes les occasions où la complication des rapports & la nouveauté de l'objet suspendront l'application du principe ; alors le plaisir attendra pour se faire sentir, que l'entendement ait prononcé que l'objet est *beau*. D'ailleurs le jugement en pareil cas est presque toujours du *beau relatif*, & non du *beau réel*.

Ou l'on considere les rapports dans les mœurs, & l'on a le *beau moral* ; ou on les considere dans les ouvrages de littérature, & on a le *beau littéraire* ; ou on les considere dans les

pieces

pieces de musique, & l'on a le *beau musical*; ou on les considere dans les ouvrages de la nature, & l'on a le *beau naturel*; ou on les considere dans les ouvrages mécaniques des hommes, & on a le *beau artificiel*; ou on les considere dans les représentations des ouvrages de l'art ou de la nature, & l'on a le *beau d'imitation* : dans quelqu'objet, & sous quelqu'aspect que vous considériez les rapports dans un même objet, le beau prendra différens noms.

Mais un même objet, quel qu'il soit, peut être considéré solitairement & en lui-même, ou relativement à d'autres. Quand je prononce d'une fleur qu'elle est belle, ou d'un poisson qu'il est beau, qu'entends-je? Si je considere cette fleur ou ce poisson solitairement, je n'entends pas autre

chose, sinon que j'apperçois entre les parties dont ils sont composés, de l'ordre, de l'arrangement, de la symétrie, des rapports (car tous ces mots ne désignent que différentes manieres d'envisager les rapports mêmes); en ce sens toute fleur est belle, tout poisson est beau; mais de quel beau? de celui que j'appelle *beau réel*.

Si je considere la fleur & le poisson relativement à d'autres fleurs & à d'autres poissons; quand je dis qu'ils sont beaux, cela signifie qu'entre les êtres de leur genre, qu'entre les fleurs celle-ci, qu'entre les poissons celui-là, réveillent en moi le plus d'idées de rapports, & le plus de certains rapports; car je ne tarderai pas à faire voir que tous les rapports n'étant pas de la même nature, ils contribuent

plus ou moins les uns que les autres à la beauté. Mais je puis assurer que sous cette nouvelle façon de considérer les objets, il y a *beau* & *laid*: mais quel *beau*, quel *laid?* celui qu'on appelle relatif.

Si au lieu de prendre une fleur ou un poisson, on généralise, & qu'on prenne une plante ou un animal; si on particularise & qu'on prenne une rose & un turbot, on en tirera toujours la distinction du *beau relatif*, & du *beau réel*.

D'où l'on voit qu'il y a plusieurs *beaux relatifs*, & qu'une tulipe peut être belle ou laide entre les tulipes, belle ou laide entre les fleurs, belle ou laide entre les plantes, belle ou laide entre les productions de la nature.

Mais on conçoit qu'il faut avoir vu

bien des roſes & bien des turbots ; pour prononcer que ceux-ci ſont beaux ou laids entre les roſes & les turbots ; bien des plantes & bien des poiſſons, pour prononcer que la roſe & le turbot ſont beaux ou laids entre les plantes & les poiſſons ; & qu'il faut avoir une grande connoiſſance de la nature, pour prononcer qu'ils ſont beaux ou laids entre les productions de la nature.

Qu'eſt-ce donc qu'on entend, quand on dit à un Artiſte, *imitez la belle nature* ? Ou l'on ne ſait ce que l'on commande, ou on lui dit : ſi vous avez à peindre une fleur, & qu'il vous ſoit d'ailleurs indifférent laquelle peindre, prenez la plus belle d'entre les fleurs ; ſi vous avez à peindre une plante, & que votre ſujet ne demande point que ce ſoit un chêne,

ou un ormeau ſec, rompu, briſé, ébranché, prenez la plus belle d'entre les plantes; ſi vous avez à peindre un objet de la nature, & qu'il vous ſoit indifférent lequel choiſir, prenez le plus beau.

D'où il s'enſuit, 1°. que le principe de l'imitation de la belle nature demande l'étude la plus profonde & la plus étendue de ſes productions en tout genre.

2°. Que quand on auroit la connoiſſance la plus parfaite de la nature, & des limites qu'elle s'eſt preſcrites dans la production de chaque être, il n'en ſeroit pas moins vrai que le nombre des occaſions où le plus beau pourroit être employé dans les Arts d'imitation, ſeroit à celui où il faut préférer le moins beau, comme l'unité eſt à l'infini.

3°. Que quoiqu'il y ait en effet un *maximum* de beauté dans chaque ouvrage de la nature considéré en lui-même ; ou, pour me servir d'un exemple, que quoique la plus belle rose qu'elle produise, n'ait jamais ni la hauteur, ni l'étendue d'un chêne ; cependant il n'y a ni beau ni laid dans ses productions, considérées relativement à l'emploi qu'on en peut faire dans les Arts d'imitation.

Selon la nature d'un être, *selon* qu'il excite en nous la perception d'un plus grand nombre de rapports, & selon la nature des rapports qu'il excite, il est *joli*, *beau*, *plus beau*, *très-beau* ou *laid ; bas*, *petit*, *grand*, *élevé*, *sublime*, *outré*, *burlesque*, ou *plaisant ;* & ce seroit faire un très-grand ouvrage, que d'entrer dans tous ces détails : il nous suffit d'avoir

montré les principes ; nous abandonnons au Lecteur le soin des conséquences & des applications. Mais nous pouvons lui assurer que, soit qu'il prenne ses exemples dans la nature, ou qu'il les emprunte de la Peinture, de la Morale, de l'Architecture, de la Musique, il trouvera toujours qu'il donne le nom de *beau réel* à tout ce qui contient en soi de quoi réveiller l'idée de rapports ; & le nom de *beau* relatif à tout ce qui réveille les rapports convenables avec les choses auxquelles il en faut faire la comparaison.

Je me contenterai d'en apporter un exemple, pris de la littérature. Tout le monde sait le mot sublime de la tragédie des *Horaces*, *qu'il mourût*. Je demande à quelqu'un qui ne connoît point la piece de Corneille, & qui

n'a aucune idée de la réponse du vieil Horace, ce qu'il pense de ce trait *qu'il mourût*. Il est évident que celui que j'interroge ne sachant ce que c'est que ce *qu'il mourût*; ne pouvant deviner si c'est une phrase complete ou un fragment, & appercevant à peine entre ces trois termes quelque rapport grammatical, me répondra que cela ne lui paroît ni beau ni laid. Mais si je lui dis que c'est la réponse d'un homme consulté sur ce qu'un autre doit faire dans un combat, il commence à appercevoir dans le répondant une sorte de courage, qui ne lui permet pas de croire qu'il soit toujours meilleur de vivre que de mourir; & le *qu'il mourût* commence à l'intéresser. Si j'ajoute qu'il s'agit dans ce combat de l'honneur de la patrie; que le combattant est fils de celui

qu'on interroge ; que c'eſt le ſeul qui lui reſte ; que le jeune homme avoit à faire à trois ennemis, qui avoient déja ôté la vie à deux de ſes freres ; que le vieillard parle à ſa fille ; que c'eſt un Romain : alors la réponſe *qu'il mourût*, qui n'étoit ni belle ni laide, s'embellit à meſure que je développe ſes rapports avec les circonſtances, & finit par être ſublime.

Changez les circonſtances & les rapports, & faites paſſer le *qu'il mourût* du théatre François ſur la ſcene Italienne, & de la bouche du vieil Horace dans celle de Scapin, le *qu'il mourût* deviendra *burleſque*.

Changez encore les circonſtances, & ſuppoſez que Scapin ſoit au ſervice d'un maître dur, avare & bourru, & qu'ils ſoient attaqués ſur un grand chemin par trois ou quatre brigands.

Scapin s'enfuit ; ſon maîtrre ſe défend: mais preſſé par le nombre il eſt obligé de s'enfuir auſſi ; & l'on vient apprendre à Scapin que ſon maître a échappé au danger. Comment, dira Scapin trompé dans ſon attente ! il s'eſt donc enfui : ah ! le lâche ! *Mais*, lui répondra-t-on, *ſeul contre trois que voulois-tu qu'il fît ? qu'il mourût*, répondra-t-il ; & ce *qu'il mourût* deviendra *plaiſant*. Il eſt donc conſtant que la beauté commence, s'accroît, varie, décline & diſparoît avec les rapports, ainſi que nous l'avons dit plus haut.

Mais qu'entendez-vous par un *rapport*, me demandera-t-on ? N'eſt-ce pas changer l'acception des termes, que de donner le nom de beau à ce qu'on n'a jamais regardé comme tel ? Il ſemble que dans notre langue l'idée

de beau soit toujours jointe à celle de grandeur, & que ce ne soit pas définir le beau que de placer sa différence spécifique dans une qualité qui convient à une infinité d'êtres, qui n'ont ni grandeur ni sublimité. M. Crouzas a péché sans doute, lorsqu'il a chargé sa définition du beau d'un si grand nombre de caracteres, qu'elle s'est trouvée restreinte à un très-petit nombre d'êtres : mais n'est-ce pas tomber dans le défaut contraire, que de la rendre si générale, qu'elle semble les embrasser tous, sans en excepter un amas de pierres informes, jetées au hasard sur le bord d'une carriere ? Tous les objets, ajoutera-t-on, sont susceptibles de rapports entr'eux, entre leurs parties, & avec d'autres êtres ; il n'y en a point qui ne puissent être arrangés, ordonnés, symé-

trisés. La perfection est une qualité qui peut convenir à tous : mais il n'en est pas de même de la beauté ; elle est d'un petit nombre d'objets.

Voilà, ce me semble, sinon la seule, du moins la plus forte objection qu'on puisse me faire, & je vais tâcher d'y répondre.

Le rapport en général est une opération de l'entendement, qui considere soit un être, soit une qualité, en tant que cet être ou cette qualité suppose l'existence d'un autre être ou d'une autre qualité. Exemple : quand je dis que Pierre est un *bon pere*, je considere en lui une qualité qui suppose l'existence d'une autre, celle de fils ; & ainsi des autres rapports, tels qu'ils puissent être. D'où il s'ensuit que, quoique le rapport ne soit que dans notre entendement, quant à *la*

perception, il n'en a pas moins son fondement dans les choses ; & je dirois qu'une chose contient en elle des rapports réels, toutes les fois qu'elle sera revêtue de qualités qu'un être constitué de corps & d'esprit comme moi, ne pourroit considérer sans supposer l'existence ou d'autres êtres, ou d'autres qualités, soit dans la chose même, soit hors d'elle ; & je distribuerai les rapports en *réels* & en *apperçus*. Mais il y a une troisieme sorte de rapports ; ce sont les rapports *intellectuels* ou *fictifs* ; ceux que l'entendement humain semble mettre dans les choses. Un Statuaire jette l'œil sur un bloc de marbre ; son imagination plus prompte que son ciseau, en enleve toutes les parties superflues, & y discerne une figure : mais cette figure est propre-

ment imaginaire & fictive ; il pourroit faire sur une portion d'espace terminée par des lignes intellectuelles, ce qu'il vient d'exécuter d'imagination dans un bloc informe de marbre. Un Philosophe jette l'œil sur un amas de pierres jetées au hasard ; il anéantit par la pensée toutes les parties de cet amas qui produisent l'irrégularité, & il parvient à en faire sortir un globe, un cube, une figure réguliere. Qu'est-ce que cela signifie ? Que quoique la main de l'Artiste ne puisse tracer un dessein que sur des surfaces résistantes, il en peut transporter l'image par la pensée sur tout corps ; que dis-je, sur tout corps ? dans l'espace & le vuide. L'image, ou transportée par la pensée dans les airs, ou extraite par imagination des corps les plus informes, peut être belle ou

laide : mais non la toile idéale à laquelle on l'a attachée, ou le corps informe dont on l'a fait sortir.

Quand je dis donc qu'un être est beau par les rapports qu'on y remarque, je ne parle point des rapports intellectuels ou fictifs que notre imagination y transporte, mais des rapports réels qui y sont, & que notre entendement y remarque par le secours de nos sens.

En revanche, je prétends que, quels que soient les rapports, ce sont eux qui constitueront la beauté, non dans ce sens étroit où le *joli* est l'opposé du beau, mais dans un sens, j'ose le dire, plus philosophique & plus conforme à la notion du beau en général, & à la nature des langues & des choses.

Si quelqu'un a la patience de ras-

ſembler tous les êtres auxquels nous donnons le nom de beau, il s'appercevra bientôt que dans cette foule il y en a une infinité où l'on n'a nul égard à la petiteſſe ou à la grandeur : la petiteſſe & la grandeur ſont comptées pour rien toutes les fois que l'être eſt ſolitaire, ou qu'étant individu d'une eſpece nombreuſe, on les conſidere ſolitairement. Quand on prononça de la premiere horloge ou de la premiere montre qu'elle étoit belle, faiſoit-on attention à autre choſe qu'à ſon mécaniſme, ou au rapport de ſes parties entr'elles ? Quand on prononce aujourd'hui que la montre eſt belle, fait-on attention à autre choſe qu'à ſon uſage & à ſon mécaniſme ? Si donc la définition générale du beau doit convenir à tous les êtres auxquels on donne cette épithete, l'idée de

de grandeur en est exclue. Je me suis attaché à écarter de la notion du beau, la notion de grandeur; parce qu'il m'a semblé que c'étoit celle qu'on lui attachoit plus ordinairement. En Mathématique, on entend par un *beau problême*, un problême difficile à résoudre; par une *belle solution*, la solution simple & facile d'un problême difficile & compliqué. La notion de *grand*, de *sublime*, d'élevé, n'a aucun lieu dans ces occasions où on ne laisse pas d'employer le nom de beau. Qu'on parcoure de cette maniere tous les êtres qu'on nomme beaux, l'un exclura la grandeur, l'autre exclura l'utilité, un troisieme la symétrie, quelques-uns même l'apparence marquée d'ordre & de symétrie; telle seroit la peinture d'un orage, d'une tempête, d'un chaos;

& l'on sera forcé de convenir, que la seule qualité commune, selon laquelle ces êtres conviennent tous, est la notion de rapports.

Mais quand on demande que la notion générale de beau convienne à tous les êtres qu'on nomme tels, ne parle-t-on que de sa langue, ou parle-t-on de toutes les langues? Faut-il que cette définition convienne seulement aux êtres que nous appellons beaux en François, ou à tous les êtres qu'on appelleroit beaux en Hébreu, en Syriaque, en Arabe, en Chaldéen, en Grec, en Latin, en Anglois, en Italien, & dans toutes les langues qui ont existé, qui existent, ou qui existeront? Et pour prouver que la notion de rapports est la seule qui resteroit après l'emploi d'une regle d'exclusion aussi éten-

due, le Philoſophe ſera-t-il forcé de les apprendre toutes ? ne lui ſuffit-il pas d'avoir examiné que l'acception du terme beau varie dans toutes les langues ; qu'on le trouve appliqué là à une ſorte d'êtres, à laquelle il ne s'applique point ici ; mais qu'en quelque idiome qu'on en faſſe uſage, il ſuppoſe perception de rapports ? Les Anglois diſent *a fine flavour*, *a fine woman*, une belle femme, une belle odeur. Où en ſeroit un Philoſophe Anglois, ſi ayant à traiter du beau, il vouloit avoir égard à cette bizarrerie de ſa langue ? C'eſt le peuple qui a fait les langues ; c'eſt au Philoſophe à découvrir l'origine des choſes ; & il ſeroit aſſez ſurprenant que les principes de l'une ne ſe trouvaſſent pas ſouvent en contradiction avec les uſages de l'autre. Mais le principe de la perception

des rapports, appliqué à la nature du beau, n'a pas même ici ce désavantage; & il est si général, qu'il est difficile que quelque chose lui échappe.

Chez tous les peuples, dans tous les lieux de la terre, & dans tous les temps, on a eu un nom pour la *couleur* en général, & d'autres noms pour les couleurs en particulier, & pour leurs nuances. Qu'auroit à faire un Philosophe à qui l'on proposeroit d'expliquer ce que c'est qu'une *belle couleur*? sinon d'indiquer l'origine de l'application du terme beau à une couleur en général, quelle qu'elle soit, & ensuite d'indiquer les causes qui ont pu faire préférer telle nuance à telle autre. De même c'est la perception des rapports qui a donné lieu à l'invention du terme *beau*; & selon

que les rapports & l'esprit de l'homme a varié, on a fait les noms *joli*, *beau*, *charmant*, *grand*, *sublime*, *divin*, & une infinité d'autres, tant relatifs au physique qu'au moral. Voilà les nuances du beau : mais j'étends cette pensée, & je dis :

Quand on exige que la notion générale de beau convienne à tous les être beaux, parle-t-on seulement de ceux qui portent cette épithete ici & aujourd'hui, ou de ceux qu'on a nommés beaux à la naissance du monde, qu'on appelloit beaux il y a cinq mille ans, à trois mille lieuës, & qu'on appellera tels dans les siecles à venir ; de ceux que nous avons regardés comme tels dans l'enfance, dans l'âge mûr, & dans la vieillesse ; de ceux qui font l'admiration des peuples policés, & de ceux qui char-

ment les ſauvages ? La vérité de cette définition ſera-t-elle locale, particuliere, & momentanée ? ou s'étendra-t-elle à tous les êtres, à tous les temps, à tous les hommes, & à tous les lieux ? Si l'on prend le dernier parti, on ſe rapprochera beaucoup de mon principe, & l'on ne trouvera guere d'autre moyen de concilier entr'eux les jugemens de l'enfant & de l'homme fait : de l'enfant à qui il ne faut qu'un veſtige de ſymétrie & d'imitation pour admirer & pour être récréé ; de l'homme fait, à qui il faut des palais & des ouvrages d'une étendue pour être frappé : du ſauvage & de l'homme policé ; du ſauvage, qui eſt enchanté à la vue d'une pendeloque de verre, d'une bague de laiton, ou d'un braſſelet de quincaille ; & de l'homme policé qui n'ac

corde son attention qu'aux ouvrages les plus parfaits : des premiers hommes, qui prodiguoient les noms de *beaux*, de *magnifiques*, &c. à des cabanes, des chaumieres, & des granges ; & des hommes d'aujourd'hui, qui ont restreint ces dénominations aux derniers efforts de la capacité de l'homme.

Placez la beauté dans la perception des rapports, & vous aurez l'histoire de ses progrès depuis la naissance du monde jusqu'aujourd'hui : choisissez pour caractere différentiel du beau en général, telle autre qualité qu'il vous plaira, & votre notion se trouvera tout-à-coup concentrée dans un point de l'espace & du temps.

La perception des rapports est donc le fondement du beau ; c'est donc la perception des rapports qu'on

a désignée dans les langues sous une infinité de noms différens, qui tous n'indiquent que différentes sortes de *beau*.

Mais dans la nôtre, & dans presque toutes les autres, le terme beau se prend souvent par opposition à *joli*; & sous ce nouvel aspect il semble que la question du beau ne soit plus qu'une affaire de grammaire, & qu'il ne s'agisse plus que de spécifier exactement les idées qu'on attache à ce terme.

Après avoir tenté d'exposer en quoi consiste l'origine du beau, il ne nous reste plus qu'à rechercher celle des opinions différentes que les hommes ont de la beauté : cette recherche achevera de donner de la certitude à nos principes ; car nous démontrerons que toutes ces différences résultent

ſent de la diverſité des rapports apperçus ou introduits, tant dans les productions de la nature, que dans celles des Arts.

Le beau qui réſulte de la perception d'un ſeul rapport, eſt moindre ordinairement que celui qui réſulte de la perception de pluſieurs rapports. La vue d'un beau viſage ou d'un beau tableau, affecte plus que celle d'une ſeule couleur; un ciel étoilé, qu'un rideau d'azur; un payſage, qu'une campagne ouverte; un édifice, qu'un terrein uni; une piece de muſique, qu'un ſon. Cependant il ne faut pas multiplier le nombre des rapports à l'infini; & la beauté ne ſuit pas cette progreſſion: nous n'admettons de rapport dans les belles choſes que ce qu'un bon eſprit en peut ſaiſir nettement & facilement.

Mais qu'eſt-ce qu'un bon eſprit? où eſt ce point dans les ouvrages, en-deçà duquel, faute de rapports, ils ſont trop unis, & au-delà duquel ils en ſont chargés par excès? Premiere ſource de diverſité dans les jugemens. Ici commencent les conteſtations. Tous conviennent qu'il y a un beau, qu'il eſt le réſultat des rapports apperçus: mais ſelon qu'on a plus ou moins de connoiſſance, d'expérience, d'habitude de juger, de méditer, de voir, plus d'étendue naturelle dans l'eſprit, on dit qu'un eſprit eſt pauvre ou riche, confus ou rempli, meſquin ou chargé.

Mais combien de compoſitions où l'Artiſte eſt contraint d'employer plus de rapports que le grand nombre n'en peut ſaiſir, & où il n'y a guere que ceux de ſon art, c'eſt-à-dire,

les hommes les moins diſpoſés à lui rendre juſtice, qui connoiſſent tout le mérite de ſes productions? Que devient alors le beau? Ou il eſt préſenté à une troupe d'ignorans qui ne ſont pas en état de le ſentir, ou il eſt ſenti par quelques envieux qui ſe taiſent; c'eſt-là ſouvent tout l'effet d'un grand morceau de Muſique. M. d'Alembert a dit dans le diſcours préliminaire du Dictionnaire Encyclopédique, diſcours qui mérite bien d'être cité dans cet article, qu'après avoir fait un art d'apprendre la Muſique, on en devroit bien faire un de l'écouter: & j'ajoute qu'après avoir fait un art de la Poéſie & de la Peinture, c'eſt en vain qu'on en a fait un de lire, & de voir; & qu'il régnera toujours dans les jugemens de certains ouvrages une uniformité appa-

rente, moins injurieuse à la vérité pour l'Artiste que le partage des sentimens, mais toujours fort affligeante.

Entre les rapports on en peut distinguer une infinité de sortes : il y en a qui se fortifient, s'affoiblissent, & se temperent mutuellement. Quelle différence dans ce qu'on pensera de la beauté d'un objet, si on les saisit tous, ou si l'on n'en saisit qu'une partie ! Seconde source de diversité dans les jugemens. Il y en a d'indéterminés & de déterminés : nous nous contentons des premiers pour accorder le nom de beau, toutes les fois qu'il n'est pas de l'objet immédiat & unique de la science ou de l'art de les déterminer. Mais si cette détermination est l'objet immédiat & unique d'une science ou d'un art, nous exigeons non-seulement les rapports, mais

encore leur valeur. Voilà la raiſon pour laquelle nous diſons un beau théoreme, & que nous ne diſons pas un bel axiome; quoiqu'on ne puiſſe pas nier que l'axiome exprimant un rapport, n'ait auſſi ſa *beauté réelle*. Quand je dis, en Mathématique, que le tout eſt plus grand que ſa partie, j'énonce aſſurément une infinité de propoſitions particulieres, ſur la quantité partagée : mais je ne détermine rien ſur l'excès juſte du tout ſur ſes portions; c'eſt preſque comme ſi je diſois : le cylindre eſt plus grand que la ſphere inſcrite; & la ſphere plus grande que le cône inſcrit. Mais l'objet propre & immédiat des Mathématiques eſt de déterminer de combien l'un de ces corps eſt plus grand ou plus petit que l'autre; & celui qui démontrera qu'ils ſont tou-

jours entr'eux comme les nombres 3, 2, 1, aura fait un théoreme admirable. La beauté qui consiste toujours dans les rapports, sera dans cette occasion, en raison composée du nombre des rapports, & de la difficulté qu'il y avoit à les appercevoir ; & le théoreme qui énoncera que toute ligne qui tombe du sommet d'un triangle isocele sur le milieu de sa base, partage l'angle en deux angles égaux, ne sera pas merveilleux : mais celui qui dira que les asymptotes d'une courbe s'en approchent sans cesse sans jamais la rencontrer, & que les espaces formés par une portion de l'axe, une portion de la courbe, l'asymptote, & le prolongement de l'ordonnée, sont entr'eux comme tel nombre à tel nombre, sera beau. Une circonstance qui n'est

pas indifférente à la beauté, dans cette occasion & dans beaucoup d'autres, c'est l'action combinée de la surprise & des rapports, qui a lieu toutes les fois que le théoreme dont on a démontré la vérité passoit auparavant pour une proposition fausse.

Il y a des rapports que nous jugeons plus ou moins essentiels ; tel est celui de la grandeur relativement à l'homme, à la femme, & à l'enfant : nous disons d'un enfant qu'il est beau, quoiqu'il soit petit ; il faut absolument qu'un bel homme soit grand, nous exigeons moins cette qualité dans une femme ; & il est plus permis à une petite femme d'être belle, qu'à un petit homme d'être beau. Il me semble que nous considérons alors les êtres, non-seule-

ment en eux-mêmes, mais encore relativement aux lieux qu'ils occupent dans la nature, dans le grand tout; & ſelon que ce grand tout eſt plus ou moins connu, l'échelle qu'on ſe forme de la grandeur des êtres eſt plus ou moins exacte : mais nous ne ſavons jamais bien quand elle eſt juſte. Troiſieme ſource de diverſité de goûts & de jugemens dans les arts d'imitation. Les grands maîtres ont mieux aimé que leur échelle fût un peu trop grande que trop petite : mais aucun d'eux n'a la même échelle, ni peut-être celle de la nature.

L'intérêt, les paſſions, l'ignorance, les préjugés, les uſages, les mœurs, les climats, les coutumes, les gouvernemens, les cultes, les événemens, empêchent les êtres qui nous

environnent, ou les rendent capables de réveiller en nous plusieurs idées, anéantissent en eux des rapports très-naturels, & y en établissent de capricieux & d'accidentels. Quatrieme source de diversité dans les jugemens.

On rapporte tout à son art & à ses connoissances : nous faisons tous plus ou moins le rôle du critique d'Appelle ; & quoique nous ne connoissions que la chaussure, nous jugeons aussi de la jambe ; ou quoique nous ne connoissions que la jambe, nous descendons aussi à la chaussure : mais nous ne portons pas seulement ou cette témérité ou cette ostentation de détail dans le jugement des productions de l'art ; celles de la nature n'en sont pas exemptes. Entre les tulipes d'un jardin, la plus

belle pour un curieux sera celle où il remarquera une étendue, des couleurs, une feuille, des variétés peu communes : mais le Peintre occupé d'effets de lumieres, de teintes, de clair-obscur, de formes relatives à son art, négligera tous les caracteres que le fleuriste admire, & prendra pour modele la fleur même méprisée par le curieux. Diversité de talens & de connoissance, cinquieme source de diversité dans les jugemens.

L'ame a le pouvoir d'unir ensemble les idées qu'elle a reçues séparément, de comparer les objets par le moyen des idées qu'elle en a; d'observer les rapports qu'elles ont entr'elles, d'étendre ou de resserrer ses idées à son gré, de considérer séparément chacune des idées simples qui peuvent s'être trouvées réunies

dans la ſenſation qu'elle en a reçue. Cette derniere opération de l'ame s'appelle abſtraction. Les idées des ſubſtances corporelles ſont compoſées de diverſes idées ſimples, qui ont fait enſemble leurs impreſſions lorſque les ſubſtances corporelles ſe ſont préſentées à nos ſens : ce n'eſt qu'en ſpécifiant en détail ces idées ſenſibles, qu'on peut définir les ſubſtances. Ces ſortes de définitions peuvent exciter une idée aſſez claire d'une ſubſtance dans un homme qui ne l'a jamais immédiatement apperçue, pourvu qu'il ait autrefois reçu ſéparément, par le moyen des ſens, toutes les idées ſimples qui entrent dans la compoſition de l'idée complexe de la ſubſtance définie : mais s'il lui manque la notion de quelqu'une des idées ſimples dont cette

ſubſtance eſt compoſée, & s'il eſt privé du ſens néceſſaire pour les appercevoir, ou ſi ce ſens eſt dépravé ſans retour, il n'eſt aucune définition qui puiſſe exciter en lui l'idée dont il n'auroit pas eu précédemment une perception ſenſible. Sixieme ſource de diverſité dans les jugemens que les hommes porteront de la beauté d'une deſcription; car combien entr'eux de notions fauſſes, combien de demi-notions du même objet!

Mais ils ne doivent pas s'accorder davantage ſur les êtres intellectuels: ils ſont tous repréſentés par des ſignes; & il n'y a preſqu'aucun de ces ſignes qui ſoit aſſez exactement défini, pour que l'acception n'en ſoit pas plus étendue ou plus reſſerrée dans un homme que dans

un autre. La Logique & la Métaphysique feroient bien voisines de la perfection, si le Dictionnaire de la langue étoit bien fait : mais c'est encore un ouvrage à désirer ; & comme les mots sont les couleurs dont la Poésie & l'Eloquence se servent, quelle conformité peut-on attendre dans les jugemens du tableau, tant qu'on ne saura seulement pas à quoi s'en tenir sur les couleurs & sur les nuances ? Septieme source de diversité dans les jugemens.

Quel que soit l'être dont nous jugeons, les goûts & les dégoûts excités par l'instruction, par l'éducation, par le préjugé, ou par un certain ordre factice dans nos idées, sont tous fondés sur l'opinion où nous sommes que ces objets ont quelque perfection ou quelque défaut



ſource d'une diverſité dans les jugemens, occaſionnée par ce cortege d'idées accidentelles, qu'il ne nous eſt pas libre d'écarter de l'idée principale. *Poſt equitem ſedet atra cura.*

Lorſqu'il s'agit d'objets compoſés, & qui préſentent en même temps des formes naturelles & des formes artificielles, comme dans l'Architecture, les jardins, les ajuſtemens, &c. notre goût eſt fondé ſur une autre aſſociation d'idées, moitié raiſonnables, moitié capricieuſes : quelque foible analogie avec la démarche, le cri, la forme, la couleur d'un objet mal-faiſant, l'opinion de notre pays, les conventions de nos compatriotes, &c. tout influe dans nos jugemens. Ces cauſes tendent-elles à nous faire regarder les couleurs éclatantes & vives, comme une marque

que de vanité ou de quelqu'autre mauvaise disposition de cœur ou d'esprit ; certaines formes sont-elles en usage parmi les paysans, ou des gens dont la profession, les emplois, le caractere nous sont odieux ou méprisables ; ces idées accessoires reviendront malgré nous, avec celles de la couleur & de la forme ; & nous prononcerons contre cette couleur & ces formes, quoiqu'elles n'ayent rien en elles-mêmes de désagréable. Onzieme source de diversité.

Quel sera donc l'objet dans la nature sur la beauté duquel les hommes seront parfaitement d'accord ? La structure des végétaux ? Le mécanisme des animaux ? Le monde ? Mais ceux qui sont les plus frappés des rapports, de l'ordre, des symétries,

des liaiſons, qui regnent entre les parties de ce grand tout, ignorant le but que le Créateur s'eſt propoſé en le formant, ne ſont-ils pas entraînés à prononcer qu'il eſt parfaitement beau, par les idées qu'ils ont de *la* Divinité ? Et ne regardent-ils pas cet ouvrage comme un chef-d'œuvre, principalement parce qu'il n'a manqué à l'Auteur ni la puiſſance ni la volonté pour le former tel ? Mais combien d'occaſions où nous n'avons pas le même droit d'inférer la perfection de l'ouvrage, du nom ſeul de l'ouvrier, & où nous ne laiſſons pas que d'admirer ? Ce tableau eſt de Raphaël, cela ſuffit. Douzieme ſource, ſinon de diverſité, du moins d'erreur dans les jugemens.

Les Etres purement imaginaires,

tels que le Sphynx, la Syrene, le Faune, le Minotaure, l'homme idéal, &c. sont ceux sur la beauté desquels on semble moins partagé, & cela n'est pas surprenant : ces êtres imaginaires sont à la vérité formés d'après les rapports que nous voyons observés dans les êtres réels ; mais le modele auquel ils doivent ressembler, épars entre toutes les productions de la nature, est proprement par-tout & nulle part.

Quoi qu'il en soit de toutes ces causes de diversité dans nos jugemens, ce n'est point une raison de penser que le beau réel, celui qui consiste dans la perception des rapports, soit une chimere ; l'application de ce principe peut varier à l'infini, & ses modifications acci-

dens elles occasionner des dissertations & des guerres littéraires : mais le principe n'en est pas moins constant. Il n'y a peut-être pas deux hommes sur la terre, qui apperçoivent exactement les mêmes rapports dans un même objet, & qui le jugent beau au même degré : mais s'il y en avoit un seul qui ne fût affecté des rapports dans aucun genre, ce seroit un stupide parfait ; & s'il y étoit insensible seulement dans quelques genres, ce phénomene décéleroit en lui un défaut d'économie animale, & nous serions toujours éloignés du scepticisme, par la condition générale du reste de l'espece.

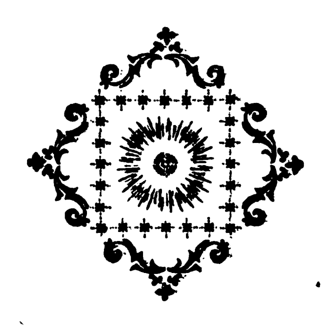
Le beau n'est pas toujours l'ouvrage d'une cause intelligente : le mouvement établit souvent, soit dans

un être considéré solitairement, soit entre plusieurs êtres comparés entr'eux, une multitude prodigieuse de rapports surprenans. Les Cabinets d'histoire naturelle en offent un grand nombre d'exemples. Les rapports sont alors des résultats de combinaisons fortuites, du moins par rapport à nous. La nature imite, en se jouant dans cent occasions, les productions de l'art; & l'on pourroit demander, je ne dis pas si ce Philosophe qui fut jeté par une tempête sur les bords d'une île inconnue, avoit raison de s'écrier, à la vue de quelques figures de Géométrie : *Courage mes amis, voici des pas d'hommes*; mais combien il faudroit remarquer de rapports dans un être, pour avoir une certitude complette qu'il est l'ouvrage d'un

Artiste ; en quelle occasion un seul défaut de symétrie prouveroit plus que toute somme donnée de rapports ; comment sont entr'eux le temps de l'action de la cause fortuite, & les rapports observés dans les effets produits ; & si à l'exception des œuvres du Tout-Puissant, il y a des cas où le nombre des rapports ne puisse jamais être compensé par celui des jets.

FIN.

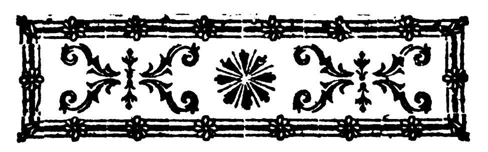
DE LA
PHILOSOPHIE
DES CHINOIS.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXII.

DE LA



DE LA
PHILOSOPHIE
DES CHINOIS.

CES Peuples qui sont, d'un consentement unanime, supérieurs à toutes les Nations de l'Asie, par leur ancienneté, leur esprit, leurs progrès dans les Arts, leur sagesse, leur politique, leur goût pour la Philosophie, le disputent même dans tous ces points, au jugement de quelques Auteurs, aux contrées de l'Europe les plus éclairées.

Si l'on en croit ces Auteurs, les Chinois ont eu des Sages dès les premiers âges du monde. Ils avoient des cités érudites ; des Philosophes leur avoient prescrit des plans sublimes de Philosophie morale, dans un temps où la terre n'étoit pas encore bien essuyée des eaux du déluge : témoin Isaac Vossius, Spizelius, & cette multitude innombrable de Missionnaires de la Compagnie de Jésus ; que le desir d'étendre les lumieres de notre sainte Religion, a fait passer dans ces grandes & riches contrées.

Il est vrai que Budée, Thomasius, Gundling, Heumann, & d'autres Ecrivains dont les lumieres sont de quelque poids, ne nous peignent pas les Chinois en beau ; que les autres Missionnaires ne sont pas d'accord sur la grande sagesse de ces peuples,

avec les Missionnaires de la Compagnie de Jésus, & que ces derniers ne les ont pas même regardé tous d'un œil également favorable.

Au milieu de tant de témoignages opposés, il sembleroit que le seul moyen qu'on eût de découvrir la vérité, ce seroit de juger du mérite des Chinois par celui de leurs productions les plus vantées. Nous en avons plusieurs collections; mais malheureusement on est peu d'accord sur l'authenticité des livres qui composent ces collections; on dispute sur l'exactitude des traductions qu'on en a faites, & l'on ne rencontre que des ténebres encore fort épaisses, du côté même d'où l'on étoit en droit d'attendre quelques traits de lumiere.

La Collection publiée à Paris en

1687 par les PP. Intorcetta, Hendrick, Rougemont & Couplet, nous préſente d'abord le *ta-hio* ou le *ſcientia magna*, ouvrage de Confucius, publié par Cemçu, un de ſes diſciples. Le Philoſophe Chinois s'y eſt propoſé d'inſtruire les maîtres de la terre dans l'art de bien gouverner, qu'il renferme dans celui de connoître & d'acquérir les qualités néceſſaires à un Souverain, de ſe commander à ſoi-même, de ſavoir former ſon conſeil & ſa cour, & d'élever ſa famille.

Le ſecond ouvrage de la collection, intitulé *chum-yum*, ou *de medio ſempiterno*, ou *de mediocritate in rebus omnibus tenenda*, n'a rien de ſi fort ſur cet objet qu'on ne pût aiſément renfermer dans quelques maximes de Séneque.

Le troisieme est un recueil de dialogues & d'apophtegmes sur les vices, les vertus, les devoirs, & la bonne conduite : il est intitulé *lun-yu*. On trouvera à la fin de cet article, les plus frappans de ces apophtegmes, sur lesquels on pourra apprécier ce troisieme ouvrage de Confucius.

Les savans Éditeurs avoient promis les écrits de Mencius, Philosophe Chinois; & François Noël, Missionnaire de la même Compagnie, a satisfait en 1711 à cette promesse, en publiant six livres classiques Chinois, entre lesquels on trouve quelques morceaux de Mencius. Nous n'entrerons point dans les différentes contestations que cette collection & la précédente ont excitées entre les érudits. Si quelques faits hasardés par les Editeurs de ces collections, & dé-

montrés faux par de ſavans Européens, tel, par exemple, que celui des tables aſtronomiques données pour authentiquement Chinoiſes, & convaincues d'une correction faite ſur celles de Ticho, ſont capables de jeter des ſoupçons dans les eſprits ſans partialité; les moins impartiaux ne peuvent non plus ſe cacher que les adverſaires de ces pénibles collections ont mis bien de l'humeur & de la paſſion dans leur critique.

La chronologie Chinoiſe ne peut être incertaine, ſans que la premiere origine de la Philoſophie chez les Chinois ne le ſoit auſſi. Fohi eſt le fondateur de l'Empire de la Chine, & paſſe pour ſon premier Philoſophe. Il régna l'an 2954 avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt. Le cycle Chinois commence l'an 2647 avant Jéſus-

Christ, la huitieme année du regne de Hoangti. Hoangti eut pour prédécesseurs Fohi & Xinang. Celui-ci régna 110 ans, celui-là 140; mais en suivant le systême du P. Petau, la naissance de Jésus-Christ tombe dans l'an du monde 3889, & le déluge l'an du monde 1656 : d'où il s'ensuit que Fohi a régné quelques siecles avant le déluge ; & qu'il faut ou abandonner la chronologie des livres sacrés, ou celle des Chinois. Je ne crois pas qu'il y ait à choisir ni pour un Chrétien, ni pour un Européen sensé, qui lisant dans l'histoire de Fohi que sa mere en devint enceinte par l'arc-en-ciel, & une infinité de contes de cette force, ne peut guere regarder son regne comme une époque certaine, malgré le témoignage unanime d'une nation.

En quelque temps que Fohi ait régné, il paroît avoir fait dans la Chine plutôt le rôle d'un Hermès ou d'un Orphée, que celui d'un grand Philosophe ou d'un savant Théologien. On raconte de lui qu'il inventa l'alphabet & deux instrumens de Musique, l'un à vingt-sept cordes & l'autre à trente-six. On a prétendu que le livre *ye-kim* qu'on lui attribue, contenoit les secrets les plus profonds; & que les peuples qu'il avoit rassemblés & civilisés, avoient appris de lui qu'il existoit un Dieu, & la maniere dont il vouloit être adoré.

Ce *ye-kim* est le troisieme de l'*u-kim* ou du recueil des livres les plus anciens de la Chine. C'est un composé de lignes entieres & de lignes ponctuées, dont la combinaison donne

ſoixante-quatre figures différentes. Les Chinois ont regardé ces figures comme une hiſtoire emblématique de la nature, des cauſes de ſes phénomenes, des ſecrets de la divination, & de je ne ſaïs combien d'autres belles connoiſſances, juſqu'à ce que Leibnitz ait déchiffré l'énigme, & montré à toute cette Chine ſi pénétrante, que les deux lignes de Fohi n'étoient autre choſe que les élémens de l'arithmétique binaire. Il n'en faut pas pour cela mépriſer davantage les Chinois; une Nation très-éclairée a pu ſans ſuccès & ſans déshonneur chercher pendant des ſiecles entiers, ce qu'il étoit réſervé à Leibnitz de découvrir.

L'Empereur Fohi tranſmit à ſes ſucceſſeurs ſa maniere de philoſopher. Ils s'attacherent tous à perfectionner

ce qu'il passe pour avoir commencé, la science de civiliser les peuples, d'adoucir leurs mœurs, & de les accoutumer aux chaînes utiles de la société. *Xin-num* fit un pas de plus. On reçut de lui des préceptes d'agriculture, quelques connoissances des plantes, les premiers essais de la médecine Il est très-incertain si les Chinois étoient alors idolâtres, athées ou déistes. Ceux qui prétendent démontrer qu'ils admettoient l'*existence* d'un Dieu tel que nous l'adorons, par le sacrifice que fit Chingtang dans un temps de famine, n'y regardent pas d'assez près.

La Philosophie des Souverains de la Chine paroît avoir été long-temps toute politique & morale, à en juger par le recueil des plus belles maximes des Rois *Yao*, *Xum*, & *Yu*: ce

recueil eſt intitulé *u-kim*; il ne contient pas ſeulement ces maximes, elles ne forment que la matiere du premier livre qui s'appelle *xu-kim*. Le ſecond livre ou le *xy-kim*, eſt une collection de poëmes & d'odes morales. Le troiſieme eſt l'ouvrage linéaire de Fohi, dont nous avons parlé. Le quatrieme ou le *chum-cieu*, ou le printemps & l'automne, eſt un abrégé hiſtorique de la vie de pluſieurs Princes, où leurs vices ne ſont pas déguiſés. Le cinquieme ou le *li-ki*, eſt une eſpece de rituel où l'on a joint à l'explication de ce qui doit être obſervé dans les cérémonies profanes & ſacrées, les devoirs des hommes en tout état, au temps des trois familles Impériales *Hia*, *Xam* & *Cheu*. Confucius ſe vantoit d'avoir puiſé ce qu'il connoiſſoit de plus

ſage dans les écrits des anciens Rois, Yao & Xun.

L'*u-kim* eſt à la Chine le monument littéraire le plus ſaint, le plus ſacré, le plus authentique, le plus reſpecté. Cela ne l'a pas mis à l'abri des commentaires, les hommes dans aucun temps, chez aucune nation, n'ont rien laiſſé d'intact. Le commentaire de l'*u kim* a formé la collection *ſu-xu*. Le *ſu xu* eſt très-eſtimé des Chinois: il contient le *ſcientia magna*, le *medium ſempiternum*, les *ratiocinantium ſermones*, & l'ouvrage de Mencius *de naturâ*, *moribus*, *ritibus* & *officiis*.

On peut regarder la durée des regnes des Rois Philoſophes, comme le premier âge de la Philoſophie Chinoiſe. La durée du ſecond âge où nous allons entrer, commence à Rooſi ou *Li-lao-kiun*, & finit à la

mort de Mencius. La Chine eut plusieurs Philosophes particuliers longtemps avant Confucius. On fait surtout mention de Roosi ou *Li-lao-kiun*, ou *Lao-tan* : il naquit 346 ans après Xekia ou 504 ans avant Jesus-Christ, à Sokoki, dans la province de Soo. Sa mere le porta quatre-vingt-un ans dans son sein ; il passa pour avoir reçu l'ame de Sancti-Kaste, un des plus célebres disciples de Xekia, & pour être profondément versé dans la connoissance des Dieux, des esprits, de l'immortalité des ames, &c. Jusqu'alors la Philosophie avoit été morale. Voici maintenant de la métaphysique, & à sa suite, des sectes, des haines & des troubles.

Confucius ne paroît pas avoir cultivé beaucoup cette espece de Philo-

ſophie, il faiſoit trop de cas de celle des premiers Souverains de la Chine. Il naquit 451 ans avant Jéſus-Chriſt, dans le village de *Ceu-ye*, au Royaume de *Xantung*. Sa famille étoit illuſtre: ſa naiſſance fut miraculeuſe, comme on penſe bien. On entendit une muſique céleſte autour de ſon berceau. Les premiers ſervices qu'on rend aux nouveaux-nés, il les reçut de deux dragons. Il avoit à ſix ans la hauteur d'un homme fait, & la gravité d'un vieillard. Il ſe livra à quinze ans à l'étude de la littérature & de la Philoſophie. Il étoit marié à vingt ans. Sa ſageſſe l'éleva aux premieres dignités: mais inutile, odieux peut-être & déplacé dans une Cour voluptueuſe & débauchée, il la quitta pour aller dans le Royaume de *Sum*, inſtituer une école de Philoſophie morale.

Cette école fut nombreuse, il en sortit une foule d'hommes habiles & d'honnêtes citoyens. Sa Philosophie étoit plus en action qu'en discours. Il fut chéri de ses disciples pendant sa vie ; ils le pleurerent long-temps après sa mort. Sa mémoire & ses écrits sont dans une grande vénération. Les honneurs qu'on lui rend encore aujourd'hui ont excité entre nos Missionnaires les contestations les plus vives. Ils ont été regardés par les uns comme une idolâtrie incompatible avec l'esprit du Christianisme : d'autres n'en ont pas jugé si sévérement. Ils convenoient assez les uns & les autres, que si le culte qu'on rend à Confucius étoit religieux, ce culte ne pouvoit être toléré par des Chrétiens : mais les Missionnaires de la Compagnie de Jésus ont toujours prétendu qu'il n'étoit que civil.

Voici en quoi ce culte consistoit. C'est la coutume des Chinois de sacrifier aux ames de leurs parens morts : les Philosophes rendent ce devoir particuliérement à Confucius. Il y a proche de l'école confucienne un autel consacré à sa mémoire, & sur cet autel l'image du Philosophe, avec cette inscription : *C'est ici le trône de l'ame de notre très-saint & très-excellent premier maître Confucius.* Là s'assemblent les Lettrés, tous les équinoxes, pour honorer par une offrande solennelle, le Philosophe de la nation. Le principal Mandarin du lieu fait la fonction de Prêtre ; d'autres lui servent d'acolytes : on choisit le jour du sacrifice avec des cérémonies particulieres ; on se prépare à ce grand jour par des jeûnes. Le jour venu, on examine l'hostie, on allume des

des cierges, on se met à genoux, on prie, on a deux coupes, l'une pleine de sang, l'autre pleine de vin; on les répand sur l'image de Confucius; on bénit les assistans, & chacun se retire.

Il est très-difficile de décider si Confucius a été le Socrate ou l'Anaxagoras de la Chine : cette question tient à une connoissance profonde de la langue; mais on doit s'appercevoir par l'analyse que nous avons faite plus haut de quelques-uns de ses ouvrages, qu'il s'appliqua davantage à l'étude de l'homme & des moeurs, qu'à celle de la nature & de ses causes.

Mencius parut dans le siecle suivant. Nous passons tout de suite à ce Philosophe, parce que Roosi des Japonois est le même que *Li-lao-kiun.*

M

des Chinois, dont nous avons parlé plus haut. Mencius a la réputation de l'avoir emporté, en subtilité & en éloquence, sur Confucius, mais de lui avoir beaucoup cédé par l'innocence des mœurs, la droiture du cœur, & la modestie des discours. Toute Littérature & toute Philosophie furent presque étouffées par *Xi-hoam-ti*, qui régna trois siecles ou environ après celui de Confucius. Ce Prince jaloux de ses prédécesseurs, ennemi des savans, oppresseur de ses sujets, fit brûler tous les écrits qu'il put recueillir, à l'exception des livres d'agriculture, de médecine, & de *magie*. Quatre cents soixante Savans qui s'étoient réfugiés dans des montagnes avec ce qu'ils avoient pu emporter de leurs bibliotheques, furent pris & expirerent au milieu des flam-

mes. D'autres, à-peu-près en même nombre, qui craignirent le même sort, aimerent mieux se précipiter dans les eaux du haut des rochers d'une île où ils s'étoient renfermés. L'étude des lettres fut proscrite sous les peines les plus séveres ; ce qui restoit de livres fut négligé ; & lorsque les Princes de la famille de *Hau* s'occuperent du renouvellement de Littérature, à peine put-on recouvrer quelques ouvrages de Confucius & de Mencius. On tira des crevasses d'un mur un exemplaire de Confucius à demi-pourri ; & c'est sur cet exemplaire défectueux qu'il paroît qu'on a fait les copies qui l'ont multiplié.

Le renouvellement des lettres peut servir de date au troisieme période de l'ancienne Philosophie Chinoise.

La secte de *Foe* se répandit alors dans la Chine, & avec elle l'idolâtrie, l'athéisme & toutes sortes de superstitions; ensorte qu'il est incertain si l'ignorance dans laquelle la barbarie de *Xi-hoam-ti* avoit plongé ces peuples, n'étoit pas préférable aux fausses doctrines dont ils furent infectés. *Voyez à l'article de la Philosophie des Japonois*, l'histoire de la Philosophie de Xekia, de la secte de Roosi, & de l'idolâtrie de *Foe.* Cette secte fut suivie de celle des quiétistes ou *un-guei-kiao*, *nihil agentium.* Trois siecles après la naissance de Jésus-Christ, l'Empire fût plein d'une espece d'hommes qui s'imaginerent être d'autant plus parfaits, c'est-à-dire, selon eux, plus voisins du principe aérien, qu'ils étoient plus oisifs. Ils s'interdisoient, autant qu'il étoit

en eux, l'usage le plus naturel des sens. Ils se rendoient statues pour devenir air : cette dissolution étoit le terme de leur espérance, & la derniere récompense de leur inertie philosophique. Les Quiétistes furent négligés pour les *Fanchin*; ces Epicuriens parurent dans le cinquieme siecle. Le vice, la vertu, la providence, l'immortalité, &c. étoient pour ceux-ci des noms vuides de sens. Cette Philosophie est malheureusement trop commode pour cesser promptement : il est d'autant plus dangereux que tout un peuple soit imbu de ses principes.

On fait commencer la Philosophie Chinoise du moyen âge aux dixieme & onzieme siecles, sous les deux Philosophes *Cheu-cu* & *Chim-ci*. Ce furent deux polythéistes, selon les

uns ; deux athées, selon les autres ; deux déistes, selon quelques-uns qui prétendent que ces Auteurs défigurés par les Commentateurs leur ont l'obligation entiere de toutes les absurdités qui ont passé sous leurs noms. La secte des Lettrés est venue immédiatement après celles de *Cheu-cu* & de *Chim-ci*. Elle a divisé l'Empire sous le nom de *Ju-kiao*, avec les sectes *Foe-kiao* & *Lao-kiao*, qui ne sont vraisemblablement que trois combinaisons différentes de superstition, d'idolâtrie, & de polythéisme ou d'athéisme. C'est ce dont on jugera plus sainement par l'exposition de leurs principes que nous allons placer ici. Ces principes, selon les Auteurs qui paroissent les mieux instruits, ont été ceux des Philosophes du moyen âge, & sont encore au-

jourd'hui ceux des Lettrés, avec quelques différences qu'y aura apparemment introduit le commerce avec nos Savans.

Principes des Philosophes Chinois du moyen âge & des Lettrés de celui-ci.

1. Le devoir du Philosophe est de chercher quel est le premier principe de l'univers ; comment les causes générales & particulieres en sont émanées ; quelles sont les actions de ces causes, quels sont leurs effets ; qu'est-ce que l'homme relativement à son corps & à son ame ; comment il conçoit, comment il agit ; ce que c'est que le vice, ce que c'est que la vertu ; en quoi l'habitude en consiste ; quelle est la destinée de chaque homme ; quels sont les moyens de la connoître ;

& toute cette doctrine doit être exposée par symboles, énigmes, nombres, figures, & hiéroglyphes.

2. La science est ou antécédente, *sien-tien-hio*, & s'occupe de l'être & de la substance du premier principe, du lieu, du mode, de l'opération des causes premieres considérées en puissance; ou elle est subséquente, & elle traite de l'influence des principes immatériels dans les cas particuliers; de l'application des forces actives pour augmenter, diminuer, altérer; des ouvrages; des choses de la vie civile; de l'administration de l'Empire; des conjonctures convenables ou non; des temps propres ou non, &c.

Science antécédente. 1. La puissance qui domine sur les causes générales, s'appelle *ti-chu, chu zai-kuin-wang huang*:

wang-huang: ces termes ſont l'énumération de ſes qualités.

2. Il ne ſe fait rien de rien. Il n'y a donc ni principe ni cauſe qui ait tiré tout du néant.

3. Tout n'étant pas de toute éternité, il y a donc eu de toute éternité un principe des choſes, antérieur aux choſes : *li* eſt ce principe ; *li* eſt la raiſon premiere, & le fondement de la nature.

4. Cette cauſe eſt l'Etre infini, incorruptible, ſans commencement ni fin ; ſans quoi elle ne ſeroit pas cauſe premiere & derniere.

5. Cette grande cauſe univerſelle n'a ni vie, ni intelligence, ni volonté ; elle eſt pure, tranquille, ſubtile, tranſparente, ſans corporéité, ſans figure ; ne s'atteint que par la penſée comme les choſes ſpirituelles ; & quoiqu'elle ne ſoit point ſpiri-

tuelle, elle n'a ni les qualités actives; ni les qualités passives des élémens.

6. *Li*, qu'on peut regarder comme la matiere premiere, a produit l'air en cinq émanations, & cet air est devenu par cinq vicissitudes sensible & palpable.

7. *Li* devenu par lui-même un infini, s'appelle *tai-hien*, perfection souveraine.

8. L'air qu'il a produit a cinq émanations, & rendu palpable par cinq vicissitudes, est incorruptible comme lui; mais il est plus matériel, & plus soumis à la condensation, au mouvement, au repos, à la chaleur, & au froid.

9. *Li* est la matiere premiere. *Tai-kie* est la seconde.

10. Le froid & le chaud sont les causes de toute génération & de toute destruction. Le chaud naît du mou

vement. Le froid naît du repos.

L'air contenu dans la matiere seconde ou les chaos, a produit la chaleur, en s'agitant de lui-même. Une portion de cet air est restée en repos & froide. L'air est donc froid ou chaud. L'air chaud est pur, clair, transparent & léger. L'air froid est impur, obscur, épais & pesant.

12. Il y a donc quatre causes physiques, le mouvement & le repos, la chaleur & le froid. On les appelle *tung-cing in-iang*.

13. Le froid & le chaud sont étroitement unis : c'est la femelle & le mâle. Ils ont engendré l'eau la premiere, & le feu après l'eau. L'eau appartient à l'*in*, le feu à l'*iang*.

14. Telle est l'origine des cinq élémens, qui constituent *tai-kie*, ou *in-iang*, ou l'air revêtu de qualités.

15. Ces élémens sont l'eau, élé-

ment septentrional; le feu, élément austral; le bois, élément oriental; le métal, élément occidental; & la terre, qui tient le milieu.

16. *Ling-yang* & les cinq élémens ont produit le ciel, la terre, le soleil, la lune & les planetes. L'air pur & léger porté en haut, a fait le ciel; l'air épais & lourd précipité en bas, a fait la terre.

17. Le ciel & la terre unissant leurs vertus, ont engendré mâle & femelle. Le ciel & la mer sont d'*iang*, la terre & la femme sont d'*in*. C'est pourquoi l'Empereur de la Chine est appellé *Roi du ciel*; & l'Empire sacrifie au ciel & à la terre ses premiers parens.

18. Le ciel, la terre & l'homme sont une source féconde qui comprend tout.

19. Et voici comment le monde fut fait. La machine est composée de trois

parties primitives, principes de toutes les autres.

20. Le ciel eſt la premiere ; elle comprend le ſoleil, la lune, les étoiles, les planetes, & la région de l'air où ſont épars les cinq élémens dont les choſes inférieures ſont engendrées.

21. Cette région eſt diviſée en huit *kuas* ou portions, où les élémens ſe modifient diverſement, & conſpirent avec les cauſes univerſelles efficientes.

22. La terre eſt la ſeconde cauſe primitive ; elle comprend les montagnes, les fleuves, les lacs & les mers, qui ont auſſi des cauſes univerſelles efficientes, qui ne ſont pas ſans énergie.

23. C'eſt aux parties de la terre qu'appartiennent le *kang* & l'*ieu*, le fort & le foible, le dur & le mou, l'âpre & le doux.

24 L'homme eſt la troiſieme cauſe primitive. Il a des actions & des générations qui lui ſont propres.

25. Ce monde s'eſt fait par haſard, ſans deſtin, ſans intelligence, ſans prédeſtination, par une conſpiration fortuite des premieres cauſes efficientes.

26. Le ciel eſt rond, ſon mouvement eſt circulaire, ſes influences ſuivent la même direction.

27. La terre eſt quarrée; c'eſt pourquoi elle tient le milieu comme le point du repos. Les quatre autres élémens ſont à ſes côtés.

28. Outre le ciel il y a encore une matiere premiere infinie : elle s'appelle *li*; le *tai-kie* en eſt l'émanation : elle ne ſe meut point, elle eſt tranſparente, ſubtile, ſans action, ſans connoiſſance; c'eſt une puiſſance pure.

29. L'air qui eſt entre le ciel & la

terre, est divisé en huit cantons : quatre sont méridionaux, où regne *iang* ou la chaleur : quatre sont septentrionaux, où dure l'*in* ou le froid. Chaque canton a son *kua* ou sa portion d'air ; c'est-là le sujet de l'énigme de Fohi. Fohi a donné les premiers linéamens de l'histoire du monde. Confucius les a développés dans le livre de *lie-kien*.

Voilà le systême des Lettrés sur l'origine des choses. La métaphysique de la secte de *Toaçu* est la même. Selon cette secte, *tao* ou *chaos*, a produit *un*, c'est *tai-kie* ou la matiere seconde : *tai-kie* a produit *deux*, *in* & *leang* : *deux* ont produit *trois*, *tien*, *ty*, *gin*, *san*, *zai*, le ciel, la terre & l'homme : trois ont produit tout ce qui existe.

Science subséquente.

Vuen-Vuam, & *Cheu-Kung* sont

fils, en ont été les inventeurs: elle s'occupe des influences céleſtes ſur les temps, les mois, les jours, les ſignes du zodiaque, & de la futurition des événemens, ſelon laquelle les actions de la vie doivent être dirigées. Voici ſes principes.

1. La chaleur eſt le principe de toute action & de toute conſervation; elle naît d'un mouvement produit par le ſoleil voiſin, & par ſa lumiere éclatante: le froid eſt cauſe de tout repos & de toute deſtruction; c'eſt une ſuite de la grande diſtance du ſoleil, de l'éloignement de la lumiere, & de la préſence des ténebres.

2. La chaleur regne ſur le printemps & ſur l'été; l'automne & l'hiver ſont ſoumis au froid.

3. Le zodiaque eſt diviſé en huit parties; quatre appartiennent à la chaleur, & quatre au froid.

4. L'influence des causes efficientes universelles se calcule en commençant au point cardinal ou *kua*, appellé *chin*; il est oriental, c'est le premier jour du printemps, ou le cinq ou six de Février.

5. Toutes choses ne sont qu'une seule & même substance.

6. Il y a deux matieres principales; le chaos infini ou *li*; l'air ou *tai kie*, émanation premiere de *li*: cette émanation contient en soi l'essence de la matiere premiere, qui entre conséquemment dans toutes les productions.

7. Après la formation du ciel & de la terre, entre l'un & l'autre se trouva l'émanation premiere ou l'air, matiere la plus voisine de toutes les choses corruptibles.

8. Ainsi tout est sorti d'une seule & même essence, substance, nature,

par la condensation, principe des figures corporelles; par les modifications, variées selon les qualités du ciel, du soleil, de la lune, des étoiles, des planettes, des élémens, de la terre, de l'instant du lieu, & par le concours de toutes ces qualités.

9. Ces qualités sont donc la forme & le principe des opérations intérieures & extérieures des corps composés.

10. La génération est un écoulement de l'air primitif ou du chaos modifié sous des figures, & doué de qualités plus ou moins pures; qualités & figures combinées selon le concours du soleil, & des autres causes universelles & particulieres.

11. La corruption est la destruction de la figure extérieure, & la séparation des qualités, des humeurs & des esprits unis dans l'air: les parties d'air désunies, les plus légeres, les plus

chaudes, & les plus pures montent; les plus pesantes, les plus froides, & les plus grossieres descendent : les premieres s'appellent *xin* & *hoen*, esprits purs, ames séparées; les secondes s'appellent *kuei*, esprits impurs, ou les cadavres.

12. Les choses different & par la forme extérieure, & par les qualités internes.

13. Il y a quatre qualités : le *ching*, droit, pur & constant; le *pien*, courbe, impur & variable; le *tung*, pénétrant & subtil; le *se*, épais, obscur & impénétrable. Les deux premieres sont bonnes & admises dans l'homme; les deux autres sont mauvaises, & reléguées dans la brute & les êtres inanimés.

14. Des bonnes qualités naît la distinction du parfait & de l'imparfait, du pur & de l'impur dans les choses : celui qui a reçu les premiers de ces

modes, eſt un héros ou un lettré; la raiſon le commande, il laiſſe loin de lui la multitude; celui qui a reçu les ſeconds, eſt obſcur & cruel; ſa vie eſt mauvaiſe; c'eſt une bête ſous une figure humaine: celui qui participe des uns & des autres, tient le milieu; c'eſt un bon homme, ſage & prudent; il eſt du nombre des *hien-lin*.

15. *Taie-kie*, ou la ſubſtance univerſelle, ſe diviſe en *lieu* & *vu*; *vu* eſt la ſubſtance figurée, corporelle, matérielle, étendue, ſolide, & réſiſtante; *lieu* eſt la ſubſtance moins corporelle, mais ſans figure déterminée, comme l'air; on l'appelle *vu*, *kung-kieu*, *vu-kung*, néant, vuide.

16. Le néant ou vuide, ou la ſubſtance ſans qualité & ſans accident, *tai-vu*, *tai-kung*, eſt la plus pure, la plus ſubtile, & la plus ſimple.

17. Cependant elle ne peut ſubſiſter par elle-même, mais ſeulement

par l'air primitif: elle entre dans tout composé: elle est très-aérienne: on l'appelle *ki:* il ne faut pas la confondre avec la nature immatérielle & intellectuelle.

18. De *li* pur, ou du chaos ou séminaire universel des choses, sortent cinq vertus; la piété, la justice, la religion, la prudence, & la fidélité avec tous ses attributs: de *li* revêtu de qualités, & combiné avec l'air primitif, naissent cinq élémens physiques & moraux, dont la source est commune.

19. *Li* est donc l'essence de tout, ou, selon l'expression de Confucius, la raison premiere ou la substance universelle.

20. *Li* produit tout par *ki* ou son air primitif; cet air est son instrument & son régulateur général.

21. Après un certain nombre d'ans

& de révolutions, le monde finira; tout retournera à sa source premiere, à son principe; il ne restera que *li* & *ki*; & *li* reproduira un nouveau monde, & ainsi de suite à l'infini.

22. Il y a des esprits; c'est une vérité démontrée par l'ordre constant de la terre & des cieux, & la continuation réglée & non interrompue de leurs opérations.

23. Les choses ont donc un auteur, un principe invisible qui les conduit; c'est *chu*, le maître; *xin-kuei*, l'esprit qui va & revient; *ti-kium*, le prince ou le souverain.

24. Autre preuve des esprits; ce sont les bienfaits répandus sur les hommes, amenés par cette voie au culte & aux sacrifices.

25. Nos peres ont offert quatre sortes de sacrifices; *lui*, au ciel & à *hanghti* son esprit; *in*, aux esprits des

six causes universelles, dans les quatre temps de l'année, savoir, le froid, le chaud, le soleil, la lune, les étoiles, les pluies & la sécheresse ; *vu-ang*, aux esprits des montagnes & des fleuves ; *pien*, aux esprits inférieurs, & aux hommes qui ont bien mérité de la république.

D'où il suit 1°. que les esprits des Chinois ne sont qu'une seule & même substance avec la chose à laquelle ils sont unis : 2°. qu'ils n'ont tous qu'un principe, le chaos primitif : ce qu'il faut entendre du *tien-chu*, notre Dieu, & du *xanghti*, le ciel ou l'esprit céleste : 3°. que les esprits finiront avec le monde, & retourneront à la source commune de toutes choses : 4°. que relativement à leur substance primitive, les esprits sont tous également parfaits, & qu'ils ne sont distingués que par les parties plus grandes ou

plus petites de leur résidence : 5°. qu'ils sont tous sans vie, sans intelligence, sans liberté : 6°. qu'ils reçoivent des sacrifices seulement selon la condition de leurs opérations & des lieux qu'ils habitent : 7°. que ce sont des portions de la substance universelle, qui ne peuvent être séparées des êtres où on les suppose, sans la destruction de ces êtres.

26. Il y a des esprits de génération & de corruption qu'on peut appeller *esprits physiques*, parce qu'ils sont cause des effets physiques ; & il y a des esprits de sacrifices, qui sont ou bien ou mal-faisans à l'homme, & qu'on peut appeller *politiques*.

27. La vie de l'homme consiste dans l'union convenable des parties de l'homme, qu'on peut appeller l'*entité* du ciel & de la terre : l'entité du ciel est un air très-pur, très-léger, de

de nature ignée, qui constitue l'*hoen*, l'ame ou l'esprit des animaux: l'entité de la terre est un air épais, pesant, grossier, qui forme le corps & les humeurs, & s'appelle *pe*, corps ou cadavre.

28. La mort n'est autre chose que la séparation de *hoen* & de *pe*; chacune de ces entités retourne à sa source, *hoen* au ciel, *pe* à la terre.

29. Il ne reste après la mort que l'entité du ciel & l'entité de la terre: l'homme n'a point d'autre immortalité; il n'y a proprement d'immortel que *li*.

On convient assez de l'exactitude de cette exposition, mais chacun y voit l'athéisme, ou le déisme, ou le polythéisme, ou l'idolâtrie, selon le sens qu'il attache aux mots. Ceux qui veulent que le *li* des Chinois ne soit autre chose que notre Dieu, sont

bien embarrassés quand on leur objecte que ce *li* est rond : mais de quoi ne se tire-t-on pas avec des distinctions ? Pour disculper les Lettrés de la Chine du reproche d'athéisme & d'idolâtrie, l'obscurité de la langue prêtoit assez ; il n'étoit pas nécessaire de perdre à cela tout l'esprit que Leibnitz y a mis.

Si ce systême est aussi ancien qu'on le prétend, on ne peut être trop étonné de la multitude surprenante d'expressions abstraites & générales dans lesquelles il est conçu. Il faut convenir que ces expressions qui ont rendu l'ouvrage de Spinosa si longtemps inintelligible parmi nous, n'auroient guere arrêté les Chinois, il y a six ou sept cents ans : la langue effrayante de notre athée moderne est précisément celle qu'ils parloient dans leurs écoles.

Voilà les progrès qu'ils avoient fait dans le monde intellectuel, lorsque nous leur portâmes nos connoissances. Cet événement est l'époque de la Philosophie moderne des Chinois. L'estime singuliere dont ils honorerent les premiers Européens qui débarquerent dans leurs contrées, ne nous donne pas une haute idée des connoissances qu'ils avoient en Mécanique, en Astronomie, & dans les autres parties des Mathématiques. Ces Européens n'étoient, même dans leur corps, que des hommes ordinaires ; s'ils avoient quelques qualités qui les rendissent particuliérement recommandables, c'étoit le zele avec lequel ils couroient annoncer la vérité dans des régions inconnues, au hasard de les arroser de leur propre sang, comme cela est si souvent arrivé depuis à leurs successeurs. Cependant ils furent

accueillis ; la superstition, si communément ombrageuse, s'assoupit devant eux ; ils se firent écouter, ils ouvrirent des écoles ; on y accourut ; on admira leur savoir. L'Empereur *Chamky*, sur la fin du dernier siecle, les admit à sa Cour, s'instruisit de nos Sciences, apprit d'eux notre Philosophie, étudia les Mathématiques, l'Anatomie, l'Astronomie, les Mécaniques, &c. Son fils *Yong-tching* ne lui ressembla pas ; il relégua à *Canton* & Macao les Virtuoses Européens, excepté ceux qui résidoient à Pékin, qui y resterent. *Kien-long*, fils de *Yong-tching*, fut un peu plus indulgent pour eux : il défendit cependant la religion Chrétienne, & persécuta même ceux de ses soldats qui l'avoient embrassée ; mais il souffrit les Jésuites, qui continuerent d'enseigner à Pékin.

Il nous reste maintenant à faire

connoître la Philosophie pratique des Chinois ; pour cet effet nous allons donner quelques-unes des sentences morales de ce Confucius, dont un homme qui aspire à la réputation de lettré & de philosophe, doit savoir au moins quelques ouvrages entiers par cœur.

1. L'éthique politique a deux objets principaux ; la culture de la nature intelligente, l'institution du peuple.

2. L'un de ces objets demande que l'entendement soit orné de la science des choses, afin qu'il discerne le bien & le mal, le vrai & le faux, que les passions soient modérées ; que l'amour de la vérité & de la vertu se fortifient dans le cœur, & que la conduite envers les autres soit décente & honnête.

3. L'autre objet, que le citoyen sache se conduire lui-même, gouver-

ner sa famille, remplir sa charge, commander une partie de la nation, posséder l'empire.

4. Le Philosophe est celui qui a une connoissance profonde des choses & des livres qui pese tout, qui se soumet à la raison, & qui marche d'un pas assuré dans les voies de la vérité & de la justice.

5. Quand on aura consommé la force intellectuelle à approfondir les choses, l'intention & la volonté s'épureront, les mauvaises affections s'éloigneront de l'ame, le corps se conservera sain, le domestique sera bien ordonné, la charge bien remplie, le gouvernement particulier bien administré, l'Empire bien régi, il jouira de la paix.

6. Qu'est ce que l'homme tient du ciel? la nature intelligente: la conformité de cette nature constitue la re-

gle ; l'attention à vérifier la regle & à s'y assujettir est l'exercice du sage.

7. Il est une certaine raison ou droiture céleste donnée à tous ; il y a un supplément humain à ce don quand on l'a perdu. La raison céleste est du saint ; le supplément est du sage.

8. Il n'y a qu'un seul principe de conduite ; c'est de porter en tout de la sincérité, & de se conformer de toute son ame & de toutes ses forces à la mesure universelle : Ne fais point à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.

9. On connoît l'homme en examinant ses actions, leur fin, les passions dans lesquelles il se complaît, les choses en quoi il se repose.

10. Il faut divulguer sur le champ les choses bonnes à tous : s'en réserver un usage exclusif, une application

individuelle, c'est méprifer la vertu, c'est la forcer à un divorce.

11. Que le difciple apprenne les raifons des chofes, qu'il les examine, qu'il raifonne, qu'il médite, qu'il pefe, qu'il confulte le fage, qu'il s'éclaire qu'il banniffe la confufion de fes penfées, & l'inftabilité de fa conduite.

12. La vertu n'eft pas feulement conftante dans les chofes extérieures.

13. Elle n'a aucun befoin de ce dont elle pourroit faire part à toute la terre, & elle ne penfe rien qu'elle ne puiffe s'avouer à elle-même à la face du ciel.

14. Il ne faut s'appliquer à la vertu que pour être vertueux.

15. L'homme parfait ne fe perd jamais de vue.

16. Il y a trois degrés de fageffe; favoir ce que c'eft que la vertu, l'aimer, la pofféder.

17. La

17. La droiture de cœur eſt le fondement de la vertu.

18. L'univers a cinq regles ; il faut de la juſtice entre le Prince & le ſujet; de la tendreſſe entre le pere & le fils ; de la fidélité entre la femme & le mari ; de la ſubordination entre les freres ; de la concorde entre les amis. Il y a trois vertus cardinales ; la prudence qui diſcerne, l'amour univerſel qui embraſſe, le courage qui ſoutient ; la droiture de cœur les ſuppoſe.

19. Les mouvemens de l'ame ſont ignorés des autres : ſi tu es ſage, veille donc à ce qu'il n'y a que toi qui vois.

20. La vertu eſt entre les extrêmes ; celui qui a paſſé le milieu n'a pas mieux fait que celui qui ne l'a pas atteint.

21. Il n'y a qu'une choſe précieuſe ; c'eſt la vertu.

22. Une nation peut plus par la vertu que par l'eau & par le feu ; je

n'ai jamais vu périr le peuple qui l'a prise pour appui.

23. Il faut plus d'exemples au peuple que de préceptes ; il ne faut se charger de lui transmettre que ce dont on sera rempli.

24. Le sage est son censeur le plus sévere ; il est son témoin, son accusateur, & son juge.

25. C'est avoir atteint l'innocence & la perfection, que de s'être surmonté, & que d'avoir recouvré cet ancien & primitif état de droiture céleste.

26. La paresse engourdie, l'ardeur inconsidérée, sont deux obstacles égaux au bien.

27. L'homme parfait ne prend point une voie détournée ; il suit le chemin ordinaire, & s'y tient ferme.

28. L'honnête homme est un homme universel.

29. La charité est cette affection constante & raisonnée qui nous immole au genre humain, comme s'il ne faisoit avec nous qu'un individu, & qui nous associe à ses prospérités.

30. Il n'y a que l'honnête homme qui ait le droit de haïr & d'aimer.

31. Compense l'injure par l'aversion, & le bienfait par la reconnoissance, car c'est la justice.

32. Tomber & ne se point relever, voilà proprement ce que c'est que faillir.

33. C'est une espece de trouble d'esprit que de souhaiter aux autres, ou ce qui n'est pas en notre puissance, ou des choses contradictoires.

34. L'homme parfait agit selon son état, & ne veut rien qui lui soit étranger.

35. Celui qui étudie la sagesse a neuf qualités en vue : la perspicacité

de l'œil, la finesse de l'oreille, la sérénité du front, la gravité du corps, la véracité du propos, l'exactitude dans l'action, le conseil dans les cas douteux, l'examen des suites dans la vengeance & dans la colere.

La morale de Confucius est, comme l'on voit, bien supérieure à sa métaphysique & à sa physique. On peut consulter Bulfinger sur les maximes qu'il a laissées du gouvernement de la famille, des fonctions de la magistrature, & de l'administration de l'Empire.

Comme les Mandarins & les Lettrés ne font pas le gros de la nation, & que l'étude des Lettrés ne doit pas être une occupation bien commune, la difficulté en étant là beaucoup plus grande qu'ailleurs, il semble qu'il resteroit encore bien des choses importantes à dire sur les Chinois, & cela

est vrai ; mais nous ne nous sommes pas proposé de faire l'abrégé de leur histoire, mais celui seulement de leur Philosophie. Nous observerons cependant 1°. que, quoiqu'on ne puisse accorder aux Chinois toute l'antiquité dont ils se vantent, & qui ne leur est guere disputée par leurs panégyristes, on ne peut nier toutefois que la date de leur Empire ne soit très voisine du déluge. 2°. Que plus on leur accordera d'ancienneté, plus on aura de reproches à leur faire sur l'imperfection de leur langue & de leur écriture : il est inconcevable que des peuples à qui l'on donne tant d'esprit & de sagacité, ayent multiplié à l'infini les accens au lieu de multiplier les mots, & multiplié à l'infini les caracteres, au lieu d'en combiner un petit nombre. 3°. Que l'éloquence & la poésie tenant de fort près à la per-

fection de la langue, ils ne sont selon toute apparence ni grands Orateurs, ni grands Poëtes. 4°. Que leurs drames sont bien imparfaits, s'il est vrai qu'on y prenne un homme au berceau, qu'on y représente la suite de toute sa vie, & que l'action théâtrale dure plusieurs mois de suite. 5°. Que dans ces contrées le peuple est très-enclin à l'idolâtrie, & que son idolâtrie est fort grossiere, si l'histoire suivante qu'on lit dans le P. le Comte est bien vraie. Ce Missionnaire de la Chine, raconte que les Médecins ayant abandonné la fille d'un Nankinois, cet homme qui aimoit éperdument son enfant, ne sachant plus à qui s'adresser, s'avisa de demander sa guérison à une de ses idoles. Il n'épargna ni les sacrifices, ni les mets, ni les parfums, ni l'argent. Il prodigua à l'idole tout ce qu'il crut lui être

agréable ; cependant sa fille mourut. Son zele alors & sa piété dégénérerent en fureur ; il résolut de se venger d'une idole qui l'avoit abusé. Il porta sa plainte devant le juge, & poursuivit cette affaire comme un procès en regle qu'il gagna, malgré toute la sollicitation des Bonzes, qu craignoient avec juste raison que la punition d'une idole qui n'exauçoit pas, n'eût des suites fâcheuses pour les autres idoles & pour eux. Ces idolâtres ne sont pas toujours aussi modérés, lorsqu'ils sont mécontens de leurs idoles; il les haranguent à-peu-près dans ces termes : *Crois-tu que nous ayons tort dans notre indignation ? Sois juge entre nous & toi ; depuis long-tems nous te soignons ; tu es logée dans un temple, tu es dorée de la tête aux pieds ; nous t'avons toujours servi les choses les plus délicieuses ; tu n'as pas mangé, c'est ta faute. Tu ne*

saurois dire que tu ayes manqué d'encens; nous avons tout fait de notre part, tu n'as rien fait de la tienne: plus nous te donnons, plus nous devenons pauvres; conviens que si nous te devons, tu nous dois aussi. Or, dis-nous de quels biens tu nous as comblés? La fin de cette harangue est ordinairement d'abattre l'idole & de la traîner dans les boues. Les bonzes débauchés, hypocrites & avares, encouragent le plus qu'ils peuvent à la superstition. Ils en font sur-tout pour les pélérinages, & les femmes aussi *qui donnent beaucoup dans cette dévotion, qui n'est pas fort du goût des maris jaloux, au point que nos Missionnaires ont été obligés de bâtir aux nouveaux convertis des églises séparées pour les deux sexes.* Voyez le P. *le Comte.* 6°. Qu'il paroît que parmi les religions étrangeres tolérées, la religion Chrétienne tient le haut rang: que

les Mahométans n'y font pas nombreux, quoiqu'ils y ayent des mofquées fuperbes; que les Jéfuites ont beaucoup mieux réuffi dans ce pays que ceux qui y ont exercé en même temps, ou depuis, les fonctions apoftoliques: que les femmes Chinoifes femblent fort pieufes, s'il eft vrai, comme dit le P. le Comte, *qu'elles voudroient fe confeffer tous les jours, foit goût pour le Sacrement, foit tendreffe de piété, foit quelqu'autre raifon qui leur eft particuliere:* qu'à en juger par les objections de l'Empereur aux premiers Miffionnaires, les Chinois ne l'ont pas embraffée en aveugles. *Si la connoiffance de Jéfus-Chrift eft néceffaire au falut*, difoit cet Empereur aux Miffionnaires, *& que d'ailleurs Dieu nous ait voulu fincérement fauver, comment nous a-t-il laiffé fi long-temps dans l'erreur? Il y a plus de feize fiecles que votre Reli-*

gion est établie dans le monde, & nous n'en avons rien su. La Chine est-elle si peu de chose qu'elle ne mérite pas qu'on pense à elle, tandis que tant de barbares sont éclairés? C'est une difficulté qu'on propose tous les jours sur les bancs en Sorbonne. *Les Missionnaires*, ajoute le P. le Comte, *y répondirent, & le Prince fut content*; ce qui devoit être: des Missionnaires feroient ou bien ignorans, ou bien mal-adroits, s'ils s'embarquoient pour la conversion d'un peuple un peu policé, sans avoir la réponse à cette objection si commune. 7°. Que les Chinois ont d'assez bonnes manufactures en étoffes & en porcelaines; mais que s'ils excellent par la matiere, ils pechent absolument par le goût & la forme; qu'ils en feront encore long-temps aux magots; qu'ils ont de belles couleurs & de mauvaises peintures; en un mot, qu'ils n'ont

pas le génie d'invention & de découverte qui brille aujourd'hui dans l'Europe : que s'ils avoient eu des hommes supérieurs, leurs lumieres auroient forcé les obstacles par la seule impossibilité de rester captives : qu'en général l'esprit d'orient est plus tranquille, plus paresseux, plus renfermé dans les besoins essentiels, plus borné à ce qu'il trouve établi, moins avide de nouveautés que l'esprit d'occident. Ce qui doit rendre particuliérement à la Chine les usages plus constans, le gouvernement plus uniforme, les lois plus durables ; mais que les sciences & les arts demandant une activité plus inquiette, une curiosité qui ne se lasse point de chercher, une sorte d'incapacité de se satisfaire, nous y sommes plus propres, & qu'il n'est pas étonnant que, quoique les Chi-

nois soient les plus anciens, nous les ayons devancés de si loin. *Voyez les Mémoires de l'Académie*, année 1727; *l'Histoire de la Philosophie & des Philosophes de Brucker, Bulfinger, Leibnitz; le P. le Comte; les Mémoires des Missions Etrangeres, & les Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

FIN.





